Vol. II., No. 6

La CANADIENNE

Toronto, Février, 1921

LE MAGAZINE DU CANA[illegible]FRANÇAIS



Abonnements
TROIS DOLLARS

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION CONTINENTALE, LIMITÉE
MONTRÉAL :: CANADA :: TORONTO

Le Numéro
VINGT-CINQ CENTS



10 pour 5¢

ADAMS Chiclets

10 pour 5

La gomme-dragée originale



Produit Spécial Adams

Vol. 2., No. 6.

LA CANADIENNE

Février, 1921

Le Magazine du Canada Français

Directeur,
J.-L. K.-LAFLAMME

Secrétaire de la rédaction,
Mme PAUL-ÉMILE LAMARCHE

ABONNEMENT, $3.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. États-Unis, $4.00. Autres pays étrangers, $4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat-poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changeons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Enregistrée au bureau de poste de Toronto, On ., comme matière de seconde classe.

Marque déposée en 1919 au Ministère du Commerce et de l'Industrie, par la Compagnie de Publication Continentale, Limitée, de Montréal et Toronto, imprimeurs-éditeurs.

Demande a été faite pour l'enregistrement de LA CANADIENNE comme matière de seconde classe au bureau de poste de Buffalo, N.Y.
Magazine publié le quinze de chaque mois par la Compagnie de Publication Continentale, Limité, de Montréal et Toronto.

RENOUVELLEMENTS—Ne pas manquer de remplir le bulletin de renouvellement qui sera dans le numéro qui termine votre abonnement. Ce détail est important pour qu'il n'y ait pas d'interruption dans le service du magazine. Le tirage étant limité au nombre des abonnés, les numéros antérieurs ne sont pas fournis.
Ayez bien soin d'écrire très lisiblement votre nom et votre adresse en faisant votre remise.

Publicité et abonnements:
C.P.R. Telegraph Bldg., rue de l'Hôpital, Montréal.
Téléphone, Main 7046.
Succursales:
Philadelphie, Metropolitan Building.
Chicago, People's Gas Building.
Londres, Angleterre, 16 Regent St., S.W.

Choses et Gens

France et Angleterre

C'EST ni plus ni moins que de leur entente que dépendra le rôle futur de cette fameuse Ligue des Nations, supposé, naturellement, qu'elle achève de se constituer! Que vaut-elle pour le moment? Pas grand'chose, puisqu'elle n'a ni su ni même voulu intervenir, tout récemment, en faveur de la Pologne. Pis que cela; car tandis que la France, fidèle aux stipulations du traité de Versailles, prêtait main forte à la Pologne, encore et toujours menacée par la Russie, le représentant britannique de la Ligue, à Dantzig, semblait défier le gouvernement français en faisant, sur l'ordre de Lloyd George, bloquer ce port et mettre en quarantaine les munitions envoyées par la France à destination de la Pologne.

Une pareille mésentente entre les deux principales puissances européennes—la France et l'Angleterre—au lendemain d'une guerre longue et terrible, qu'elles ont cependant faite de conserve, semble donc n'augurer rien de bien bon pour l'avenir, et risque de mettre à néant tous les espoirs que les amis de la paix du monde se plaisaient à entrevoir dans cette Confédération mondiale.

Et pourquoi donc les nations ne feraient-elles pas comme les particuliers qui, dans l'espoir et le désir de meilleures relations réciproques, oublient les injures et les torts du passé, pour essayer d'un *modus vivendi* moins contraire à leurs intérêts? Il a fallu longtemps à l'Angleterre pour oublier et les années terribles que Napoléon Ier lui a fait vivre, et la fin tragique de son grand ministre William Pitt frappé à mort par la nouvelle de la victoire d'Austerlitz! Napoléon n'avait-il pas dit, peu auparavant: "Si nous sommes maîtres douze heures de la traversée, l'Angleterre a vécu!"

Il s'en faut cependant de beaucoup que la politique anglaise ait constamment fait opposition à celle du gouvernement français. Sans remonter au delà des temps modernes rappelons au lecteur que la grande reine Elisabeth rendit un inoubliable service à la politique séculaire des rois de France en s'alliant à Henri IV contre Philippe II, contre cet impérialisme espagnol envahissant, despotique et odieusement persécuteur. Ce fut encore un service du même genre, de la même importance que rendit à Louis XIV le fameux Olivier Cromwell, Protecteur de la jeune "république anglaise," service rendu encore une fois contre cette même puissance espagnole qui n'a d'ailleurs jamais porté bonheur à la France.

Sans doute, l'hostilité trop évidente dont l'Angleterre fit preuve à l'occasion de l'expédition d'Alger, en 1830; l'insulte gratuite faite au gouvernement de Louis-Philippe par le traité de 1840 (15 juillet), conclu sans la participation de la France, voire contre elle; les vilains procédés dont usa Palmerston pour tenter d'empêcher les mariages espagnols en 1846; l'affaire de Fachoda, en 1898; tout cela, c'est de l'histoire, ne nous en déplaise, et qui laisse assez deviner les sentiments qu'on nourrit souvent au Foreign Office de Londres à l'endroit de la politique qui se fait au quai d'Orsay, à Paris. Jalousie! direz-vous; d'accord, c'a été, c'est encore cela, le plus souvent sans doute, mais ça n'a pas duré, heureusement.

En revanche, oublierons-nous que la reine Victoria, qui ne partagea pas toujours les sentiments parfois chauvins de ses ministres, se fit un plaisir de rendre visite, en 1843, à la famille royale de France, au château d'Eu, visite que, l'an d'après, Louis-Philippe et la reine Amélie rendirent aux hôtes de Windsor Castle? Oublierons-nous de rappeler deux visites de la même importance, celle de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, en 1855 (avril), à la reine Victoria, et l'enthousiasme avec lequel ils furent acclamés à Londres? Puis, au mois d'août de la même année, à l'occasion de l'exposition universelle, la visite à Paris de la reine d'Angleterre, accompagnée de son ministre Lord Clarendon, et l'hommage que la souveraine alla rendre au tombeau de Napoléon, aux Invalides, à la veille même de la prise de Sébastopol par les Alliés? Et cette confraternité d'armes ne s'est-elle pas renouvelée de nos jours sur une bien plus vaste, plus mémorable plus inoubliable échelle! Tout cela aussi, c'est de l'histoire.

ENFIN, ne serait-ce pas un inexcusable oubli que de ne pas rémémorer le lecteur du double témoignage que rendirent, à deux époques éloignées, au besoin réciproque d'une entente fondée sur des intérêts de premier ordre, ces deux mémorables traités de commerce, si fidèles au principe économique du libre-échange qu'Adam Smith avait proclamé dans un ouvrage devenu à tout jamais classique.

Le traité de commerce de 1786, que le génie de W. Pitt fit accepter à une nation douée comme pas une autre pour les affaires commerciales et, moins d'un siècle plus tard, en 1860, celui rédigé à la fois par deux économistes du plus vaste savoir économique: Michel Chevalier, pour la France, et Richard Cobden, pour l'Angleterre, traité qui inaugura une ère nouvelle dans les relations politiques autant que commerciales des deux nations dont l'accord est absolument indispensable au progrès des idées libérales dans tous les domaines et de par le monde entier.

Enfin, qui ne sait que peu après 1786, plus exactement, au lendemain même de la paix d'Amiens (1802) le roi George III saisit cette occasion pour renoncer au vain titre de "roi de France" que ses prédécesseurs avaient porté depuis le règne d'Edouard III. C'est sous les voûtes mêmes de Notre-Dame, à Paris, qu'Henri VI d'Angleterre avait été couronné, en 1431, roi de France. Ce n'est donc, qu'après 371 ans que es fleurs de lis disparurent pour toujours de ces armoiries royales d'Angleterre où elles avaient figuré au mépris de la vérité et des plus simples convenances internationales!

Concluons, et reconnaissons que ces deux grandes, très grandes nations, fort dissemblables, à coup sûr, quoique par ailleurs si rapprochées ont eu des destinées historiques à tel point entremêlées que, soit dans la guerre, soit dans la paix, elles ont, sans toujours le savoir nille vouloir, servi ensemble et suprêmement la cause de la civilisation générale en même temps que la leur propre.

Ce n'est certes pas faire violence à l'Histoire ni se payer d'illusions que de proclamer la claire vision qu'ont eue de l'importance d'une solide entente anglo-française les plus grands hommes d'État de l'Angleterre, et d'en tirer la conclusion qu'il en sera encore de même dans l'avenir, et cela de par les plus inéluctables nécessités de la politique générale et à la plus grande gloire de chacune de nos deux nations, et de leur commun génie tutélaire.

Réjouissance du Froid

□ □

Sa secrète odeur métallique,
Quand les flots du vent dans les bois
Enflent de leurs clameurs épiques
Les grands branchages aux abois!
Le sol sec sonne sous les pas.
Clarté d'un matin de décembre!
Le ciel est miroitant et plat
D'un bleu fluide mêlé d'ambre.
—Et toujours la subtile odeur
De ce froid clair, aigu, moqueur,
Qui vient étreindre le visage!
—O beauté d'un froid paysage,
Fierté misérable du sol
Aride comme un dur rivage,
Cependant que, riant et fol,
Tout amusé de son aisance,
—Tel sous un jaune parasol
Un Japonais qui jongle et danse,—
Le soleil, ce bel étranger,
Que le froid fait se rengorger,
Crépite, étincelle, s'ébroue.
Darde ses couteaux, fait la roue,
Ne peut pas être fatigué!
—Qu'il est insouciant et gai
Dans son ivresse solitaire,
Ce soleil de toute la terre,
Alors que le pâle Occident
Est déchiré à coups de dents
Par la rude et claire tempête
Tout nous quitte!...Mais tout à coup
Un oiseau qui gonfle son cou
Semble proclamer à tue-tête,
Faisant face au cinglant éther,
Qu'il n'abandonne pas l'hiver!

Comtesse MATHIEU DE NOAILLES.

Lettre à une Jeune Fille

MA chère amie:—
L'heure que vous traversez est peut-être, de toutes, celle où le problème de la vie se présente à vous sous la forme la plus obscure.

Vous étalez votre désarroi, ivre de trop de choses vues ou entendues, de trop d'opinions contradictoires, de toutes les indécisions de vos vingt ans. Et l'idée vous est venue de fuir par n'importe quelle issue dont la plus sûre semble être le retour au couvent, l'asile béni où, de loin, tant de souvenirs paisibles battent mélancoliquement le rappel.

Loin de moi de vouloir détourner votre regard des cîmes qu'il embrasse. Cependant, ma chère petite, puisque vous me demandez un mot de conseil, laissez-moi vous dire bien franchement ma pensée. La vie religieuse peut être un asile, mais ce n'est pas un pis aller; il est imprudent de s'y jeter tête baissée. Le trouble que vous me décrivez vous suivra où que vous alliez, si vous n'acquérez pas d'abord sur vous-même, sur le fond intime de votre âme, sur vos facultés, vos sentiments et vos impressions l'emprise qui vous fera décider de votre avenir avec calme et sérénité.

Soit que vous deviez consommer, un jour, le sacrifice total de vous-même, qui est la condition presque inéluctable d'une très haute maternité spirituelle, soit que vous cédiez à l'accueillant appel du foyer où la tâche laborieuse peut devenir sublime, vous devez, dès maintenant, vous donner la formation supérieure que votre esprit réclame inconsciemment.

Il faut à la base de toute existence un effort généreux, une impulsion noble pour soulever l'égoïsme ou combler un vide qui tue. Organisez votre vie suivant un rythme de travaux, d'idées, de divertissements, d'ambitions vraiement élevées. Voulez-vous un conseil plus précis? Reprenez vos études. Suivez, par exemple, les cours de l'Ecole d'Enseignement Supérieur.

L'enseignement supérieur, ce n'est pas seulement un programme dont l'étude conduit au baccalauréat: c'est beaucoup plus et beaucoup mieux. C'est l'usage du droit absolu et inaliénable de la femme à une personnalité humaine complète. Cette personnalité est le résultat de l'épanouissement harmonieux des facultés humaines: l'intelligence et la volonté. C'est la pleine possession de nos facultés supérieures, c'est la connaissance de la destination de notre vie, de nos devoirs, de nos responsabilités; c'est l'emploi conscient et volontaire de toutes nos facultés au service de cet idéal.

Et je vous cite, ma petite amie, le Dr Valère Claes: "La femme conserve en elle une aspiration inextinguible vers la vérité et le savoir."

Et notez bien ce qu'ajoute l'auteur: "Toute femme sent à un certain moment de son existence qu'il y a en elle une lacune douloureuse qui provient de la culture insuffisante de son intelligence; elle souffre de cette infériorité intellectuelle, à laquelle elle peut se résigner mais qu'elle regrette toujours."

Ces paroles vous confirment-elles que je ne vous offre pas là le remède banal créé pour la cause et que l'instruction pour une femme n'est pas un jeu d'agrément et de luxe, dont les classes aisées peuvent s'offrir le divertissement?

Tout en acquérant à l'Ecole d'Enseignement Supérieur une instruction solide qui sera votre sauvegarde, vous y pourrez encore satisfaire vos inclinations pour les arts, la musique, la peinture, ou l'enseignement ménager: cuisine, coupe, couture et le reste.

Puis, je vous engage très vivement à faire partie du Cercle d'étude Notre-Dame, attaché à l'Ecole. Vous y ferez raisonnablement du féminisme raisonnable qui vous préparera à exercer plus tard le rôle social auquel toute femme de cœur est appelée. Car s'il y a un mauvais féminisme, il y en a un excellent, nécessaire au moins, puisque dans la mêlée terrible où peu à peu le temps nous pousse, la femme de demain, pour être prête à tous les grands devoirs, doit constituer maintenant sa vie droite et utile et apprendre à tendre la main à des sœurs plus faibles.

Associez-vous déjà, ma chère enfant, aux réunions des ouvroirs et des œuvres de bienfaisance; déjà soyez charitable. Vous ferez du bien aux autres, vous vous en ferez immensément à vous-même.

"Orienter sa vie," écrit Lucie Faure-Goyau dans son journal "tout est là. Je joli mot qu-' orienter! Il exprime la direction vers la lumière. En ses syllables, il flotte de l'amour. Orientons notre vie, orientons notre âme. Que la lumière pénètre en nous!"

Promettez-moi une courte méditation sur ces paroles; elle vous inspirera une décision sûre pour votre bonheur. N'importe ce que sera cette décision, vous y aurez attiré la bénédiction divine par votre loyauté. Et vous comprendrez mieux alors combien je vous aime de vous avoir dit ces choses, ma très chère petite amie.

MARIE MOINET.



Odeur

L'odeur de IVORY est l'odeur des matières de haute qualité qui entrent dans sa composition. Sa senteur est douce parce qu'il est bon. Il n'a rien à cacher par le parfum.

Ceux qui emploient Ivory Soap ne se fatiguent jamais de son odeur, parce qu'elle est naturelle et légère. Ils ne jugent pas Ivory Soap par son odeur.

Pour mieux décrire l'odeur de Ivory, il faut dire qu'il "sent le net".

IVORY SOAP 

99 44/100 % PUR

IL FLOTTE

Fabriqué aux Manufactures Procter & Gamble, à Hamilton, Canada

PROCTER & GAMBLE PRODUCTS - EST. 1837 -



Un Vrai Problème de Québec

"Nous avons des terres pour des générations, ce qu'il faut maintenant ce sont des colons, des défricheurs aux muscles d'acier. . . ."

Par J. E. LAFORCE

LA PROVINCE de Québec fut le pays où l'on parla sans cesse de colonisation; c'est là probablement où il s'en fit le moins. Pourquoi?

Parce que nous nous sommes simplement occupés d'en parler, et généralement d'en mal parler, au lieu de l'aider de façon pratique. Pendant des générations nous avons agi tout comme si, ne devaient se livrer au défrichement des terres, que ceux qui n'avaient pas assez d'argent pour payer leur passage jusqu'à la manufacture américaine. Pendant des dizaines d'années, au lieu de donner une aide efficace à ceux qui, au lieu d'émigrer, avaient assez de courage pour aller s'installer au milieu de la forêt et s'y tailler un domaine pour y établir leurs familles, nous les avons plaints; plaintes empruntées au mépris que l'on éprouve pour le forçat. Dans le même temps, n'est-il pas vrai que, d'une façon générale, dans la campagne, on tombait en admiration devant le fils du cultivateur qui, de retour des "bricades" de Epping ou de Boston, portant mal un habit neuf, posait au millionnaire, parce qu'il lui restait assez d'argent pour s'acheter une cruche de cinq gallons de whisky. Avec avidité, on écoutait les récits de la vie, supposée toute de jouissances, que menait l'ouvrier canadien dans la manufacture ou la "bricade" américaine, comparée à la vie pénible du cultivateur; et, ajoutait-on, imbécile de défricheur. Résultat: le printemps suivant, conduites par le propriétaire de la cruche vide, de nouvelles familles désertaient le sol natal; la colonisation continuait de péricliter, et l'expansion de la race servait à enrichir le manufacturier américain.

Pendant trop longtemps nous avons cru qu'un homme intelligent n'a pas le droit d'être défricheur; voire même un cultivateur; que les professions libérales seules étaient dignes de l'homme qui se respecte; trop longtemps nous avons négligé l'instruction agricole et industrielle qui eussent fourni à notre population les connaissances indispensables au développement de nos ressources naturelles; trop longtemps nous avons, le 24 juin, chanté les beautés de la patrie canadienne, tonné contre les désertions par trop nombreuses qui se faisaient dans nos rangs, et exalté le patriotisme des défricheurs, qui péniblement travaillaient au développement du domaine national, cependant que le 25 juin nous avions déjà oublié que, pour arrêter ces désertions, le seul moyen pratique c'était d'assurer l'existence des Canadiens dans leur propre pays, par le développement de ses ressources illimitées; que ceux qu'on avait la veille appelés les braves défricheurs avaient besoin de chemins pour communiquer entre eux de même qu'avec le reste du monde civilisé; le 25 juin, on oubliait déjà également que le défricheur pauvre qui commence son installation dans la forêt, chargé d'une famille, doit, pour soutenir ses forces, manger trois fois par jour comme le reste des hommes, et que sa famille ne saurait vivre que de l'air embaumé de la forêt.

Cette fausse mentalité et cette apathie ont failli nous tuer. Heureusement, nous nous sommes réveillés! Au lieu de céder, pour une bagatelle, le domaine public à des étrangers, nous allons inviter les Canadiens, même ceux des États-Unis, à s'en emparer, à le défricher, à y développer les ressources naturelles variées qu'il renferme; enfin nous allons pour une fois faire de la colonisation pratique.

Mieux vaut tard que jamais. Il importe que l'on s'y mette avec fermeté, obstination et surtout avec intelligence.

Pour faire de la colonisation, il faut des terres et des colons. Nous avons les terres; nous sommes même riches sous ce rapport.

Dans les vallées, sur les pentes douces ou abruptes et sur les plateaux des régions montagneuses de la Gaspésie, de la Matapédia, du Témiscouata, on trouve un sol de bonne valeur pour l'industrie laitière et l'élevage du mouton. Le climat est propice pour ce genre de culture et il y a assez d'espace pour former au moins 100 nouvelles paroisses qui, dans quelques années, seraient considérées parmi les plus riches de la province.

La région du Lac St-Jean dont on a tant parlé, et que la population des campagnes du Québec connaît si peu, est l'endroit le mieux cultivé de la province. Ce pays est très prospère. Ses habitants sont intelligents, actifs, débrouillards, et ils ont fait de leur région une petite province progressive dans la grande province de Québec. Malheureusement, c'est parmi eux que les contremaîtres des "bricades" américaines ont trouvé leurs meilleurs hommes, cependant qu'il n'y a même pas le tiers de la plus belle partie de leur pays qui soit en culture.

Dans les comtés de Nicolet et de Lotbinière, à la porte des grands marchés de Québec et de Montréal, on trouve encore de grandes étendues de bonne terre en forêt. La population de ces comtés a toujours été essentiellement agricole. Aujourd'hui cependant, nous constatons que plus des deux tiers de la population issue de ces familles de cultivateurs, résident du côté sud de la ligne 45ème où ils s'occupent à "weaver" du coton, poser des semelles de bottes, etc., pendant que les plus habiles sont "arrangeux" de métiers.

LA RÉGION de l'Abitibi, peu connue, a un sol d'une fertilité égale à celle des immenses plaines de l'Ouest-Canadien. Quelque peu pierreux et ondulé, en certains endroits, on peut dire cependant, que d'une façon générale, le sol est exempt de roche et d'une culture facile. Le défrichement s'y fait sans beaucoup de difficulté, et dès que ce pays sera déboisé, ces terres auront une valeur plus grande que celles de la moyenne des terres de la province de Québec. Là encore, d'ici quelques années, on pourrait ouvrir plus de 100 nouvelles paroisses agricoles; plaçant ceux qui en seraient les défricheurs, ainsi que leurs descendants, dans des conditions enviables d'existence.

Des terres, nous en avons pour des générations; ce qu'il nous faut maintenant, ce sont des colons, des défricheurs aux muscles d'acier et à l'intelligence pratique.

Qui doit se faire colon?

Doivent se faire colons ceux seulement qui ont l'esprit éveillé et ont assez d'intelligence pour en mettre dans leur travail; des citoyens éclairés et à l'esprit assez pratique pour comprendre que l'avenir appartient à ceux qui récolteront de quoi nourrir les autres.

Dans le passé, on a cru trop longtemps que n'importe qui pouvait réussir comme défricheur. C'est une erreur. Le défrichement des terres fait de façon pratique, suppose une intelligence supérieure à la moyenne. Il est temps qu'on le comprenne et qu'on agisse en conséquence. Nous n'avons pas besoin, dans les centres de colonisation, des ivrognes et traînards de la ville, excepté s'ils ont assez de caractère pour, un bon jour, se ressaisir et se mettre résolument au travail.

(*Suite sur la page 27*)

Un Livre de Famille

"L'Anthologie des Poètes Canadiens," ou quelques considérations sur la littérature de chez nous

Par L. C. FARLY



LA CANADIENNE a déjà porté à la connaisance de ses lecteurs la publication de l'*Anthologie des Poètes Canadiens*, composée par Jules Fournier, mise au point et préfacée par Olivar Asselin.

Toute préface étant condamnée d'avance à ne pas être lue, M. Asselin peut se féliciter d'avoir captivé l'attention des critiques de l'*Anthologie* au point que la plupart se sont attardés à sa préface, au risque même d'oublier complètement le livre. L'on ne pourra s'étonner qu'aimant à revenir sur ce livre, nous nous arrêtons d'abord à son intéressant préfacier.

M. Asselin nous a fait des confidences dont il n'a peut-être pas prévu toutes les conséquences. Il nous apprend "qu'âgé de vingt-huit ans en 1903," il possède bien aujourd'hui ses quarante-cinq ans. Le fait est plus important à constater qu'on pourrait le croire, surtout pour ceux qui, ayant connu M. Asselin au *Nationaliste* de 1904, puis au *Devoir* de 1910, en ont plutôt retenu son tempérament de lutteur sans merci, auquel ils n'aperçoivent guère d'adoucissement. Lorsqu'ils lisent, dans sa préface, que Jules Fournier "se moquait, et à bon droit, de ce qui, dans la bouche de journalistes qui ruminent leur lieux communs avec la même délectation que les bœufs leur paille, prenait le nom prétentieux de littérature canadienne," il n'est peut-être pas mauvais de leur apprendre que ce préfacier compte ses quarante-cinq ans.

Sans cette confidence, cette préface, un peu comme la candidature de Jules Fournier au conseil municipal de Montréal, leur eût semblé tenir d'"une gageure sportive, d'un défi au sort, d'une mystification délibérée du lecteur bourgeois, au fond sincèrement abhorré." La mauvaise humeur manifestée en certains milieux à l'endroit du langage de M. Asselin indique bien que son jugement y a été accueilli comme un défi à certaines susceptibilités brusquées.

Sans oublier que M. Asselin demeure l'ami très-fidèle de Jules Fournier—et les amis se ressemblent toujours par quelque côté—il semble nous laisser entendre *qu'à son âge* il doivent avoir des préoccupations sérieuses. Il en a. M. Asselin, en niant l'existence d'une littérature canadienne, exprime mieux qu'une bravade, il rend un jugement fortement motivé quoique discutable, il *compare* nos productions littéraires à celles des maîtres de divers pays. S'il juge sévèrement "l'uniformité ennuyeuse de notre littérature," il ne se réjouit pas moins "du progrès accompli chez nous sous le double rapport du sentiment et de l'expression poétique." Les conditions qu'il pose à des productions meilleures: originalité de la pensée, intensité du sentiment, sôin attentif de la forme, sont reconnues comme indispensables à toute œuvre de pensée susceptible de durer. Ce ne peuvent être les idées banales, superficielles, éveillées par une foule d'incidents sans conséquences, qui mériteront de capter l'attention des générations à venir ou des peuples étrangers au nôtre. Pour produire une œuvre captivante en dépit de la diversité de temps et de lieux, il faut s'être élevé au-dessus du vulgaire, tirer de ses gestes non le sentiment et l'expression de tout le monde, mais l'idée d'ensemble qui les relie à d'autres, par où ils communient à la mentalité et aux aspirations d'un grand nombre d'humains.

M. Asselin ne se borne pas à affirmer, il compare. Il apprécie l'œuvre d'écrivains belges, slaves, scandinaves, russes, français et allemands; il conclut que nos œuvres littéraires canadiennes en sont encore trop distantes, malgré leur progrès, pour mériter d'éveiller l'intérêt de l'étranger. Le jugement de M. Asselin semble donc plus sérieusement assis que sur une humeur incorrigée. Il serait intéressant de le discuter non par de simples négations, mais à la lumière d'une étude approfondie des auteurs sur lesquels il s'appuie. L'on jugerait ainsi si l'état colonial du Canada, la lenteur de notre développement économique, ont pu influer dans une telle mesure sur l'absence d'intérêt qui éloignerait les étrangers de nos productions littéraires, tout comme de notre histoire.

Il semble exister une anomalie entre le livre de M. Fournier et le sujet de la préface de M. Asselin. L'*Anthologie* présente plutôt des personnages qu'une œuvre poétique suffisamment complète pour être jugée. M. Asselin devait d'ailleurs noter dans son *Avertissement* que "cette histoire littéraire vise précisément à renseigner sur la personne et le mérite respectif des auteurs." Or la préface traite plutôt de l'œuvre littéraire que des personnalités. Mais M. Asselin avait annoncé une mise au point en plus de sa préface, et il n'a pas voulu éviter d'exprimer un jugement intéressant, quoique discutable et très sévère, au début d'une œuvre qui justifiait peu une vue d'ensemble, si ce n'est sur les personnages moins discutés qu'elle présentait au public.

N'ayant pas à juger la poésie canadienne dans un livre qui n'en offre que des fragments, pour apprécier avec justice l'*Anthologie des Poètes Canadiens*, il semble qu'il faille l'accueillir tout comme un livre de famille.

Et d'abord, l'on n'y rencontre que des personnalités de chez nous. À lire les biographies de ces quatre-vingt-deux poètes, à suivre les quelques pièces citées et qui reflètent ou expriment la vie canadienne, l'on subit l'impression d'être chez soi, entouré de toute cette lignée de parents dont la vie a beaucoup de charmes parce qu'elle nous touche de près.

Et ces "parents," entendus par les membres de la famille, peuvent captiver par mille détails auxquels des étrangers ne trouveraient aucun intérêt. Leur vie, la nôtre, ce qu'ils en rappellent, tout cela nous tient au cœur. Nous n'exigeons dans leurs récits que la sincérité et la vie. Nous aimons à revivre notre vie canadienne avec eux et par eux, nous goûtons même leurs blagues, leurs enthousiasmes sans lendemain, leurs illusions, leurs misères, leurs désillusions, simplement parce que tout cela, bien ordinaire, ennuyeux pour tout autre, c'est un peu nous.

L'*Anthologie* composée par Jules Fournier vise avant tout à nous présenter la grande famille des poètes canadiens. Même s'il faut regretter l'absence de quelques-uns, l'on doit savoir gré à Fournier—amant sincère de la langue et des lettres françaises—d'avoir préparé cette œuvre unique et digne de notre meillure sympathie. La sévérité même qu'il a entretenue à l'endroit de notre littérature lui fut peut-être un motif particulier de bienveillance vis-à-vis des écrivains dont il savait l'immense mérite, s'il n'en pouvait admirer l'œuvre sans restriction.

Et de l'*Anthologie* se détache ainsi ce que Jules Fournier en a probablement espéré: une admiration émue pour plusieurs de nos poètes, qui ont conservé, à travers les misères physiques lamentables, entourés d'une atmosphère déprimante, la pensée des choses auxquelles l'esprit et le cœur s'arrêtent, et s'attachent plus longtemps, et ont tout sacrifié pour l'exprimer. Il serait intéressant de souligner comment Aubin sait allier le bon sens à la satire, comment Cartier a exprimé, à vingt-et-un ans,

(*Suite sur la page 26*)



LES JALOUSES

La dernière oeuvre de Madame André Corthis "Pour moi seule" *a valu à son auteur le Grand Prix du Roman décerné par l'Académie Française. Nos lecteurs trouveront, dans la nouvelle inédite que nous publions aujourd'hui, toutes les qualités de fine sensibilitié, psychologie pénétrante qui, mises au service d'un style pittoresque et puissamment coloré, ont placé cette jeune femme au premier rang des maitres du roman contemporain.*

Par ANDRÉ CORTHIS [1]

Ill. par GEORGE HAY-CHARLES

LE FEU meurt dans ma cheminée, entre les hauts chenets de fer. Quelquefois, des braises où, par miracle, un mince éclat de bois est demeuré intact, une flamme subite et longue monte comme un grand cri. Et je vois alors une tache rouge qui s'élargit au flanc du vase de cuivre sur la table ronde et basse.

Il y a, dans ce vase, des mimosas qui sentent bon. L'air tiède retient aussi le parfum de l'œillet que portait Martine et celui d'ambre dont les fourrures de Nicole étaient imprégnées, et l'odeur légère des cigarettes que l'on a fumées tout à l'heure... Nous étions nombreux dans ce salon. Comme il fait bien froid dehors, comme un vent dur étale, en la glaçant, la neige tombée ce matin, mes amis disaient avec des soupirs heureux en regardant les fleurs, le feu, le thé fumant dans les tasses jaunes et noires; "Il fait bon, ici!" Et je le pensais avec eux, délicieusement.

Je le pense encore, mieux peut-être depuis que je suis seule. Oui, il fait bon, il fait chaud, il fait paisible, on est bien. Mais pourquoi donc, à ma quiétude engourdie et presque animale, une espèce d'angoisse sourde vient-elle se mêler? J'ai peur, on dirait, presque peur... Pas pour moi, pour d'autres qui étaient là. Un drame aurait-il passé tout à l'heure, dans le salon où l'on riait si franchement? Oh! l'idée absurde! Il ne s'est dit que de légères et aimables paroles. Je me les rappelle toutes. Nous formions un grand cercle autour de ce feu. La conversation était générale. Il n'y a pas eu un tête-à-tête, pas un chuchotement... Rien.

Et cependant... cependant... que s'est-il donc passé pour que soient restés entre ces murs, vagues et si réels en même temps que je m'en sens oppressée, cette passion qui guette, cette violence qui rôde, ce mal qui se prépare? Que s'est-il passé pour que j'aie peur ainsi et que j'aie pitié?...

Je ne puis expliquer cela. Nous étions nombreux, dans cette pièce, mais Nicole et Martine sont restées les dernières; et, avec elles, un homme qui leur plaît à l'une et à l'autre, un homme plus tout jeune, séduisant et fin, riche et dont la puissance, dans le milieu où il vit, fait une manière de célébrité. Peut-être son passé est-il un peu confus... peut-être renferme-t-il certaines histoires dont on s'épouvanterait d'avoir la certitude. Peut-être il suffirait—il suffira—d'un mot, un jour, pour anéantir cette force qu'on connaît mal et ce prestige un peu trouble. Je ne sais pas. Personne ne sait. À Paris, on ne sait jamais. On chuchote, et puis on oublie, et l'on accepte celui qui s'impose.

Cet homme est connu de tout le monde, reçu partout. Les femmes le recherchent, et il les aime; et Nicole et Martine, en ce moment, sont, avec lui, fort coquettes. Leur vanité se plaît à cette lutte, à ce jeu, leur vanité seule, évidemment. Fines et frivoles, futiles et prudentes, elles sont, l'une comme l'autre, bien incapables de prendre au sérieux les choses de l'amour. Il me semble, du moins... il me semblait... Elles s'amusent, simplement, lui aussi; et, m'amusant de mon côté à les observer tous, je me demande quelquefois vers laquelle de ces jeunes femmes iront ses préférences. Il hésite encore, il observe, il dose entre elles ses paroles et ses louanges avec une terrible mesure. En un mot, il ménage l'une et l'autre: elles le savent: elles en rient. Tout à l'heure encore, il a complimenté très également Martine de son chapeau bien drapé et Nicole des boucles anciennes qui ornent ses petits souliers. Avec celle-ci qui aime la musique, il a parlé du dernier concert; avec celle-là qui préfère la peinture, de l'exposition prochaine. Pourtant... pourtant... je me rappelle... au bout d'un instant, après s'être levé pour examiner quelques livres, il n'a pas repris sa première place. C'est près de Nicole qu'il est allé s'asseoir. Et alors Martine les a regardés, et j'ai vu son regard...

J'AI VU le regard de Martine. Je disais tout à l'heure qu'il ne s'est rien passé ici, qu'il n'y a rien eu. Je me trompais. Il s'est passé cela, il y a eu ce regard, violent une seconde jusqu'à la sauvagerie, une seconde seulement, mais qui a suffi pour mettre dans l'air ce trouble que je respire... Et je me rappelle maintenant d'autres regards semblables à celui-là; je me rappelle une histoire que j'ai connue cet automne, là-bas, loin, au profond de la Catalogne française.

Et voici maintenant, tout en regardant mon feu éteint à demi, que je m'en retourne là-bas, dans le pays de montagnes, de bois et de vignes et de mer étincelante. Je revois ce petit mas Ferrer où j'aimais à monter avant que ne vint le soir... Oui, la maison est là dans la braise et la cendre, et je sens encore l'odeur des menthes qui veloutent la terre aux deux côtés du chemin. Voici les chênes-lièges avec leurs humides troncs douloureux et le plateau d'où l'on voit, en se retournant, la mer qui baigne la France et la mer qui touche à l'Espagne se mêler à l'horizon. Voici les quatre ruches peintes en bleu, le banc devant la porte, les géraniums rouges au bord de la fenêtre. Voici l'étable aux chèvres, longue et basse, la cour bien balayée, les cruches de terre dans lesquelles on va chercher l'eau vive aux sources de Consolation: et ce sylvestre silence, cette solitude infinie, et les maigres visages, les bouches serrées, les yeux fiévreux et durs de Maria Ferrer et de sa sœur Vincente.

Ce sont les filles d'un pêcheur; Maria, l'aînée, épousa, voici une dizaine d'années, Jacques Ferrer, qui possède la ferme dans les bois et le troupeau de chèvres, et Vincente, quand le vieux père et la mère furent morts, vint habiter avec sa sœur. Ces deux femmes sont belles, avec des cheveux sombres, des yeux noirs, de longs traits fins, et ces épaules épanouies, ces gorges robustes, ces hanches mouvantes et larges des Catalanes de la côte.

Le ménage Ferrer n'était ni pire ni meilleur que tous les autres ménages. Certes, il y avait parfois des querelles, mais pas plus qu'ailleurs. Quand Jacques partit pour la guerre, Maria pleura beaucoup: chaque jour, descendant au village pour vendre le lait de ses chèvres, elle venait lire le petit communiqué affiché à la porte de la mairie, avec des yeux aussi rouges et pleins d'angoisse que ceux de n'importe quelle femme. Et tout le temps que durèrent les cinq années terribles, elle et sa sœur demeurèrent là haut, seules, avec une servante et le petit valet qui gardait les chèvres. Personne ne montait les voir, et, quand elles descendaient en ville, elles parlaient à peu de monde. C'étaient de vaillantes créatures. Elles ne se plaignaient pas, semblaient ne rien désirer, ne regretter rien... Mais peut-être au plus secret d'elles-mêmes étaient-elles troublées quelquefois, l'une par le souvenir passionné, l'autre par l'infinie curiosité, des soirs de fiançailles où les amoureux, sur la plage de Saint-Vincent, vont s'étendre dans le sable chaud, cependant que chaque petite vague, à leurs pieds, roule comme de beaux cailloux quelques éclats de la lune brillante.

LES MOIS passèrent... Et puis arriva ce matin magnifique où sonnèrent éperdûment sur toute la France les cloches joyeuses. Jacques Ferrer revint

(1) Copyright by André Corthis. Tous droits de reproduction et d'adaptation cinématographique réservés.

peu de temps après. Mais il déclara tout de suite qu'il n'avait plus de goût à la vie rustique et au travail de la terre. Un camarade de régiment, qui possédait un gros commerce de vins, lui avait proposé de le prendre chez lui comme représentant. Il fallait voyager beaucoup, faire figure de monsieur. Cela lui plaisait. Il fit valoir à sa femme qu'il gagnerait gros: on pourrait ainsi remplacer bientôt la servante par un valet robuste, et les terres du mas ne pâtiraient en rien de son absence.

Il repartit donc. Qu'est-ce qu'elle pensa, Maria Ferrer, en se retrouvant seule tout le long des jours et des nuits, comme elle avait été pendant la guerre, mais sans plus avoir cette inquiétude qui parvient, faute de mieux, à nourrir les cœurs exigeants? Qu'est-ce qu'elle pensa? Personne ne saurait le dire. Elle continua de vivre là haut, avec ses serviteurs et avec Vincente. Elle continua de travailler, de voir peu de gens, de ne se distraire jamais. Vincente, autant qu'elle-même, était sérieuse. Pas un dimanche, on ne vit les deux sœurs assister au bal sur la place. Et pas une fois, l'été, quand tout le pays s'en va danser à Consolation, on ne les vit se mêler aux danseurs ni même aux curieux. Elles n'auraient pu, d'ailleurs, le faire sans inconvenance, puisqu'elles n'avaient pas un homme de leur famille pour les accompagner.

Jacques revenait à peu près tous les deux mois et ne restait guère plus de trois ou quatre jours. Sur la plage, autour des barques où s'accoudent jusqu'au soir les pêcheurs désœuvrés, on racontait en riant qu'il devait avoir quelque liaison dans une des villes du centre où l'appelaient "ses affaires." Mais Maria, quand on la voyait dans Collioure, marchant près de l'âne qui portait les grands pots à lait, sonores et luisants, gardait son visage impassible.

Quand vint le temps des vendanges, richesse de l'année, la jeune femme put croire que son mari, à cette occasion, passerait au moins deux semaines au pays. Les vignes du mas Ferrer, là-bas, sur les pentes de la Massane, à la lisière des profondes forêts, sont importantes et dures à vendanger à cause de l'éloignement. Mais Jacques, ayant traversé Collioure vers le milieu d'août, déclara qu'il lui serait impossible d'obtenir un congé. Toutefois, désirant éviter de la fatigue aux femmes, voulant surtout que rien du raisin ne se perdit, il avait trouvé une combinaison excellente.

Beaucoup d'Espagnols, à ce moment, passent la frontière; par toute la Catalogne, le Roussillon et jusque dans l'Hérault fécond et plat, ils se louent pour aider à la récolte des raisins, La plupart sont pauvres. Quelques-uns, plus fortunés, viennent avec des mules qui transporteront les lourds paniers, empourprés du jus qui ruisselle, des vignes les plus éloignées jusqu'aux celliers des fermes ou des villages.

Jacques s'était entendu avec l'un de ces hommes par l'intermédiaire d'un ami qui voyageait fréquemment en Espagne. Le muletier prêterait gratuitement le service de ses bêtes—qui se loueraient fort cher cette année—à la récolte des vignes de la Massane. En revanche, il serait logé au mas Ferrer et y prendrait son repas du soir pendant tout le temps de son séjour en France.

"Alors," interrogea Maria sans vouloir rien montrer de son indignation, "cet étranger couchera sous notre toit?"

"Non pas," riposta Jacques, "mais de l'autre côté de la cour, dans la petite chambre au-dessus des celliers. Personne n'y pourra trouver rien à dire. Tu n'es point seule. Tu vis avec Vincente et deux serviteurs."

"Et les mules?" demanda encore Maria.

"On les installera dans le fond de l'étable. Tu fourniras la paille, mais c'est l'Espagnol qui fera les litières."

"C'est bien," dit Maria, sans protester davantage.

Et, dès le lendemain, on la vit qui mettait à la fenêtre le matelas étroit et les deux couvertures du lit de fer où devait dormir l'hôte. Elle s'inquiéta d'un maçon qui reblanchirait les murs. Elle descendit au village, pour qu'on la rempaillât, la chaise unique et boiteuse. Jacques assista au début de ces préparatifs et en fut satisfait. Il repartit. L'Espagnol arriva le dernier jour de la semaine suivante, avec ses deux mules.

C'ÉTAIT un homme rasé comme un prêtre, maigre de corps, beau de visage, avec des yeux superbes et profonds. Il ne vint point par le chemin de fer, mais par la route, et longtemps avant qu'il ne fût là, on entendit sonner les grelots de ses mules dans les chemins de la montagne. Maria Ferrer et Vincente marchèrent poliment au-devant de lui. Il leur souhaita le bonjour dans leur langue, qui est la langue catalane et qu'on parle de la même façon de ce côté-ci des Pyrénées et de l'autre. Mais lui, la prononçait mal, hésitait à chaque mot, et dès ce premier soir, au repas qui les réunit tous, il expliqua qu'il n'était point comme les autres vendangeurs des environs de Gerone ou de Figueras, ou même de Barcelone, mais bien de Castille et fort embarrassé dans une langue qui n'était pas la sienne.

À cause de cela sans doute, il parlait peu. Cette explication donnée il se tut pendant très longtemps. Vincente lui demanda;

"Mais ce n'est point de Castille que vous arrivez maintenant?"

"Non," dit-il.

"C'est de Catalogne?"

"Oui."

Elle demanda encore:

"Depuis combien de temps avez-vous quitté votre pays pour vous y installer, en Catalogne?"

Mais il ne dut pas entendre cette dernière question car il la laissa sans réponse. Le chevrier et la servante ont raconté bien des fois ce que fut ce repas que tout le monde avait imaginé assez gai à cause d'une présence inaccoutumée. Maria et Vincente s'étaient coiffées avec soin. Elles avaient retiré leurs grands tabliers noirs et mis des corsages frais. Et elles causaient de toutes sortes de choses, faisant de leur mieux à cet étranger les honneurs du pays et de la maison. Mais l'Espagnol, absorbé et sombre, parlait à peine. À la lueur de la lampe posée sur la table, on voyait comme son visage était creusé de grandes ombres douloureuses. Il mâchait lentement, repoussait le vin offert par Maria, ne versait dans son verre que l'eau de la fontaine, et, de temps en temps, relevant la tête, il fixait, sur l'une puis sur l'autre des deux sœurs, son profond regard noir.

LA VENDANGE de la vigne des Ferrer commença dès le lendemain. De la Massane à la ferme, le chemin est très long, mais les mules seules, cette année eurent toute la fatigue. Tranquilles et robustes, elles s'en allaient par les sentiers pierreux, balançant à leur flanc les profondes comportes où les vendangeurs étaient venus vider, chacun plus de douze fois, leurs corbeilles remplies. Et une heure après, on les voyait revenir, au son de leurs grelots chantants. Cette fois, les quatre comportes vides, tachées de jus violet, s'empilaient sur une seule bête, et, sur le dos de l'autre, Miguel, l'Espagnol, était assis, laissant pendre ses jambes maigres chaussées d'espadrilles blanches et noires.

Lui, n'aidait pas à la cueillette des raisins. Laissant reposer ses mules liées au tronc d'un olivier, il restait debout, les deux mains enfoncées dans sa haute ceinture noire. Et toujours, obstinément, il se tournait là-bas, du côté de la frontière, il fixait le mont si proche, gris et jaune, derrière lequel s'étendaient la plaine bleue de Figueras et toute l'Espagne après elle. Il avait l'air farouche et douloureux. Ses joues rases se creusaient comme s'il serrait les mâchoires. Et ses yeux noirs, dilatés et durs, contemplaient quelque chose qui n'était pas évidemment la pente aimable des montagnes, ni, plus bas, les vignobles féconds, ni, tout là-haut, le paisible ciel bleu... Se redressant entre les ceps feuillus, Vincente et Maria Ferrer s'oubliaient à examiner cet homme. On voyait bien qu'il produisait sur elles, à cause de cette façon peut-être qu'il avait de les regarder, une impression singulière. Et, sans doute, tourmentées déjà sans le reconnaître encore, elles croyaient seulement s'apitoyer en se demandant de quelles pensées était faite son évidente douleur.

Une fois, passant près de lui avec sa corbeille, Maria vit qu'il portait, à la main droite, selon la coutume de son pays, un mince anneau d'or. Elle n'avait pas remarqué ce bijou la veille, et elle demanda:

"Vous êtes marié?"

"Oui," dit Miguel.

Elle osa ajouter, trop curieuse soudain pour se laisser intimider par cet air dur qu'il avait pris:

"Et vous pensez à votre femme?"

"Oui," dit-il encore, faisant siffler le mot bref entre ses dents serrées.

Maria retourna près de Vincente et lui annonça cette nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Toutes les deux travaillant côte à côte, cueillant aux mêmes ceps leurs grappes sombres et lourdes, durent longuement parler de cela au cours de la journée. Évidemment, cet homme introduit soudain dans leur solitude les attirait, les intriguait, et le mystère qu'il semblait porter, rude et silencieux avec ses yeux superbes, ne pouvait être que passionné.

Comme le soir allait venir, Maria, de nouveau, se trouva près de lui. Il liait les comportes pour le dernier voyage, et la jeune femme l'aidait à assujettir la corde aux nœuds compliqués. Elle demanda soudain, toute troublée et presque effrayée de sa propre hardiesse, elle toujours grave, réservée pour elle-même et comprenant si bien la réserve d'autrui:

—Lui avez-vous bien donné notre adresse, à votre femme, pour qu'elle puisse vous écrire?

Miguel tressaillit. Il tira sur la corde tendue avec tant de nerveuse violence que la comporte faillit basculer et que la mule meurtrie fit un écart. Les yeux profonds de l'Espagnol fixèrent la jeune femme d'une façon qui l'effraya presque. Et puis il se détourna d'elle et il dit lentement, en regardant la terre:

—Ma femme est morte.

—Elle est morte! soufflait Maria quelques minutes plus tard à l'oreille de sa sœur. Elle est morte...

—Ah! dit Vincente.

Tous les travailleurs, cette fois, redescendaient vers le mas. La nuit venait, la douce nuit de septembre où se dissout parmi les rayons de la lune, comme un baume dans une coupe d'argent, la troublante odeur des fruits mûrs.

Les deux mules marchaient en tête, puis leur conducteur, la servante ensuite et une autre fille qu'on avait louée pour ces quelques jours, et puis Maria Ferrer avec Vincente. Elles ralentissaient le pas afin d'être seules et, l'une à l'autre, elles continuaient de chuchoter:

—Elle est morte.

—Il devait l'aimer beaucoup... Les hommes de là-bas sont très amoureux.

—Il la regrette. C'est pour cela qu'il parle si peu.

—Et qu'il a toujours l'air de regarder au loin... si loin...

—Il souffre.

...Et voilà que dans ce moment, l'Espagnol se mit à chanter. C'était une chanson de son pays, en langue castillane, dont on ne pouvait comprendre les paroles. Mais la voix était belle, et dans l'air monotone, à la fois et poignant jusqu'au désespoir, une note vibrait, sourde et violente, obstinée et qui, toujours la même, semblait cependant supplier quelquefois et quelquefois menacer et quelquefois encore se mourir de lassitude.

Je connais ces chansons d'Espagne. Je sais quelle sorte de larmes elles font brûler sous les paupières. J'imagine bien ce que put être celle-là, sous le ciel encore clair, dans l'odeur des fruits mûrs, et de quel émoi sans doute, elle sut troubler Vincente et Maria, les sages, les solitaires...

QUAND tout le raisin fût cueilli à la vigne de Ferrer, Miguel, comme il était convenu, loua ses bêtes aux autres propriétaires du pays. Il partait dès l'aube et revenait seulement au crépuscule; et, comme le premier soir de son arrivée, bien longtemps avant qu'il ne fût là, on entendait sonner les grelots de ses mules dans les chemins de la montagne.

Comment les deux sœurs prirent-elles l'habitude, à cette heure-là, de venir au-devant de lui? Je ne sais. Il y a un lavoir au bas du chemin et cela était assez naturel, puisque la journée finissait, que l'on achevât de battre le linge et de l'empiler dans la corbeille au moment même où passait Miguel. Il y a aussi, de ce côté, une petite terre qui dépend du mas Ferrer et où viennent bien les légumes; il n'était pas moins naturel que l'on y vînt cueillir, juste à ce moment pour l'avoir plus fraîche, la salade de souper. ...Et il était naturel enfin que, grâce à tant de hasards, certaine habitude étant prise, on continuât de la suivre.

Miguel semblait prendre goût à ces attentions, à ces rencontres, à cette compagnie. Une fois que Maria et Vincente, empêchées par quelque occupation ménagère, ne lui souhaitèrent le bonsoir qu'à son entrée dans la cour, il leur en fit le reproche. Quand il se tournait vers ces jeunes femmes, le tourment de son dur visage semblait s'apaiser. Une douceur passait dans ses yeux sombres. Maintenant, il parlait davantage, et les soupers, tous animés de sa présence, étaient bien différents de ce morne souper du premier soir. Lentement, dans son langage maladroit qui voulait s'appliquer, il racontait sa journée; il donnait son impression d'étranger sur le pays et sur ses habitants, ou bien il faisait des compliments aux deux femmes dans la manière de chez lui, qui est hardie et tout de suite amoureuse.

Mais jamais, jamais, il ne disait rien de lui, ni de son passé, ni de sa famille, ni de l'endroit où il retournerait, au delà des monts, quand serait fini le temps des vendanges. Et le mystère qu'il portait semblait plus grand à cause, justement, de cette demi-confiance dont, peu à peu, il témoignait.

VERS ce moment, on put commencer d'observer je ne sais quelle animosité entre les deux sœurs qui, cependant, se chérissaient si fort. Toute discussion entre elles tournait en dispute. Le moindre prétexte les dressait l'une contre l'autre violentes et prêtes à l'injure. Quelquefois, elles s'apercevaient de ce grand changement qui se faisait en elles. L'une ou l'autre disait:

—Pourquoi es-tu ainsi avec moi?

—Mais ce n'est pas moi, c'est toi: tu as l'air de me détester, maintenant...

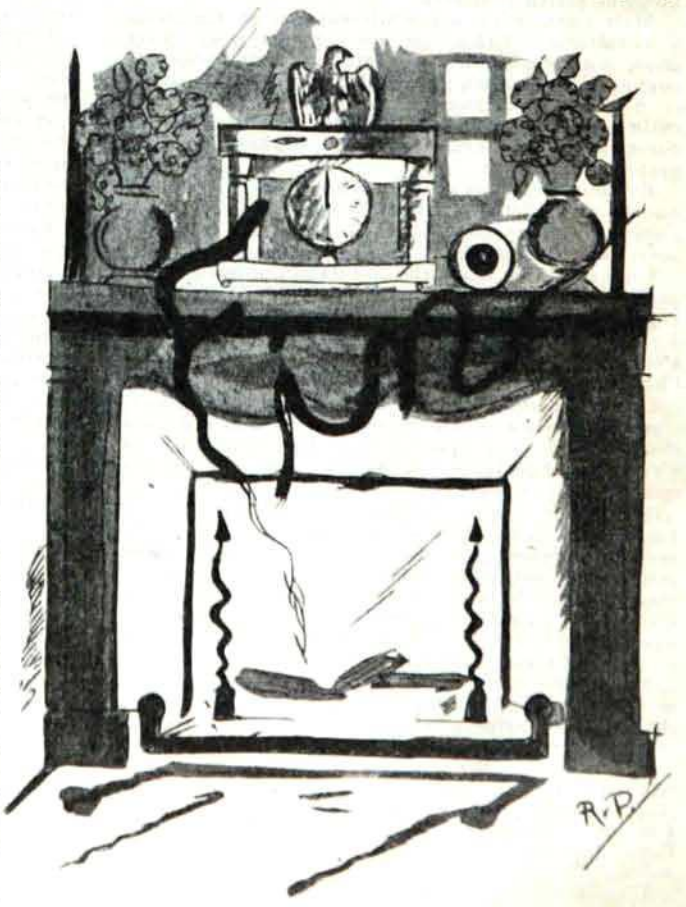
—Pourquoi?...

Et toutes les deux ensemble baissaient la tête.

Une fois, Vincente descendit jusqu'au village sans en rien dire à sa sœur. Elle dut calculer le temps avec soin, car elle se trouva revenir au moment même où revenait Miguel. Il la fit asseoir sur une des mules et marcha près d'elle. Ils allèrent ainsi plus d'une demi-heure, seuls, entre les chênes sombres et les oliviers, échangeant des paroles que n'entendait personne. Peut-être, elles furent toutes simples, ces paroles et telles que si vingt témoins se fussent trouvés là. Mais ne pouvaient-elles aussi bien être vagues et secrètes et presque tendres? Ce fut ainsi probablement que les imagina Maria. Elle ne dit rien en voyant arriver sa sœur avec le muletier, mais le soir, après que Miguel se fut retiré dans sa chambre, elle fit à Vincente une scène terrible, lui disant qu'elle n'avait point de honte et qu'elle se perdrait de réputation à courir ainsi les routes, au soir tombant, toute seule avec un homme que personne, en somme, ne connaissait bien. Vincente trouva ces reproches exagérés et ridicules; elle s'irrita, elle riposta; elle déclara qu'il fallait vraiment avoir soi-même la pensée et le désir du mal pour le voir ainsi dans les plus simples actes. L'éclat de leurs voix imprudentes s'en allait à travers la nuit; et plus tard, dans le grand silence de la maison, on put entendre leurs sanglots.

La violence même de cette scène leur fut salutaire car elle les épouvanta. Elles comprirent à quels emportements irréparables, à quelle déchirante rupture de leur tendresse les menait ce trouble sentiment qui les tourmentait l'une et l'autre, sans qu'elles le voulussent reconnaître. Et, toutes craintives et pleines de détresse, elles voulurent se sourire comme autrefois, être plus patientes et plus douces.

Un jour, elles allèrent ensemble voir, dans un champ qu'elles avaient et qui venait de leurs parents, si mûrissaient les olives, et elles rencontrèrent par là une femme qu'on appelait la Catalane et qui se livrait à la contrebande du tabac et des allumettes. Là-bas, au flanc du mont Taillefer, on voyait les taches bleues et noires que faisaient dans une grande vigne les vestes des hommes et les robes des femmes occupés à la vendange; et doucement, doucement, dans l'air limpide, on entendait tinter (*Suite sur la page 19*)



Nécessité de l'Union Nationale

Par

Sa Grandeur Monseigneur O. E. Mathieu,
Archevêque de Régina, Sask.

Discours prononcé devant le "Kiwanis Club" de Régina.

C'EST mon devoir d'abord de remercier votre distingué Président de ce qu'il vient de dire à mon adresse. La bouche parle toujours de l'abondance du cœur et d'un cœur bien né comme le sien ne peuvent sortir que des pensées délicates et des paroles aimables. Je puis lui affirmer que j'ai assez d'humilité pour apercevoir le verre grossissant à travers lequel sa charité regarde mes qualités.

Il y a un proverbe qui dit: "Le cœur a parfois des raisons que la raison ne comprend pas."

Si je n'avais écouté que ma raison, je ne serais pas au milieu de vous aujourd'hui. Mes absences prolongées de Régina, nécessitées par des visites pastorales dans mon immense diocèse durant ces derniers mois, le travail accumulé auquel il me faut faire face quand je suis de retour au foyer, tout cela était de nature à m'empêcher de pouvoir donner aux idées que j'aimerais à exprimer devant un auditoire aussi distingué que celui-ci cette saveur qu'exige une préparation soignée.

Mais le cœur s'est mis de la partie et le plaisir de vous rencontrer a fait taire la raison en moi. Je suis de ceux qui sont persuadés que nous y gagnerons à nous rapprocher, que nous nous estimerons, que nous nous aimerons davantage, à mesure que nous nous connaîtrons mieux. Vous me permettrez donc de vous exprimer avec un amical abandon quelques pensées qui devraient être dans tous les esprits, quelques sentiments qui devraient faire vibrer tous les cœurs de ceux qui ont le bonheur de vivre dans notre cher Canada.

ET QUE nous avons raison de l'aimer, notre pays! Quelle belle et intéressante patrie est la nôtre! C'est une terre qui a reçu du Créateur les plus admirables dons que puisse rêver un peuple. La beauté de ses horizons, la richesse de son sol, la variété prodigieuse de ses sites et de ses productions, ses deux océans, ses grands fleuves, ses plaines immenses, ses vallées fécondes, la grâce de ses collines et la majesté de ses montagnes, tout révèle une terre prévilégiée. C'est un pays "beau en toute perfection," pour me servir de la pittoresque expression de notre grand Champlain.

En le contemplant, je me rappelle ces paroles tombées un jour des lèvres d'un personnage distingué qui venait de visiter Naples. Après avoir contemplé cette baie unique au monde, cette ville échelonnée sur les penchants de la montagne, toutes ces flèches d'églises qui semblaient là pour faire monter vers le ciel la prière de ceux qu'elles couvraient de leur ombre, la fumée et les flammes du Vésuve qui disent la puissance de Dieu cependant si bon, le grand homme s'écria: "Quelle doit être la beauté du ciel si les beautés de la terre sont déjà si grandes!"

Il nous faut aimer le Canada à cause de sa beauté et de sa richesse; il nous faut l'aimer d'un amour profond puisqu'il nous faut bien admettre aussi qu'il n'y a pas sous la calotte des cieux un peuple plus heureux que le nôtre, un peuple jouissant d'un bonheur relatif plus réel.

Mais l'amour est un sentiment qui se manifeste à l'extérieur. Celui que nous avons pour notre pays, nous devons le manifester par nos paroles et par nos actes, nous souvenant qu'aimer sa patrie ce n'est pas seulement la défendre les armes à la main—les époques de crises et de luttes sont exceptionnelles—c'est aussi et surtout vouloir la rendre grande et heureuse.

Et pour cela nous ne pouvons rien faire de mieux que de travailler de toutes nos forces à faire régner l'union, la concorde qui fait la force, qui donne la paix, gage du bonheur.

Un soir Dante était absorbé dans une méditation profonde. On s'approche de lui; on lui frappe sur l'épaule et on lui demande: "Que cherchez vous?" Et cet écho immortel des aspirations de l'humanité s'écria: "La paix." La paix, c'est le premier besoin de l'homme comme c'est le premier besoin de la société.

Le ciment avec lequel se bâtit un peuple heureux, c'est la fraternité. De même que c'est la cohésion des grains de sable qui fait le rocher, de même que c'est l'amour qui fait la famille; ainsi c'est la fraternité qui fait un peuple.

Et pourquoi cette fraternité n'existerait-elle pas entre nos concitoyens? C'est vrai qu'ici au Canada nous ne parlons pas tous la même langue, nous venons de nationalités différentes, nous n'appartenons pas à la même religion; mais tous n'avons-nous pas le même Dieu pour Père et ne voulons-nous pas tous l'aimer et le servir? N'avons-nous pas tous le même Christ pour Sauveur et ne voulons-nous pas tous obéir à ses préceptes et suivre ses commandements? N'avons-nous pas tous la même patrie et ne désirons-nous pas tous la voir grandir et prospérer?

Pourquoi n'existerait-il pas entre tous nos concitoyens une noble émulation. L'émulation n'implique pas la rivalité, encore moins l'antipathie. Elle est la première et la plus puissante cause de l'ambition légitime et seule elle peut conduire au succès.

L'unité morale d'un peuple ne consiste pas dans ce fait irréalisable dans nos sociétés modernes que tous les citoyens parlent la même langue et pensent de même en religion. Non, l'unité morale pour un peuple elle est dans ceci que tous les individus dont la réunion forme une nation soient pénétrés de l'idée qu'ils constituent un agrégat, un groupement distinct de tous les agrégats, de tous les groupements qui existent dans le monde; qu'ils aient conscience de former *un corps;* qu'ils soient pénétrés de ce sentiment qu'aucun des éléments dont se compose ce corps dont ils sont les molécules, ne puisse souffrir



Sa Grandeur Monseigneur O. E. Mathieu,
Archevêque de Régina, Sask.

ou en être séparé sans que tout le reste du corps n'en souffre pour toujours comme d'une véritable amputation.

Quand chaque citoyen d'un pays a foi dans la patrie; quand il se sent prêt à lui sacrifier ses intérêts, même sa vie et celle de ses enfants; quand il a pour elle un amour poussé jusqu'à l'abnégation; quand tous ont cette idée profondément gravée dans la tête et ce sentiment profondément ancré dans le cœur, ils peuvent, en dehors de là, penser comme ils le voudront, parler comme ils le désireront, ils possèdent l'unité morale, ils forment une nation.

Et quelle belle leçon à ce sujet Dieu nous donne dans la nature qui nous environne!

Avez-vous jamais remarqué la prodigieuse variété de fleurs, de plantes, d'herbes, d'arbres qui croissent dans un jardin? Chaque forme de végétation a sa couleur, sa vie propre; chaque tige a sa fleur; chaque arbrisseau sa taille et son feuillage; et à l'automne il n'est pas un fruit qui ressemble à l'autre. Et cependant la paix et l'harmonie la plus parfaite règnent dans ce petit empire. La rose ne reproche pas au lys sa blancheur; l'arbre majestueux ne jette pas un regard de dédain sur le brin d'herbe qui croit à ses pieds; l'arbrisseau abrite l'humble violette et le lierre demande un soutien à la tige vigoureuse.

Quelle leçon pour l'humanité et comme souvent elle en profite peu! Les hommes sont souvent en lutte les uns avec les autres; ils ne peuvent supporter les différences de caractère, les inégalités de positions; ils sont souvent mécontents de leur sort et ils jalousent les voisins. Ils ne comprennent pas que la société comme les jardins est composée d'êtres vivants dont chacun a sa forme de vie, dont chacun a et peut avoir ses tendances, sa mentalité, sa manière de voir.

Profitons donc de la leçon que nous donne la nature. Toutes les plantes ont leurs racines enfoncées dans le même sol; elles respirent la même atmosphère; elles reçoivent le même rayon de soleil et cependant aucune ne ressemble à l'autre. Et malgré ces différences nécessaires à la beauté et à la perfection de l'ensemble, elles vivent dans la plus grande paix; elles se développent tranquillement les unes à côté des autres, sans jamais entreprendre de ces luttes d'antipathie qui troubleraient leur existence et leur fécondité.

Ainsi les hommes respirent le même air social; ils sont soumis aux mêmes lois; ils sont chargés de réaliser le même idéal par un effort commun. Pourquoi être aux prises pour des intérêts plus ou moins égoïstes et s'user dans des luttes stériles et humiliantes? Il peut, il doit y avoir dans une société des goûts et des aptitudes, des énergies diverses, mais pourquoi le bien et la paix de la patrie ne seraient-ils pas le centre commun où viendraient converger les rayons différents?

N'OUBLIONS pas qu'il y a des centaines de questions sur lesquelles les honnêtes gens ont le droit d'être divisés et le devoir de se pardonner leurs divisions.

Nous n'avons pas tous la même manière de voir, de sentir, et alors si nous sommes jaloux, personnels, intolérants, la société, au lieu de ressembler à une famille, ressemblera à un champ de bataille sur lequel se croiseront les antipathies, les haines, les injures et les coups.

Il y en a malheureusement trop qui paraissent avoir les sentiments de cet Homme d'État qui, mûri par l'expérience et assagi par les années, les regrettaient amèrement: "Quand j'étais jeune," dit-il, "et que je rencontrais quelqu'un qui n'était pas de mon avis, ma première impression était de penser qu'il était un imbécile et la seconde de croire qu'il était une canaille."

Il ne faut jamais non plus prendre part à ces discussion où on s'ingénie à décocher contre l'adversaire quelques-uns de ces traits acérés dont le fer demeure toujours dans la plaie qu'ils ont faite.

Il ne faut jamais attribuer aux autres des mauvaises intentions qui ne soient pas évidentes, que probablement ils n'ont pas, se rappelant que les mauvaises intentions sont comme les écus: Pour les prêter aux autres, il faut les avoir soi-même.

Qu'un langage sans aigreur soit toujours chez nous l'expression d'une âme sans amertume. Rappelons-nous que la force d'une cause se fait toujours reconnaître à la modération de ceux qui la soutiennent, que la justice et la vérité ne doivent pas être défendues par des armes déloyales, ni par les emportements de la fureur.

Qu'elles sont belles et fructueuses les discussions qui sont un dialogue où les combattants alternent avec un égal talent, avec une bonne grâce charmante et une verve digne du sujet! Elles font songer à ces églogues où les bouviers de Théocrite, où les chevaliers de Virgile se disputaient le prix du chant et aimaient à terminer leur lutte courtoise par un échange de présents:

"Quae tali, quae tali reddam pro carmine dona?"

ET AVANT de prendre part à une discussion sur une question importante il faut toujours se renseigner, l'étudier sérieusement.

Voyez le philosophe qui veut vérifier une idée; il la regarde fixement; il la tourne; il la retourne; il l'examine sous toutes ses faces, et ce n'est qu'après l'avoir soumise à toutes les exigences de la logique la plus rigoureuse qu'il l'adopte enfin.

Voyez l'historien consciencieux qui veut se prononcer sur un fait d'histoire; il s'entoure de documents: Ce n'est pas assez pour lui de connaître tous les livres écrits sur la matière; il lit tous les ouvrages qui touchent de près ou de loin au sujet qui l'intéresse; avant de juger, il étudie longuement; il court les bibliothèques; il consulte les manuscrits; il ne se prononce enfin que lorsque la pleine lumière du vrai a éclaté dans son esprit.

Quand un magistrat est appelé à instruire une cause, il ordonne des enquêtes et des contre-enquêtes; il soumet l'accusé à un interrogatoire plusieurs fois renouvelé; il explore le Code; il scrute les lois; il écoute l'acte d'accusation mais il écoute aussi la défense; il pose des questions au jury et ce n'est qu'après ces longs préliminaires qu'il émet enfin son verdict.

Et malgré tant de précautions il arrive encore que le philosophe se trompe, que l'historien se trompe, que le magistrat se trompe. Ils se trompent et c'est là chose grave; car le magistrat tient dans ses mains l'honneur et quelquefois la vie d'un homme; l'historien, le bon renom d'un personnage illustre ou d'un pays; le philosophe, une idée qui est une force redoutable et qui, mise en circulation, bouleversera peut-être les esprits et la société pendant de longs jours. Ils se trompent, mais ils sont excusables en somme; car, avant de juger, ils se sont recueillis, ils ont réfléchi, ils ont étudié.

Mais que de fois sur des questions qui intéressent grandement le bien de la patrie et l'honneur de ses citoyens, l'homme ne se recueille pas, l'homme ne réfléchit pas, n'étudie pas! Il n'a pas vu le *pour* et le *contre*; il n'a pas posé le *oui* et le *non* dans la balance d'un esprit loyal. Il ferme les yeux et de suite il se prononce avec d'autant plus d'indépendance et de hauteur qu'il est moins gêné par des objections et par des difficultés dont il ne comprend pas le premier mot.

Il subit souvent l'influence des préjugés qui nous entourent, nous enveloppent, s'insinuent en nous et

flottent dans l'atmosphère comme ces microbes tant à la mode qui tourbillonnent dans l'air, paraît-il, et qui entrent à flots dans notre corps à chacune de ses respirations.

PRENONS, par exemple, la question de l'éducation qui a été discutée ici comme elle se débat dans toutes les différentes parties du monde. Il n'est pas de question plus grave, plus décisive, plus compliquée, plus délicate que celle-la. Parmi ceux qui l'ont exposée, discutée dans les journaux et les réunions publiques, combien y en a-t-il qui l'ont étudiée suffisamment et qui en ont parlé avec une vraie connaissance de cause?

Combien y en a-t-il qui ont étudié le rapport si intéressant de cette Commission nommée en Angleterre en 1916 pour faire une enquête sérieuse sur la place qu'occupent dans le système d'instruction publique de la Grande-Bretagne les langues vivantes et leur étude? Ce Comité était formé des plus hautes autorités pédagogiques ainsi que de représentants distingués du corps diplomatique, du monde industriel et commercial anglais. Il a reconnu la nécessité des langues vivantes dans tous les domaines de la vie, leur importance relative au point de vue anglais et impérial qui en cela se trouve le nôtre, la méthode d'instruction qui doit être employée et les réformes nécessaires.

Ce Comité a constaté qu'en Écosse l'étude de la langue et de la littérature anglaises était beaucoup plus solide qu'en Angleterre parce que là on étudiait deux langues et qu'en Angleterre les parents s'occupaient plus d'avoir des enfants forts au cricket et au football qu'instruits dans les langues étrangères.

Ce Comité fait aussi le plus bel éloge de l'enseignement bilingue dans le pays de Galles et affirme l'heureux effet de cet enseignement.

Combien parmi ceux qui ont discuté cette question de l'éducation dans notre Province ont étudié le rapport de cette Commission Leathes, connue sous ce nom qu'elle tient de son Président?

C'est vrai, ici cette question de l'éducation est compliquée à cause des différentes nationalités qui peuplent la Province. Mais pour la résoudre dans la paix, ne pourrions-nous pas étudier ce qui se fait dans d'autres pays où la même difficulté existe et a été résolue?

La Belgique n'est-elle pas une nation homogène et prospère? Cependant elle se compose de quatre éléments distincts.

La Suisse, qui est située au milieu des peuples les plus puissants de l'Europe et qui a réussi à maintenir, pendant plusieurs siècles sa parfaite indépendance, n'est-elle pas composée de diverses nationalités?

Et pourquoi nos canadiens d'origine étrangère, voulant apprendre l'anglais, obligés de l'apprendre, tout en pouvant parler une langue étrangère, n'aimeraient-ils pas également leur pays, ne travailleraient-ils pas avec la même ardeur à son progrès et à son développement, ne seraient-ils pas animés de la même loyauté envers l'autorité qui les gouverne?

C'est cette idée qu'exprimait tout dernièrement un correspondant du *Citizen* d'Ottawa quand il écrivait en parlant de la Commission Leathes: "Il n'est pas surprenant que les hommes instruits de l'Angleterre aient tout à fait abandonné cette idée étroite de 'Un drapeau, une langue, une école.' Le Canada sera-t-il seul à se cramponner à la politique partout discréditée de l'unilinguisme? *Un drapeau, une langue*, cela sonne bien jusqu'au moment où on se rappelle que dans tous les pays où cette politique a été appliquée, *un drapeau* a donné sa place à *plusieurs* drapeaux et le nombre des langues est resté le même."

QUE d'autres questions importantes sont discutées à la légère et résolues sous l'influence des préjugés! Il faudrait les étudier avec soin avant de se prononcer et de jeter le trouble dans la mentalité du peuple.

Par exemple, vous rencontrez un ami sur la rue; vous parlez politique avec lui. Il a son parti; il ne se gêne pas de parler de tel ou tel député, de tel ou tel ministre. Il le connait bien, affirme-t-il, c'est un *minus habens* en fait d'intelligence; heureux s'il ne le proclame pas un scélérat.

Si vous ne songez pas à vous rendre compte de l'exactitude de ce propos, si à l'avenir vous le regardez comme une vérité, vous avez accepté un préjugé.

Et comme les hommes chargés de gouverner la société sont souvent à plaindre! "Il faudrait," disait Napoléon, "que les gouvernants fussent des dieux et les gouvernés des anges." Or, comme les gouvernés qui jugent et se plaignent ne sont pas toujours des anges et que les gouvernants ne deviennent pas des dieux, nous faisons bien de nous armer de patience et de tolérer quelques abus qui existeront dans les sociétés humaines aussi longtemps qu'il y aura de l'écume sur les vagues de la mer.

Senèque rapporte que l'Empeurur Auguste avait toujours eu la pensée de se retirer des affaires et de passer les dernières années de sa vie dans la solitude "parce que," disait-il, "il avait expérimenté tout ce que les brillants honneurs qui éblouissent les hommes cachaient de sueurs invisibles et de secrètes angoisses."

Platon enseigne que "les conducteurs des peuples ont à diriger un animal plus difficile et moins sûr que celui des forêts."

Charles le Quint, en remettant à son fils les rênes de l'Empire, lui disait: "J'ai grande compassion de vous, mon fils, car je viens de déposer un lourd fardeau sur vos épaules. Pendant les longues années que je l'ai porté moi-même, je n'ai pu obtenir un seul quart-d'heure de repos et de joie qui ne fût mélangé aux ennuis et aux dégoûts."

Washington, qui a fondé la République des États-Unis, et dont la vie a été un sacrifice continuel aux intérêts de sa nouvelle patrie, a été bafoué, injurié, poursuivi par les plus noires calomnies. Lui-même s'en est plaint avec un profond sentiment de tristesse et de découragement. "Si le mécontentement, la défiance, l'irritation," disait-il, "sont ainsi semés à pleines mains; si le gouvernement et ses officiers ont nécessairement à subir les outrages des journaux, sans qu'on daigne seulement examiner les faits et les motifs, je crains qu'il ne devienne impossible à aucun homme sous le soleil de manier le gouvernail."

Et plus tard, à propos des attaques personnelles dont il était l'objet, il s'écrie: "Je ne croyais pas, je n'imaginais pas jusqu'à ces derniers temps, qu'il fût, je ne dis pas probable, mais possible, que pendant que je me livrais aux plus pénibles efforts pour établir une politique nationale, une politique à nous, et pour préserver le pays des horreurs de la guerre, tous les actes de mon administration seraient torturés, défigurés de la façon la plus grossière, la plus odieuse, en termes si exagérés, si indécents qu'à peine pourrait-on les appliquer à un Néron, à un malfaiteur notoire, et même à un filou vulgaire."

Voilà une vérité dont il faudrait tenir compte quand on veut juger, critiquer, censurer amèrement ceux qui ont été appelés à diriger les pays.

Pour ne pas se rendre coupable d'injustice envers les représentants de l'autorité, il est prudent de suivre le conseil que donne un grand penseur: "Mettez-vous au-dessus des partis; ne soyez jamais tout à fait pour les gouvernements qui se succèdent ni toujours contre; soyez d'un parti supérieur à tous les partis, celui de la raison."

Il serait à souhaiter aussi que les hommes politiques ne fussent jamais du genre de cet homme d'État anglais qui, mourant, disait à son fils: "Tu vas prendre ma place à la Chambre des Lords; souviens-toi de ce que je te dis; j'ai souvent voté contre ma conscience, jamais contre mon parti," ou de cet autre qui disait: "J'ai entendu quelques milliers de discours dans ma vie; quelques-uns m'ont fait changer d'opinion, aucun d'eux ne m'a fait changer mon vote."

UN JOUR il vous tombe sous la main un journal dans le genre de ceux qui heureusement ne se publient pas dans notre chère province; vous y lirez que le Pape a prononcé telle parole malheureuse, a fait un discours dans lequel sont exprimées des idées contraires au bien de la société et, par conséquent, qu'il est un homme dangereux, qu'il faut haïr et désirer voir disparaître. Vous y lirez peut-être un article dans lequel l'Église catholique vous sera montrée comme une société ennemie de l'ordre social, exigeant de ses membres une obéissance aveugle qui les rend des citoyens déloyaux à l'autorité civile; il faut par conséquent la détester et travailler à l'anéantir.

Si, sans réfléchir, vous subissez l'influence de cette lecture, si ces idées prennent siège et consistance dans votre esprit, vous êtes victime d'un préjugé.

Pensez donc alors que Leibnitz devait être aussi intelligent que l'auteur de cet article ou de cette dépêche et rappelez-vous ce que ce grand génie écrivait: "Selon moi, l'Europe et le monde civilisé devraient instituer à Rome un tribunal d'arbitrage présidé par le Pape et qui règlerait tous les différents entre les princes chrétiens."

Personne n'a jamais pris l'illustre Premier Ministre Pitt pour un homme sans jugement et il écrivait un jour: "Il faudrait trouver de nouveau un lien qui nous unisse tous: seul le Pepe pourrait former ce lien. Rome seule saurait faire entendre sa voix impartiale et non prévenue; car personne ne peut douter un seul instant de l'intégrité de son jugement."

Et avant d'admettre que l'Église catholique est une école d'oppression et d'abattement, qu'elle a toujours aspiré à dominer les sociétés, qu'elle est l'ennemie de toutes les idées modernes et de tous les progrès, il faut trouver le moyen d'expliquer comment les plus grands génies ont pu consentir à en faire partie, comment il se fait qu'elle compte encore aujourd'hui près de trois cent millions de fidèles dont quinze millions dans l'Empire Britannique. Il faut se demander comment un homme du calibre de Gladstone ait pu écrire:

> "Since the first three hundred years of persecution, the Roman Catholic Church has marched for fifteen hundred years at the head of human civilisation and has driven harnessed to its chariot as horses to a triumphal car, the chief intellectual and material forces of the world. Its art, the art of the world; its genius, the genius of the world; its greatness, glory, grandeur and majesty have been almost, though not absolutely, all that in these respects the world has had to boast."

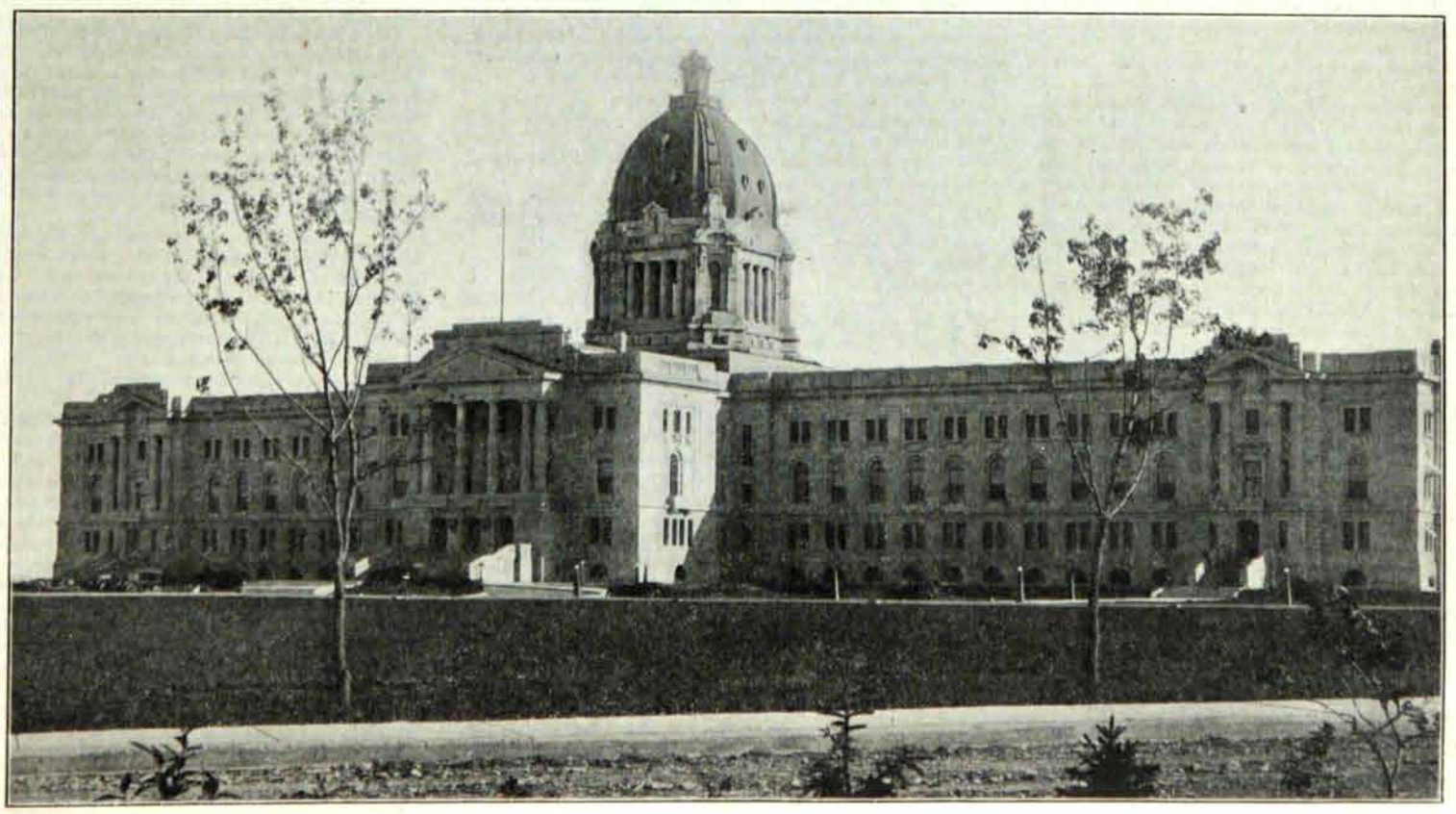
Il faut bien se condamner à la voir subsister et admettre que le grand historien MacCauley avait probablement raison quand il écrivait: "Aucun signe n'indique que le terme de l'Église romaine soit proche. Elle a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques qui existent aujourd'hui et nous n'oserions pas dire qu'elle n'est pas destinée à en voir la fin. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs eussent passé le Rhin . . . Elle pourra donc être grande et respectée encore alors que quelque voyageur de la Nouvelle Zélande s'arrêtera au milieu d'une vaste solitude contre une arche brisée du pont de Londres pour dessiner les ruines de St Paul." Contre ceux qui la calomnient l'Église a depuis dix-neuf siècles une vengeance et une victoire. Sa vengeance est de prier pour eux et sa victoire de leur survivre.

UN AUTRE jour il vous tombe un journal sous la main; vous y lisez que la Province de Québec est malheureusement arriérée, ignorante, à vues étroites: qu'elle est la seule où la prohibition et l'école obligatoire ne soient pas en force; qu'elle n'a pas fait son devoir dans les jours difficiles par lesquels nous venons de passer, qu'elle s'est montrée déloyale.

Cette lecture vous attriste et si vous restez sous l'impression qu'elle a causée, si vous n'allez pas aux sources nécessaires pour avoir les rensiegnements voulus, vous restez sous l'influence d'un préjugé regrettable.

C'est vrai, la Province de Québec a été quelque temps la seule où la prohibition n'était pas en force mais on ne dit pas qu'alors c'était de toutes les provinces du Dominion celle où il se vendait le moins de boissons. Ses habitants sont les plus religieux et alors ils pratiquent les vertus chrétiennes au nombre desquelles se trouve la tempérance:

C'est pour cela aussi que de (*Suite sur la page 22*)



L'Hôtel du Gouvernement Provincial à Régina, Sask.



M. Croker attendait le coup de neuf heures dans des sentiments assez complexes.

UNE GIFLE

Par
André Lichtenberger

Ill. par T. F. McCarthy

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE

M. Croker est l'Américain type, tel que nous le montrent les romans, l'industriel richissime, qui mène, à New-York, une vie méthodique, partagée entre la fièvre de ses affaires et le solide confort de son home, dans le luxe de la cinquième avenue. Les joies de la famille? Il n'a guère le loisir de s'y attarder.. Ses fils voyagent aux antipodes; sa femme est absorbée par ses œuvres et sa fille va partir pour le Groenland. Quant à lui, un voyage d'affaires l'amène dans la petite France, qu'il se propose d'étudier à fond. Déja les romans modernes lui ont appris à quel point ce pays est en décadence, quelle routine, quelle mesquinerie de vues paralysent ses efforts. Quant à Paris, c'est, plus que jamais, la ville des plaisirs faciles, du luxe désordonné et des dames indulgentes. Les rares Français dont il a pu faire la connaissance, pendant la traversée, ne lui ont pas ouvert leurs foyers. Il n'a donc, pour étudier Paris et la Société française moderne, que des milieux cosmopolites, les coulisses des théâtres et les promenoirs des music-halls. Entre temps, M. Croker travaille et, pour l'aider dans ses affaires, Mlle Louise Plantin, dactylographe, tape tout le jour sur sa machine à écrire. Un beau matin de printemps, M. Croker, penché sur le corsage, de Mlle Plantin, déposa sur la nuque de la jeune fille un baiser furtif. Il reçoit, de ce fait, une maîtresse gifle, qui plonge le digne Américain dans des abimes d'étonnement et d'incertitude. Toutes les jeunes filles françaises ne sont donc pas des gourgandines?

LE LENDEMAIN, dès neuf heures moins le quart, Mr Croker attendait avec une sensible curiosité si, oui ou non, Mlle Plantin reviendrait.

En somme, il désirait ce retour assez vivement pour deux raisons.

La première était que, bien qu'il ne fût pas un méchant homme, il ne serait pas fâché de se venger un peu et de témoigner par sa froideur à cette jeune personne qu'il n'était pas dupe de ses petites manières.

Son deuxième motif était peut-être d'un sentiment plus noble. Depuis la veille, il avait beaucoup pensé à cette jeune fille. Elle était à peu près de l'âge de sa fille et ne lui inspirait pas d'antipathie. Il n'ignorait pas qu'elle était pauvre. Si, par hasard, elle renonçait à ses fonctions auprès de lui et se privait ainsi d'un salaire avantageux, elle contraindrait ainsi Mr Croker à l'estimer davantage. Mais il serait aussi obligé de s'estimer un peu moins lui-même.

En somme, pourquoi diable ne s'était-elle pas comportée tout bonnement à la française? Les choses auraient été beaucoup plus simples et vraiment aussi beaucoup plus agréables.

Quoi qu'il en soit, Mr Croker attendait le coup de neuf heures dans des sentiments assez complexes. Et quand il entendit un pas menu s'approcher de sa porte, un doigt frapper légèrement, disons à son honneur que, peut-être, par une bizarre contradiction, ce qui l'emporta en lui, en définitive, fut un grain de désappointement. Au fond, c'était dommage qu'elle revînt... Mais puisqu'elle revenait, c'était donc une petite rosse... Mr Croker se sentit très soulagé et tout guilleret. On allait voir.

—Entrez.

Mlle Louise Plantin entra, dit: "Bonjour monsieur" avec une signe bref de la tête, posa son sac, son ombrelle, ôta ses gants et sa jaquette. Elle ne parut pas remarquer qu'à son entrée Mr Croker lui tendait la main comme d'habitude. Peut-être lui-même avait-il hésité dans son geste.

Il lui dit:

—Je vous remercie d'être venue.

Et puis il chercha, avec un peu de gêne, un mot à ajouter pour lui expliquer que... Mais elle lui coupa la parole:

—Je vais mettre au net les lettres... Si vous voulez ensuite m'indiquer mon travail?

Mr Croker avait laissé dans sa chambre un rapport de M. Legrand dont des extraits étaient à recopier. Quand il revint, Mlle Plantin était installée, toute à sa besogne. Cependant, il remarqua qu'au lieu de faire face à la fenêtre comme de coutume, elle avait placé sa table à écrire perpendiculairement, et était assise entre le mur et cette table. Un guéridon placé à côté d'elle et surchargé de paperasses achevait de l'isoler comme en un petit fortin.

La manœuvre avait été si bien exécutée et le principe en était si net, que Mr Croker en fut à la fois ahuri, diverti et un tantinet irrité. Ah ça! est-ce que cette petite pécore s'imaginait qu'il allait lui courir après?

Avec une raideur officielle, il lui tendit le rapport de M. Legrand.

—Les passages à copier sont soulignés au crayon violet. Je serais très pressé d'avoir cette copie à six exemplaires.

Il prit ses journaux, alluma un cigare. Il n'y eut plus dans la chambre que le clic-clac du pianotage.

Si cette jeune personne s'attendait à une récidive, elle serait vite déçue.

De temps en temps, Mr Croker, quand il dépliait une gazette, jetait un coup d'œil par-dessus le *Times* ou le *Herald*....

Si Mlle Plantin était déçue, elle savait dissimuler. À la voir, on l'eût crue uniquement occupée à sa tâche.

Incontestablement, elle était jolie, plus jolie même que Mr Croker n'avait cru jusqu'ici. Il est étonnant combien d'avoir été giflé par une femme la rend plus intéressante. Mr Croker n'avait jamais été si frappé de la délicatesse de ses traits et de son poignet. Jamais on ne lui eût supposé tant de vigueur. Un Américain respecte la force physique. Il respecte aussi la force morale. Qu'elle fût une vierge offensée ou une aventurière experte, cette fillette avait de la volonté. Son calme apparent égalait celui du millionnaire.

Elle se leva à onze heures, enfila sa jaquette et ses gants.

Mr Croker articula d'un ton impersonnel:

—Je puis compter sur vous demain à l'heure ordinaire?

Elle eut un petit signe d'acquiescement et disparut sans chercher la main que Mr Croker ne lui tendit plus.

Le lendemain, les choses se passèrent exactement de même. Mlle Plantin fit un signe de tête en entrant, dépouilla ses pelures, disposa son retranchement, se mit au travail et s'en alla à onze heures tapant.

Le surlendemain, ce fut encore la même chose. Mais, comme ce jour-là était un samedi, avant que Mlle Plantin se retirât, Mr Croker lui demanda, ainsi que de coutume, son règlement de compte hebdomadaire. Il se montait à cinquante-deux francs cinquante. Mr Croker lui tendit un billet de cent francs. Elle eut un geste de refus:

—Je n'ai pas de monnaie.

Mr Croker dit brièvement:

—C'est inutile; j'ai eu un mauvais procédé. Je voudrais réparer...

Elle rougit violemment:

—Je ne puis pas accepter.

Il haussa les épaules, ébaucha un sourire qu'il souhaita jovial:

—Voyons, mademoiselle, pour me montrer que vous ne m'en voulez pas...

Mais Mr Croker s'arrêta net. Les sourcils de Mlle Plantin se rapprochaient de façon inquiétante. Elle ressemblait étonnamment à une chatte aux aguets. Brusquement, il eut l'intuition qu'il y avait d'autres gifles dans l'air et qu'allait se clore, sans appel, une expérience qui, réellement, l'intéressait de plus en plus.

Il tourna bride.

—*All right!* mademoiselle, je vais vous remettre exactement votre compte. Puisque je n'insiste pas, vous ne me donnerez pas un deuxième soufflet?

Un sourire, mi-gai, mi-triste, effleura les lèvres de Mlle Plantin. C'était pourtant un charmant sourire. Mr Croker y puisa un encouragement et tout en fermant son portefeuille, questionna doucement, étonné lui-même de l'espèce de timidité qui le gênait:

—Vous êtes très fâchée contre moi?

Elle eut une ondulation des épaules:

—Mais non.

Il insista:

—Vous trouvez que je suis un méchant homme?

Elle secoua la tête.

—Mais non. Vous vous êtes trompé, voilà tout. Il faut bien être habituée. Seulement, c'est drôle, de vous je n'avais pas pensé...

Elle coupa:

—À lundi.

Et comme elle vit, largement étalée devant elle, la vaste paume soignée de l'Américain, après une seconde d'hésitation, elle y posa sa menotte et la retira.

Et Mr Croker fut gai jusqu'au soir de se sentir pardonné.

. . . . . .

DEPUIS ce jour, les relations de Mr Croker et de sa dactylographe se trouvèrent rétablies sur un pied moins distant.

Ce n'était plus l'indifférence banale et courtoise d'avant la gifle. Ce n'était plus la raideur défiante d'après. C'était une correction un peu plus guindée, nuancée de la part de la jeune fille de plus de réserve, mais non d'hostilité, et de plus de déférence de la part de l'Américain.

Un jour qu'elle était visiblement enrhumée, il la pria de fermer la fenêtre et éteignit son cigare pour éviter de la faire tousser. Il n'avait plus aucun doute qu'elle ne fût pas une aventurière ni même qu'elle ne différât complètement des héroïnes de M. Henry Bataille et de Mme Colette Willy. Il se réjouissait que le hasard l'eût fait tomber sur une bizarre exception aux formules ordinaires de la société française. Soucieux de pousser de la manière la plus consciencieuse son enquête sociologique, il eût vivement souhaité discerner dans quelles conditions avait pu naître et se développer cette étrange créature.

Mr Croker essaya donc d'interroger Borrows à son sujet. Mais Borrows savait fort peu de chose sur son compte, l'ayant engagée sur la recommandation d'un de ses fournisseurs. Elle vivait dans sa famille. Son père devait être un modeste fonctionnaire.

Par des détours plus ou moins ingénieux, Mr Croker obtint de la jeune fille elle-même quelques détails complémentaires. Il comprit qu'elle avait un frère dont elle était très fière et une sœur plus jeune qu'elle. Il semblait aussi qu'il dût y avoir d'autres enfants beaucoup plus jeunes encore. Un samedi, elle annonça:

—Nous irons demain avec les enfants au Jardin d'Acclimatation.

Le hasard servit la curiosité de Mr Croker.

Un jeudi, au moment de s'en aller, Mlle Plantin lui dit:

—J'ai peur de vous faire défaut pendant quelques jours.

Il s'étonna:

—Vous partez en voyage?

Elle répondit:

—Non, monsieur. Mais ma pauvre tante qui vit avec nous est très malade... Nous avons bien peur de la perdre.

Mr Croker dévisagea sa dactylographe avec plus d'attention. Il s'aperçut qu'elle avait les yeux battus et les traits creusés. Il interrogea, négligemment.

—Avez-vous un bon médecin?

—C'est une de ces maladies qui ne pardonnent pas. Voilà quinze jours que nous la veillons chacun à notre tour.

Mr Croker toisa, derechef, la mine fripée de la jeune fille:

—Et cette nuit, c'était le vôtre?

Elle eut un signe d'assentiment.

Il sifflota entre ses dents et interrogea de nouveau:

—Oh! pourquoi ne la mettez-vous pas à l'hôpital?

Mlle Plantin parut le regarder avec surprise:

—Nous ne pouvons pas; c'est ma tante, la sœur de ma mère, comprenez-vous?

Mr Croker la visait d'un œil indécis. Il lui semblait qu'il comprenait très bien et que cela était absurde. Quand miss Flora Abbotson, la sœur de Mrs Croker était tombée malade, on l'avait conduite dans une clinique, et elle y avait été admirablement soignée. Edith allait lui porter des fleurs tous les deux jours, mais elle n'aurait pas eu l'idée de la veiller... Comment ces petites gens, obligés de gagner leur pain, compliquaient-ils ainsi leur existence par des tâches superflues?

Il y avait peu de temps, Mr Croker n'eût pas hésité à dépister dans cet illogisme une des puérilités de l'âme française. Mais voici qu'il éprouvait de l'embarras à formuler un jugement aussi catégorique. N'y avait-il pas, là encore, une complexité qui méritait d'être analysée et approfondie?...

Mr Croker se borna à dire:

—J'espère que vous reviendrez le plus tôt qu'il vous sera possible.

Trois jours après, il reçut une lettre de faire-part bordée de noir, par laquelle les familles Plantin, Lafeuillade et Maitrot lui faisaient part de la perte cruelle qu'elles venaient d'éprouver en la personne de Zoé-Marie Lafeuillade, leur parente, pieusement décédée, et l'invitaient à assister à ses obsèques.

Mr Croker résolut de conserver précieusement ce pittoresque document et il fut grandement frappé que ces familles, qui ne le connaissaient pas, lui fissent part d'un tel événement. Et, presque aussitôt, au lieu d'aller le lendemain au concours du Conservatoire pour lequel Borrows lui avait procuré une place, il résolut d'assister à cette cérémonie, afin de ne point perdre une occasion si remarquable d'étudier une famille française dans une des circonstances les plus mémorables de la vie, à savoir, en face de la mort.

LES obsèques de Mme Lafeuillade eurent lieu dans une petite église de Montmartre. Mr Croker connaissait fort bien ce quartier, y étant venu

plusieurs fois étudier la corruption nocturne de Paris. La cérémonie nouvelle pour lui, à laquelle il assistait ne lui parut pas d'un moindre intérêt. La nef n'était pas garnie plus d'à moitié. À la coupe des redingotes et à la configuration des hauts-de-forme, il était aisé de vérifier que le public appartenait à la moyenne bourgeoisie.

À l'issue du service, Mr Croker fut assez embarrassé de sa personne. Il résolut de faire comme les autres, et, après avoir été un peu bousculé, mania correctement le goupillon et défila devant des personnes vêtues de deuil qu'il conjectura être les familles Lafeuillade, Plantin et Maitrot. On eût dit que tous les hommes étaient les maris de cette Mme Lafeuillade, décédée, tant il y avait de tristesse sur leurs visages; ils rendirent avec chaleur son shake-hand à l'Américain. Sous leurs voiles noirs, il était malaisé de distinguer les traits des femmes qui pleuraient. Pourtant, Mr Croker reconnut Mlle Louise. Elle avait les yeux rouges, et murmura d'une voix tremblante, en lui serrant la main:

—Je vous remercie d'être venu.

Après le défilé, Mr Croker fut, de nouveau, perplexe. Peut-être en prenant un taxi, il aurait encore le temps d'entendre quelques morceaux au Conservatoire. Plusieurs personnes ayant salué, s'en allaient. Mais la plupart demeuraient groupées devant la porte de l'église. Par un sentiment de correction, et aussi pour tirer de cet événement toutes les leçons qu'il comportait, Mr Croker resta à attendre parmi elles.

Quelques minutes plus tard, il escortait le modeste corbillard vers le cimetière Montmartre.

Il fut immédiatement frappé de l'importance qu'avait acquise Mme Lafeuillade du moment qu'elle était décédée. De son vivant à peine eût-elle récolté, par hasard, un hâtif coup de chapeau. Au lieu que, maintenant, à son approche, toute la vie de la grande ville s'arrêtait, et les fronts demeuraient découverts sur son passage. Jamais on n'eût pu soupçonner que ces quartiers étaient les mêmes que sillonnaient, en hurlant, tant de vadrouilles nocturnes. Mme Lafeuillade se rendait à sa dernière demeure avec majesté, environnée du respect de tous ses concitoyens. Sans doute, à envisager réellement les choses, cette coutume était peu pratique et même absurde. Elle ne manquait pas d'une certaine grandeur. Brusquement, Mr Croker se rappela, avec une espèce de confusion bizarre, qu'on avait enterré sa propre mère au grand trot. La vieille lady avait dû être terriblement secouée.

Tout à coup, à côté de lui, il entendit prononcer le nom de Mlle Louise Plantin. Il détourna légèrement la tête et avisa deux messieurs âgés qui causaient à demi-voix. L'un d'eux avait du rouge à la boutonnière. Ce signe confère en France un caractère de respectabilité.

Ces deux gentlemen s'entretenaient visiblement de la situation de fortune de la famille Plantin. Le plus jeune exprimait sa sympathie pour ces gens. Ils avaient admirablement soigné la défunte dont l'existence, depuis un an, était une véritable agonie. Au moins son départ diminuerait un peu des charges bien lourdes.

Le vieillard au ruban rouge secoua la tête.

—Détrompez-vous. Elle avait sa pension de veuve, qui disparaît avec elle. Et les enfants restent sur les bras des Plantin... Vous pensez bien qu'ils ne vont pas abandonner deux orphelines. Ça va être dur!

—Et quand on pense qu'ils ont connu l'aisance!

—Il est bien certain que, sans le malheur de ce pauvre Georges, ils vivraient largement!

—Ah! ça coûte quelque chose d'être propre... Enfin, Pierre va vientôt avoir fini son service.

—Oui, s'il ne se casse pas le cou avant... Vous m'avouerez que c'est une folie de se mettre dans l'aviation quand on est le seul garçon de la famille...

—Dame, vous savez qu'il y a l'indemnité spéciale. Il la verse chaque mois à sa mère.

—Brave garçon! Espérons que ça l'aidera à trouver une position. Aujourd'hui, tout est si encombré. Même avec le diplôme de Centrale, on ne sait plus comment caser les jeunes gens...

—Vous avez vu Louise?

—Un peu pâlotte, mais toujours bien gentille.

—Vous savez qu'elle aussi, elle travaille dur. De la dactylographie. Elle a de la veine. On lui à trouvé un bon diable d'Américain qui la paye double... C'est toujours cela.

Cette conversation intéressait au plus haut point Mr Croker. Jouant discrètement des coudes, il s'était rapproché. Le vieux monsieur marqué de rouge remarqua sa présence et baissa la voix. Mr Croker n'y tint pas et, soulevant son chapeau:

—Excusez-moi, monsieur, si j'ai écouté vos paroles. Je suis le... le gentleman américain pour qui travaille Mlle Plantin, alors ce qui concerne sa famille n em'est pas indifférent. J'ai cru comprendre qu'elle avait subi des revers de fortune?...

Les deux messieurs échangèrent un hochement de tête. Hélas! c'était une histoire aussi banale que douloureuse. En se mariant, M. et Mme Plantin avaient, ensemble, une centaine de mille francs. Tout doucement, malgré les frais de l'éducation des enfants, la petite pelote s'arrondissait. Il y avait des espérances. La faillite et le suicide de Georges Plantin, l'oncle de Louise, il y a trois ans, chambardaient tout. Outre la petite fortune de Mme Plantin mère, tout ce que possédait Jules passait à désintéresser les créanciers de son frère. L'année d'après échouait encore à son foyer Mme Lafeuillade, sa belle-sœur, dont le mari, officier de marine, venait de mourir aux colonies et auquel elle n'a pas longtemps survécu. Elle amenait avec elle deux enfants.

Le monsieur au ruban rouge désigna d'un geste du menton le petit homme grisonnant et correct, au visage insignifiant, aux vêtements mal coupés, qui menait le deuil.

—En ce moment, Jules Plantin, que vous voyez là, doit faire vivre, outre sa mère, qui est infirme, et ses deux nièces orphelines. Il touche 8.500 francs par an à la compagnie d'assurances "La Bordelaise."

Mr Croker interrogea après un instant de silence:

—Est-ce que la loi française obligeait M. Plantin à recueillir ces personnes?

Le vieillard sourit:

—En aucune manière. Pas plus qu'elle ne l'obligeait à payer les dettes de son frère...

Mr Croker eut un petit sifflement.

—Alors, alors... dit-il, je ne saisis pas exactement...

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil, et le vieux prononça:

—Le respect du nom... la solidarité familiale..

Mr Croker regarda devant lui le corbillard très simple qui disparaissait sous les couronnes. Il y avait écrit sur des rubans de soie: *A notre mère bien-aimée. A notre sœur. A ma chère fille...*

—En somme, reprit l'Américain, ce M. Plantin est, si je comprends bien, un esprit un peu exalté, une sorte d'apôtre, de héros...

Le vieillard au ruban rouge secoua la tête:

—Mais non, monsieur, c'est simplement un brave homme.

L'autre ajouta:

—Comme tout le monde.

Le cortège traversait un boulevard populeux. Des deux côtés, les tramways, les autobus, les fiacres, les taxis, les charrois de toute sorte et le grouillement des passants s'arrêtaient et faisaient la haie.

Tout cela semblait à Mr Croker étrangement puéril, mais prodigieusement excitant. Il n'eût pas été plus passionné, si, soulevant le couvercle d'une fourmilière, il eût pénétré dans l'âme et dans la cité de ces singulières bestioles.

Sans doute, il eût été plus correct de suspendre ses questions. Mais cette aubaine était trop exceptionnelle pour ne point l'exploiter jusqu'au bout. Il poursuivit donc:

—Je suppose que Mlle Plantin a peu de chance de se marier, car, sans doute, ne possède-t-elle point de dot.

—Évidemment. Cependant, l'an dernier, un parti honorable s'est offert à elle. Un négociant de province plus tout jeune, mais très bien posé. Elle a préféré ne pas abandonner ses parents.

—Et puis, vous savez, peut-être aussi la petite fleur bleue. Vous la connaissez, puisque vous l'employez...

Mr Croker approuva:



—J'ai peur de vous faire défaut pendant quelques jours, dit Mlle Plantin.

—Autant que j'ai pu juger, c'est une jeune fille exceptionnellement bien élevée.

—Il y en a cent mille comme elle sur le pavé de Paris. Ça gagne en souriant une vie difficile au milieu des misères et des tentations. Et toutes n'ont pas, comme Louise, la chance de tomber sur un homme généreux, en même temps que sur un galant homme.

Mr Croker sentit un flot de sang monter à ses joues et se tut...

Cependant, on était arrivé au cimetière. Le corbillard s'arrêtait au bord d'une allée transversale. Le cercueil était déchargé et porté à bras quelques dizaines de mètres. La dépouille de Mme Lafeuillade fut descendue dans un trou qu'environnait déjà une balustrade: c'était le caveau de famille. Alentour, d'autres pierres portaient également des noms de Plantin, de Maitrot et de Lafeuillade. Il semblait qu'au lieu de disperser et d'anéantir, la mort groupât désormais au sein de Paris, immense et bourdonnant, pour la vie éternelle, ceux qu'unissaient les liens précieux du sang.

Le vieux monsieur se pencha vers Mr Croker:

—Vous voyez, monsieur, même après le grand départ, nous tâchons de rester ensemble. Je suppose qu'il en est de même chez vous.

Mr Croker eut un geste vague. Ses notions subissaient de grands bouleversements.

Une dernière fois, le prêtre abandonna à la terre les restes périssables de Mme Lafeuillade, et implora la bénédiction divine pour son âme immortelle. Devant les formes noires de ses proches, le défilé recommença.

Mr Croker remarqua de nouveau la physionomie neutre et correcte de M. Jules Plantin. Le grand garçon qui risquait quotidiennement sa vie pour vingt-cinq sous pleurait à chaudes larmes. Mlle Louise lui parut bien menue. Elle et sa sœur, encore plus jolie qu'elle, et qui semblait avoir dix-huit ans, soutenaient les deux orphelines qui sanglotaient. Une dame un peu boulotte était sûrement la mère de Louise.

...Mr Croker suivait, pensif, la grande allée du cimetière. Il se retrouva soudain à côté du vielllard au ruban rouge, lui offrit sa carte.

—Pardon, monsieur; dit-il, si j'ai bien compris vos paroles, le jeune Plantin sera prochainement libéré du service militaire et se préoccupe d'une carrière; peut-être pourriez-vous me donner quelques renseignements...

Les ayant reçus, ainsi que la carte de M. Duvivier, professeur au lycée Louis-le-Grand, il souleva son chapeau et redescendit en ville. En arrivant au World's Palace, il trouva une lettre de Mrs Croker qui donnait d'excellentes nouvelles de l'éternuement. Edith partait pour la chasse aux phoques et désirait connaître les impressions de son papa sur le Moulin Rouge.

Mr Croker se mit à sa table, prit la plume et rédigea une relation très circonstanciée de la cérémonie à laquelle il venait d'assister. Il la terminait ainsi: "Vous ne vous étonnerez pas que ce spectacle m'ait grandement excité. Vous aviez raison, cette petite France est un pay merveilleusement fascinant."

RIEN qu'à la manière dont Mlle Louise lui serra la main quand, vêtue de noir, elle reprit, le surlendemain, ses fonctions de dactylographe,

(*Suite sur la page 24*)



Faire du ski n'est pas toujours se laisser glisser sur la pente d'une colline. Les fervents de ce sport d'hiver canadien exécutent avec le ski des tours d'adresse.... et d'équilibre dont on a ici un frappant exemple.

Les Sports d'Hiver

Côtés attrayants de la rude saison dans les villes Canadiennes du Nord

Par LOUIS NICOLLE

NOTRE nature est à ce point impressionnable que les aspects variés de la planète que nous habitons modifient très souvent notre état d'âme et influencent le cours de nos pensées. Nous sommes à la merci de la pluie et du beau temps et nous n'échappons jamais, quoique nous fassions, à l'emprise renouvelée qu'exercent sur notre sensibilité les caresses du soleil, le fouet de la pluie, les changements incessants de la température et le spectacle toujours changeant de la nature. Chaque retour des saisons provoque chez nous le même état d'âme, et c'est ainsi que celles dont le soleil est absent nous semblent tristes tandis que le printemps et l'été sont synonymes dans nos esprits de joie et de renouveau. L'hiver, l'hiver canadien surtout, affirme ses droits avec trop d'autorité pour que nous échappions à l'impression que doit nécessairement causer sur une nature un tant soit peu sensible la venue du froid et son séjour prolongé sous notre ciel. Aussi entendons-nous les mêmes gens dire que l'automne et l'hiver les font vieillir alors que le printemps les remplit de folles illusions de jeunesse.

L'hiver, dont la venue se fait sentir dès l'apparition des feuilles jaunies de l'automne et qui persiste jusque dans les dégels ensoleillés du printemps, nous rappelle sans doute aux réalités les moins souriantes de la vie et nous fait songer que le cours du temps est inflexible, mais il doit aussi nous faire souvenir que nous avons été jeunes. Et certes, rien n'est plus susceptible de rappeler à ceux que l'âge a rendus sérieux qu'ils ne l'ont pas toujours été et qu'ils ont connu jadis des heures de jeunesse insouciante, les jeux que nous voyons tous les ans réapparaître avec la première neige.

Comment croire que le fond de la nature humaine est triste quand nous voyons les hommes s'ingénier à trouver sans cesse des divertissements nouveaux, en rapport avec les âges, les goûts, les aptitudes, les tempéraments, les saisons? À la ville comme dans les campagnes l'on retrouve ce besoin de distractions, cet engouement pour tout ce qui peut rompre la monotonie de l'existence. Les enfants manifestent sans doute un enthousiasme et une ardeur que l'on ne rencontre pas aussi chaleureux chez les adultes, mais tous néammoins subissent dans une certaine mesure ce besoin de jouer à quelque chose, de se livrer à un jeu tranquille ou à un sport plus violent. Les sports d'hiver, dont nous voulons dire ici quelques mots, recrutent leurs adeptes, comme ceux propres à l'été, parmi toutes les catégories d'individus: leur variété, d'ailleurs, est bien faite pour satisfaire tous les goûts et contenter tous les besoins d'activité.

L'hiver canadien est, comme on s'en rend compte souvent malgré soi, d'une longueur quelquefois désespérante. Tandis qu'il inspire aux uns des paroles de satisfaction il fait répéter aux autres des doléances cent fois entendues sur la rigueur du froid. C'est bien ici qu'il faut dire que certaines gens ne sont jamais contents. Il existe pourtant un terrain où les partisans de l'hiver et ses adversaires pourraient se rencontrer et . . . s'entendre amicalement; c'est, si l'on nous permet ce saut dans les idées, le terrain des jeux. Les personnes sont si rares qui ne s'adonnent durant l'hiver à aucun des sports propres à cette saison que nous sommes certains, en les réunissant dans une arène fictive qui est le théâtre de leurs divertissements quotidiens, de les entendre toutes exprimer des paroles sympathiques à la neige, au froid, à la glace, à tout, enfin, ce qui nous fait quelquefois regretter de ne pas habiter des pays d'éternelle floraison.

Les sports d'hiver sont nombreux et nous les pratiquons presque tous. Sans vouloir en faire une complète énumération et sans nous attacher à les étudier dans leur nature et leur portée, nous pouvons cependant signaler ceux qui sont le plus en vogue et dire la place qu'ils tiennent dans nos mœurs septentrionales.

Le patinage

AUSSITÔT que le froid est assez vif pour congeler l'eau l'on voit, dans nos campagnes, les étangs et les rivières se transformer en patinoires où les écoliers esquissent leurs premières parties de hockey; dans les villes des centaines de patineurs et de patineuses encombrent les grandes patinoires où se disputent, aussi, à des dates qui excitent le plus vif intérêt de la part des amateurs de hockey, les championnats de ce sport favori des Canadiens. L'on pourrait dire que tout le monde patine, même le temps!

Le patinage, comme on s'en doute bien, a son histoire et il n'est peut-être pas sans intérêt de l'esquisser ici brièvement. Il a dû être pratiqué de bonne heure dans les pays de longs hivers: Suède, Norvège, Russie, Angleterre, Hollande. Dès le XIIème siècle on glissait sur les marais des environs de Londres avec des patins en os taillés dans des mâchoires de cheval ou de vache (les temps sont bien changés!). Le British Museum conserve des spécimens de ces engins primitifs. Un chroniqueur anglais du XVIème siècle rapporte que les apprentis londoniens de son temps faisaient encore usage de cette sorte de patins. Un autre raconte qu'en 1662 les gentlemen anglais se livraient au patinage à St. James Park. En France, c'est au XVIIIème siècle que le patinage acquit une véritable vogue. Dans les pays septentrionaux le patinage n'est pas seulement un sport; il est un moyen de transport nécessaire; on cite par exemple que c'est en patinant sur les nombreux canaux de leur pays que les Hollandaises, tout en tricotant, portent à destination des paniers ou des vases de lait. Une telle utilisation du patin, en Canada, est chose plutôt rare, il faut l'avouer, mais les Hollandaises nous prouvent cependant qu'elles savent à l'occasion mêler l'utile à l'agréable.

En Norvège, les manœuvres militaires comportent des exercices de patinage. En tant que sport, le patinage s'est trouvé favorisé, en Europe, par l'institution, sur l'initiative de la Societé internationale de patinage, de concours pour le championnat du monde; par l'organisation d'associations locales, telles que le Cercle des patineurs de Paris; par la création d'établissements produisant de la glace artificielle, comme le Palais de Glace, le Pôle Nord, à Paris.

Un commentaire nous vient ici tout de suite à l'esprit: c'est que le Canada n'a rien, dans ce domaine, à apprendre de l'Europe. Le patinage a atteint chez nous un perfectionnement qui explique sa vogue. En outre des patinoires naturelles, nous ne comptons pas les villes et municipalités qui sont dotées d'une ou de plusieurs patinoires recouvertes, où se donnent rendez-vous les amateurs du patinage. Nous n'avons peut-être pas, à proprement parler, d'associations de patineurs, si l'on entend par là des groupements de partisans du patinage exclusif, mais nous avons par contre de nombreux clubs de hockey, qui disent assez en quel honneur on tient chez nous le patinage.

La saison du gouret (hockey) va d'ailleurs bientôt s'ouvrir dans notre province et nous allons voir, comme par les années passées, des milliers de spectateurs se presser dans nos grandes patinoires pour assister aux joutes si passionnantes qui sont devenues chez nous, l'hiver, presqu'une attraction nationale. Les gens frileux continueront sans doute à dire, malgré tout, que l'hiver est une saison désagréable, mais l'enthousiasme que provoque le hockey tout autant que le nombre des jeunes gens et des jeunes filles qui vont, le soir, patiner bras dessus bras dessous, nous prouvent qu'une bonne part de la population canadienne se réjouit du retour de la froidure. Mais revenons à des considérations . . . techniques.

IL FAUT distinguer le patinage de vitesse et le tracé des figures. Ce dernier consiste à tracer, avec le patin, différentes courbes: les en-dedans ou en-dehors en avant et en arrière, passage de l'en-dedans à l'en-dehors et réciproquement; le trois, le huit, le *cross-cut*, le *rocker*, le *bracket*. Dans ce genre, le *Skating Club* de Londres a créé un style de patinage qui est propre à la Grande-Bretagne et qui comporte une certaine raideur d'attitude: la jambe qui ne travaille pas est collée à celle qui patine, le genou est raide, la pointe du pied est en dehors et les coudes sont tenus près du corps. Pour ne parler que du patinage européen, on remarque que les patineurs du continent conservent d'ordinaire une plus grande liberté d'allure: chez eux tous les membres contribuent à maintenir l'équilibre du corps. Sans vouloir décrire exactement le patinage canadien, l'on peut dire qu'il consiste le plus souvent dans l'exécution de figures à l'aide des deux pieds à la fois tantôt réunis, tantôt placés l'un devant l'autre. Dans certaines courses, que l'on pourrait facilement organiser sur nos larges rivières, les patineurs suédois s'aident de voiles, de manière à augmenter considérablement la vitesse de leur course.

Point n'est besoin de décrire le patin lui-même. Il a chez nous presque toujours la même forme et consiste en une lame d'acier fixée le plus souvent à la chaussure au moyen de vis. Sa simplicité est aussi grande que sont variés les plaisirs que l'on prend à glisser rapidement et sans bruit sur sa légère armature. Ces lignes n'ont point pour but de convertir tous nos lecteurs à un sport qui serait en quête d'adeptes: elles ne tendent qu'à vulgariser celui qui tient une place prépondérante parmi nos sports d'hiver.

Les Raquettes

SI LES sports d'hiver canadiens ne sont pas très variés l'on peut dire qu'ils sont tous en égale vogue et que leur popularité s'étend non seulement à toutes les classes de la société mais encore à tous les âges. À cause de cet engouement populaire pour les divertissements que nous ramène chaque année la neige il est difficile de dire lequel, après le patinage, est le sport d'hiver le plus connu chez nous. Sont-ce les raquettes ou le toboggan? Il y a des raquetteurs chez les jeunes et chez les vieux, en très grand nombre, tandis que le toboggan nous semble être un sport plutôt fait pour les jeunes: cela peut trancher la question en faveur des raquettes.

Nous avons vu tout à l'heure que le patin était considéré comme une utilité indispensable dans certains pays d'Europe; l'on pourrait en dire autant des raquettes chez nous. Inventées par des gens qui vivaient littéralement au milieu de la neige mouvante des régions du nord, les raquettes étaient et sont encore la chaussure favorite des chasseurs et des trappeurs. Ils en ont appris l'usage des sauvages et particulièrement des Esquimaux du nord. Elles furent toujours pour ces derniers d'une importance vitale car elles constituaient leur seul moyen de locomotion pédestre. Dans les campagnes, même de nos jours, la neige est quelquefois si abondante que les routes se trouvent entièrement comblées et deviennent impraticables. Les habitants se verraient alors dans l'impossibilité de communiquer entre eux s'ils n'avaient les raquettes: ils s'en servent d'ailleurs assez fréquemment et perpétuent ainsi un usage qui date des premiers temps de la colonie.

Mais si les raquettes sont utiles dans nos campagnes elles ne le sont pas dans les villes; elles y sont uniquement un moyen de divertissement. L'on ne voit pas très bien, en effet, nos hommes d'affaires descendre à leurs bureaux en raquettes, ni les jolies sténographes se chausser de souliers mous. Le progrès nous aurait enlevé les raquettes si le besoin d'amusement ne nous les avait conservées. Il faut se réjouir de ce que les circonstances aient fait d'une chose autrefois uniquement utile un sport aujourd'hui très agréable.

Les raquetteurs sont légions. Non seulement chaque individu, selon ses goûts, peut faire quand il le veut, une promanade à raquettes dans les parcs des villes ou dans la banlieue, mais des associations de raquetteurs, nombreuses et organisées selon des règlements précis, recrutent tous ceux qui veulent se livrer régulièrement à ce sport.

Au commencement de chaque hiver, sitôt que la neige est devenue assez abondante, ces associations



Les raquetteurs canadiens ont une réputation d'entrain et de gaieté qu'ils tiennent à conserver. On les voit ici faire subir à l'un de leurs camarades une cérémonie d'initiation qui ne doit pas manquer de secouer les tempéraments même les plus lymphatiques.

organisent des promenades en masse qui se répètent plusieurs fois au cours de l'hiver. Revêtus d'un costume de laine aux couleurs vives et chaussés de souliers de cuir mou, les raquetteurs, toujours gais et allègres, symbolisent bien le tempérament d'une race vivante et saine. Leur passage, dans les rues de la ville, au son des clairons, est toujours un sujet d'intérêt pour les gens auxquels il vient, devant ce spectacle joyeux, des envies de partager un plaisir aussi communicatif.

Généralisé et perpétué de saison en saison par une vogue qui ne semble pas devoir diminuer, le sport des raquettes s'affirme de plus en plus comme un sport national et surtout comme un sport canadien-français digne de tous ceux qui veulent s'amuser sainement. Il nous fait oublier facilement que l'hiver est froid et nous réconcilie avec les bordées de neige.

La "traine"

C'EST ainsi que nous avons appris à l'appeler quand nous étions jeunes et c'est ainsi qu'il faut continuer de désigner, par un mot imagé et chargé pour nous de souvenirs, le toboggan.

Si l'on veut faire un peu d'histoire il faut encore ici avouer que le progrès a transformé en un sport ce qui n'était au début qu'un moyen de locomotion. A travers les immenses plaines enneigées du nord il ne faut pas songer à se servir des véhicules à traîneaux qui sont en usage dans les villes. L'absence de chemins tracés et l'épaisseur de la neige obligent ceux qui veulent se transporter à de longues distances à se servir de la "traîne sauvage." Faite de bois flexible et poli elle glisse sans effort sur la neige, traînée par des chiens, alors que la "cariole" de nos villes ne pourrait avancer d'un pied. Le spectacle d'une caravane de toboggans attelés de chiens est commun dans les régions du nord; il est inconnu dans nos villes.

La civilisation et le progrès ont modifié l'usage du toboggan: il n'est plus pour nous qu'un sport, mais un sport très agréable et connu de tous les enfants. Les montréalais et les québécois, pour ne parler que de ceux-là, connaissent bien le toboggan. Sur les versants du Mont-Royal comme sur les pentes des Plaines d'Abraham et des Cove Fields, toute une jeunesse s'amuse à glisser en toboggan, durant les mois d'hiver. Toute une jeunesse! En effet, nous étudions ici un sport qui est essentiellement un sport enfantin. C'est parmi les enfants surtout que se recrutent les fervents du toboggan. L'on voit bien des jeunes gens faire du toboggan mais ils n'apportent pas à cet exercice la sincérité bruyante des enfants et l'on sent qu'ils abandonneront bientôt un divertissement qui ne répond pas aux dispositions de leur âge. Il n'en est pas de même pour les enfants. La sensation de vitesse que procure une glissade en toboggan, la descente vertigineuse sur la pente d'un coteau, au milieu de la neige qui vole en l'air et fouette le visage, la perspective d'un faux bond qui peut faire verser la "traîne" et précipiter les glisseurs dans le banc de neige d'où ils sortiront tout blancs, ne peuvent intéresser que des tempéraments juvéniles. A mesure que nous vieillissons nous sommes plus attentifs à ne point violenter un corps auquel nous attachons une importance grandissante et nous nous soucions davantage d'amuser notre esprit que de briser nos membres par la bonne fatigue d'un sport violent. C'est peut-être ce qui explique que le toboggan est surtout un sport d'enfants.

Québec, qui n'est pas le pays de toutes les innovations, possède cependant une glissoire qui est le rendez-vous des adultes fervents du toboggan. Elle est située sur la Terrasse. Mais si les québécois de tout âge aiment le toboggan n'est-ce pas plutôt parce qu'ils sont restés de grands enfants?

Le traineau et le ski

DEUX autres sports de la neige!

Sitôt qu'un enfant est assez vieux pour ne plus désirer s'amuser avec une poupée ou un train de chemin de fer miniature il demande, pour ses étrennes, un traîneau. On le lui accorde le plus souvent et l'hiver prend pour ce mioche, qui ne craint pas le froid, toute une signification nouvelle. Il apporterait son traîneau à l'école si on le lui permettait. Le traîneau tient, dans la vie des petits garçons, durant l'hiver, la place prépondérante. Il constitue le divertissement facile, toujours à la portée de la main. Les enfants glissent partout, du moment qu'il y a une côte. Les jours de congés sont employés à glisser et les heures de récréation aussi. Dans tous les collèges il y a une glissoire, tellement ce sport est indispensable aux mœurs de la jeunesse.

Il est peut-être vrai que le traîneau est lui aussi un moyen de locomotion, mais une dissertation sur l'usage du traîneau à travers les âges ne serait pas de mise ici, car il ne s'agit, pour l'heure, que du traîneau court et léger, que l'on traîne au bout d'une corde, pour monter les pentes et que le glisseur prend ensuite dans ses bras quand il s'élance en courant, au haut d'une côte qui offre à son désir de course sa belle surface glacée.

Le traîneau est populaire partout, à la ville comme à la campagne. Les campagnards ont sur les petits citadins un avantage: celui des longs coteaux qui permettent des glissades prolongées. Dans les villages où il y a une rivière, on glisse sur les coteaux qui bordent de chaque côté le cours d'eau et l'on traverse à grande vitesse la surface glacée de l'eau pour remonter de l'autre côté et redescendre ensuite. Dans les villes, le divertissement est moins facile. Les coteaux sont rares et les côtes sont souvent prohibées aux petits glisseurs en traîneaux. La police est l'ennemie du traîneau... Mais rien cependant n'empêche que l'on glisse. On y prend un plaisir toujours renouvelé et l'hiver, grâce au traîneau, nous paraît une saison fort agréable et qui devrait durer toujours.

Le ski est un sport difficile. Comme le patin, il requiert de celui qui veut s'en divertir, une étude de quelques jours. Cette condition fait qu'il n'est pas très populaire parmi les enfants. Il demande d'ailleurs une force physique assez grande.

Le ski nous vient d'Europe où il est considéré, encore de nos jours, comme un moyen de locomotion, particulièrement dans les pays scandinaves et dans les Alpes. Les chasseurs alpins se servent quotidiennement du ski. Dans notre pays, cependant, il n'est pas autre chose qu'un sport dans lequel le plaisir de glisser se mêle à l'ambition d'acquérir une grande habilité. La rapidité avec laquelle on peut glisser en ski est vertigineuse et c'est cela qui interdit ce sport à ceux qui sont inexpérimentés. Les autres, par contre, à mesure qu'ils se familiarisent, exécutent des prouesses dont l'une de nos vignettes donne une idée.



Les enfants ne sont pas les derniers, comme on le voit, à jouir du plaisir que comporte toujours une "glissade" en toboggan. La "traine sauvage" est chez nous l'un des sports d'hiver les plus en vogue.

Les sauts en ski ne constituent pas le moindre agrément de ce sport. Ils sont le but vers lequel tendent les novices. Certains sportsmen atteignent dans ce domaine à une habilité incroyable et c'est de l'émulation suscitée parmi les fervents du ski que sont nés les concours de sauts.

Cette courte étude sur les principaux sports d'hiver canadiens suffira-t-elle à convaincre tous nos lecteurs que l'hiver est une belle saison? Nous l'ignorons. Personne ne niera cependant que l'hiver canadien comporte autant d'avantages que d'inconvénients. Si nous ne l'aimons pas assez c'est peut-être que nous ne savons pas en profiter. Songeons que les habitants des pays privés de neige viennent visiter le nôtre pour avoir le plaisir de connaître le froid que nous maudissons si souvent et ne recriminons pas trop contre le sort qui nous a fait naître dans une contrée où l'on peut faire du patin, de la raquette, du tobaggan, du traîneau et du ski.

Généreux Mensonge

TIMIDEMENT, Marguerite insinua:

—Il reste les amis...

—Les amis!... J'ai vu Mazé, Pitou, Rostang, tu sais, les intimes qui me disaient toujours avec de bonnes tapes sur l'épaule: "Lorsque tu auras des ennuis, viens nous trouver." Eh bien, j'y suis allé et, net, ils ont refusé. Voilà les amis, ma chère.

Et, tout en parlant, il tournait autour de la table, ne pouvant tenir en place dans son énervante inquiétude.

—Qu'allons-nous faire? soupira-t-elle.

—Je me demande. Si d'ici huit jours je n'ai pas trouvé deux mille francs, je dois renoncer à cette affaire et me voilà encore sans place.

—Ah! mon Dieu, deux mille francs, c'est énorme!

—Tiens, veux-tu savoir ma seule espérance, actuellement?

Et, les bras croisés, planté devant sa femme, il jeta, bref:

—La mort de ta tante Aurélie.

—Edouard! - protesta-t-elle. Comment peux-tu parler ainsi!

Elle est perdue, tu le sais bien. La seule question est de savoir si elle mourra assez tôt pour me permettre de m'associer.

—Mais peut-être n'hériterai-je pas?

Il poussa un cri, tremblant d'angoisse:

—Toi, ne pas hériter! Toi qu'elle a élevée, toi qui es bien le seul être chéri par elle, ne pas hériter, pourquoi?

—Parce que, pour cela, il faut qu'elle ait fait un testament, et il y a des gens pour qui c'est besogne si cruelle qu'ils ne s'y résolvent jamais.

—Eh bien! ce serait du joli—et il heurta la table d'un coup de poing—une vieille folle que nous avons supportée des années à tout commander ici, au point qu'elle m'empêchait de fumer la pipe et de mettre du vin dans mon bouillon, sous prétexte que cela l'écœurait, ne pas nous laisser son argent? Ah! bon sang de bon sang, si je le savais, je l'étranglerais.

—Edouard! pleura-t-elle, tu deviens fou.

Le jeune homme se passa la main sur le front pour chasser de son cerveau le cauchemar rouge qui le hantait.

—C'est vrai, bégaya-t-il, je dis des bêtises, pardon.

Et contre la vitre humide il vint appliquer son front brûlant de fièvre, regardant sans voir la rue qui s'allongeait misérable dans la lueur chlorotique d'un jour d'automne, bordée de ses hautes maisons maigres, qui semblaient grelotter sous la pluie fine tombant depuis le matin.

Une heure vibra à une horloge voisine.

Vivement, il revint vers sa femme, qui, toujours affaissée sur sa chaise, pensait à ces premières années d'un mariage d'amour qu'elle avait, en ses rêveries de jeune fille, entrevues pleines de chants, de joie et de rires heureux et que la vie dure des sans-le-sou avait placés dans un cadre très gris, où ses belles lèvres rouges désireuses de baisers s'étaient toujours plissées sous l'inquiétude du lendemain inconnu.

—Marguerite!

Elle sursauta, effrayée:

—Mon ami?

—Il faut que je parte pour le bureau, va vite voir ta tante. Fais-lui doucement comprendre que si ses affaires ne sont pas en ordre, toi, l'enfant qu'elle a chérie, élevée, tu n'auras rien, malgré sa volonté, et que ce seront les autres, toute la bande des cousins dont elle a tant souffert, qui se partageront son bien.

—Jamais je n'oserai.

—Il le faut, coupa-t-il, autoritaire. Notre vie commence toute de lutte et d'effort, et si nous voulons en sortir victorieux, nous ne devons pas nous laisser arrêter par des questions de sentiment.

—C'est cruel à dire.

—Que veux-tu! L'âge courbe les vieux pour que les jeunes puissent plus facilement se servir de leur carcasse usée comme d'un marchepied.

—C'est abominable ce que tu dis là.

Avec un geste vague, il répondit:

—Ce que je dis, non, ce que la vie dure nous oblige à faire, oui. Allons, je m'en vais; à ce soir.

Et, se penchant, il embrassa le front blême de la jeune femme.

Une heure plus tard, habillée d'une petite robe de mérinos noir, mince et étriquée, mal abritée sous un parapluie percé, Marguerite s'en allait, pressée, à travers les rues boueuses, si préoccupée des affaires de son mari, de sa tante malade, que les étalages les plus artistement tentateurs ne parvenaient pas à la raccrocher.

Enfin, là-haut, du côté de Montrouge, les mots hachés par l'essoufflement des étages, à la bonne venue lui ouvrir, elle demanda, inquiète:

—Eh bien! comment va-t-elle?

Avec un hochement de tête, la fille répondit:

—Pas très bien.

—Ah! mon Dieu!...

Et, sur la pointe du pied, doucement, elle ouvrit la porte de la malade.

Dans un lit d'acajou, garni de rideaux de calicot blanc à volants, la tante Aurélie reposait. Son visage, aux yeux clos, entouré d'un bonnet de linge, ressortait très jaune sur l'oreiller, barré seulement d'une mince ligne violacée, et, sur les draps, ses bras s'étendaient inertes avec de longues mains décharnées, jaunes aussi.

Au craquement de la porte, avec effort, elle tourna la tête, et ayant reconnu la visiteuse, elle râla:

—Je t'attendais... Viens près de moi... tout près... cela me fatigue de parler.

Marguerite approchée, les yeux de sa tante se refermèrent et un grand silence plana, un silence de mort, troublé seulement par les cris de la rue.

Au bout d'un instant, de nouveau les paupières de la malade s'entr'ouvrirent et voyant le regard de sa nièce la fixer, elle questionna:

—Tu me trouves bien changée?

—Un peu maigrie... Mais aussitôt que vous serez guérie, continua-t-elle vivement, vous reprendrez en quelques jours.

—Guérie!... Jamais je ne me guérirai!

—En voilà des idées!

—N'essaye pas de m'illusionner, autour de moi je sens la mort qui rôde... A mon oreille grince le rabot du menuisier qui fait ma bière et la respiration du croquemort qui me guette pour m'emporter.

—Ce sont là des pensées de fièvre, il ne faut pas y prêter attention.

Dans un élan d'espoir, la malade cria presque:

—Tu crois?

—J'en suis sûre.

Alors, de nouveau fatiguée, la malade sembla dormir. Et Marguerite se mit à chercher comment, pour obéir à son mari, elle pourrait faire allusion au testament. Mais sa tante divaguait: (*Suite sur la page 23*)



LES CROIX DE BOIS

Par ROLAND DORGELÈS

Ill. par GEORGE HAY-CHARLES

LA GRAND'ROUTE grouillait, bruyante et noire, comme une galerie de mine où l'on aurait soudain éteint les lampes à l'heure de la remontée. Toute une foule obscure qu'on ne voyait pas, mais qu'on sentait vivre, luttait dans cette nuit d'encre, chaque troupe forant son chemin, et de cette cohue montait une rumeur de piétinements, de voix, de grincements de roue, de hennissements, d'injures, tout cela confondu, mêlé, comme se mêlaient les champs, la route et les hommes dans la même ombre épaisse.

Cependant, il y avait de l'ordre dans cette cohue. Les territoriaux revenant à l'arrière, nos régiments montant en ligne, les voitures, les caissons, tout avait son chemin; les compagnies se croisaient coude à coude, rejetées contre le talus par des motocyclistes: "Appuyez à droite! A droite!" les naseaux des chevaux d'artillerie nous soufflaient au visage, les roues énormes des camions frôlaient les godillots, et dans ce tumulte de choses et d'êtres, l'armée d'attaque enfonçait lentement ses colonnes au piétinement infini.

Tassés le long du fossé, des régiments arrêtés nous regardaient passer. Les hommes debout tendaient la tête, semblant chercher quelqu'un dans ce flot noir. On en devinait d'autres vautrés dans l'herbe; une musette blanche, le point rouge d'une cigarette. D'eux à nous, des voix se hélaient:

—Quel régiment?

—Ce qu'il y a encore un patelin avant les tranchées?

—D'où que vous venez?

Une voix gouaparde de Parisien criait de nos rangs:

—Ce qu'il y a des gars de Montmartre? Bonjour à ceux de Barbès.

Ces voix inconnues se cherchaient et se joignaient comme des mains. Sulphart, qu'un coup de vin venait de réveiller, répondait des blagues.

—Quelle compagnie?

—Compagnie du gaz.

On allait par à-coups, d'une marche inégale qui brisait les jambes. Parfois on s'arrêtait, la route embouteillée; on entendait dans les ténèbres tinter la gourmette des chevaux cabrés et jurer les artilleurs. Des hommes nous prenaient par le bras.

—C'est vous qui allez attaquer? Les sidis sont déjà là... Et il y a la chiée de canons, vous savez...

Alors, près de moi, Fouillard grognait:

—Et les Boches, ils n'en ont pas de canons, non? Tas de vieux jetons. Ca me fout en rogne d'entendre ça.

Comme la colonne repartait, se laminant entre deux files de caissons et de chevaux baveux, il en saisit un par la queue, à deux mains, et tira brutalement. La lourde croupe de la bête ne bougea même pas.

—Il ne sait donc pas jinguer, ton sale bourrin, cria-t-il au conducteur, empaqueté sur son siège. Il ne pourrait pas me casser une jambe, nom de Dieu!

Un mulet de mitrailleurs marchait dans nos rangs faisant sonner ses caisses, il se colla derrière, dans l'espoir d'une ruade et, pour l'y inciter, il reprit son jeu, lui tirant la queue comme un cordon de sonnette. Abruti comme un homme, le mulet ne broncha pas.

—T'es pas tombé fou, dit Hamel... Et s'il te foutait un coup de sabot dans le ventre?

—J'm'en fous... J'en ai marre, je ferai pas l'attaque.

Derrière lui, Gilbert railla, du ton qu'il aurait pris pour lire une citation à l'armée.

—"A toujours fait preuve de la plus courageuse initiative, donnant à ses camarades l'exemple d'une incomparable bravoure."

Fouillard se retourna:

—Toi je t'em... Occupe-toi de tes fesses.

Écrasé sous le sac, Bréval murmura:

—Le courage de s'engueuler... Plus bêtes que les chevaux...

On distinguait à peine la silhouette des arbres, tant la nuit était noire, et au loin, vers les lignes, où nos canons tonnaient par bouffées, nulle lueur n'éclairait le ciel bas. La bataille invisible se déroulait, derrière ce grand mur sombre, et les routes, gonflées ainsi que des artères, chassaient vers elle du sang nouveau.

La colonne, un instant, piétina sur place: "Appuyez à gauche!" criait-on devant nous. On repartit en file disloquée. Des choses noires barraient la route: deux chevaux aux longues pattes raides, une voiture culbutée et des cadavres, dont on devinait la forme douloureuse sous la toile de tente. Une odeur fade et chaude montait de cet amas. Hâtivement, des territoriaux comblaient le large trou qu'avait creusé l'obus.

Un des anciens ne travaillait pas. Debout sur une borne, il dominait notre marée montante et se penchant, cherchant à voir il criait:

—Bailleul Émile, de la cinquième compagnie... C'est pas la cinquième compagnie qui passe? Émile! Emile!... Vous connaissez pas Bailleul, c'est mon fils. Hé! Émile!

La colonne fourbue défilait devant lui, obscure, impénétrable. Personne ne répondait. Des têtes, en passant, se tournaient et regardaient le vieux. Derrière nous, sa voix appelait encore:

—Émile... Vous connaissez pas le petit Bailleul, de la cinquième?

Parbleu, oui, nous l'avions connu... Pauvre gosse!

DE L'ÉGLISE, on n'a gardé que ce coin d'autel: la chapelle de la Vierge et six rangs de prie-dieu. Tout le reste a été transformé en ambulance et de l'autre côté d'une cloison en planches, qui nous sépare de la nef, on entend les blessés gémir.

Deux cents hommes s'écrasent pour entendre la messe. Les autres se tiennent sous le porche et jusque dans le cimetière, où ils écoutent les cantiques en bavardant, assis sur des coins de tombe.

Les uns arrivent de la tranchée, boueux, le teint gris, les mains terreuses; d'autres, au contraire, sont tout rouges encore de la toilette à la pompe. On se bouscule, on s'entasse, capotes sales et vareuses d'officiers. Quelques femmes, toutes en deuil, quelques filles, qu'on lorgne en se bourrant du coude, et, à la place d'honneur, un paysan rasé, cinquante ans, très digne dans ses habits noirs du dimanche.

A chaque génuflexion du prêtre, on aperçoit sous la soutane ses molletières bleues: c'est un brancardier de chez nous qui officie. Sur l'unique marche de pierre, quatre soldats barbus égrènent leur chapelet: des prêtres encore. Le vent agite mollement des linges blancs, qui cachent les vitraux brisés.

Pas un chandelier sur l'autel, le tabernacle même a été enlevé. Il ne reste plus que la Vierge en robe bleue piquée d'étoiles, un bouquet de paquerettes à ses pieds. *Notre-Dame des biffins.*

Elle étend ses deux mains, deux petites mains roses de plâtre peint, deux mains toutes-puissantes qui sauvent qui la prie. Ils ne croient pas tous, ces soldats désœuvrés, mais tous croient à ses mains, ils veulent y croire, aveuglément, pour se sentir défendus, protégés; ils veulent la prier comme on se serre contre un plus fort, la prier pour n'avoir plus peur et garder, ainsi qu'un talisman, le souvenir de ses deux mains.

Quelques-uns sont venus vraiment pour prier. Les autres, dont la foule déborde dans le cimetière, attendent le défilé des filles: la messe, c'est un spectacle de soldats.

Cette veille d'attaque, ils sont venus plus nombreux encore que les autres dimanches. Ils chantent. Leurs voix mâles conservent dans la prière un rude accent de vie brutale; ils chantent sans retenue, à pleine gorge, comme dans une salle de débit, et le cantique par instant étouffe le canon:

Sauvez, sauvez la France
Au nom du Sacré-Cœur...

Ils chantent cela sans penser aux mots, ingénûment, comme des enfants de chœur qui s'égosillent, et combien sommes-nous, les yeux fermés, le front dans les mains, que ce cantique émeut à nous serrer la gorge.

Sauvez, sauvez la France...

C'est comme un cri profond qui monte de ces



La bataille invisible se déroulait, derrière ce grand mur sombre, et les routes, gonflées ainsi que des artères, chassaient vers elle du sang nouveau.

orgues humaines. De l'autre côté de la cloison, un blessé crie: "Non! Vous me faites mal... Pas comme ça!" On devine la main pressée arrachant le pansement boueux. Ce sont ces plaintes, ces cris rauques qui font au prêtre les répons.

Puis, la clochette tinte, toutes les têtes s'inclinent. On dirait que la prière les courbe tous, sous son coup de vent. Nous nous tenons, coude à coude, serrés comme dans une sape d'attaque. Le canon rage et tonne, sonnant ainsi l'Élévation, mais on ne l'entend plus, ni le râle des blessés... Il n'y a plus rien, dans cette église, que deux bras de soldat elévant le Ciboire vers la Vierge aux bonnes mains.

La cloche tinte... Qu'implorons-nous de vous, sinon l'espoir, Notre-Dame des Biffins!

Nous acceptons tout: les relèves sous la pluie, les nuits dans la boue, les jours sans pain, la fatigue surhumaine qui nous fait plus brutes que les bêtes, nous acceptons toutes les souffrances, mais laissez-nous vivre, rien que cela, vivre... Ou seulement le croire jusqu'au bout, espérer toujours, espérer quand même. Maintenant et à l'heure de notre mort, ainsi soit-il...

RANGÉS sur deux rangs, les soldats regardaient sortir les filles, de fortes dondons aux corsages voyants, les joues astiquées comme pour une revue de détail, qui riaient et parlaient fort, pour se donner le genre de Paris. Des yeux goulus les convoitaient et des compliments crus saluaient les plus belles.

La fille du maire, chafouine et chlorotique, était partie les yeux baissés, avec la demoiselle des postes, une jeune fille légère, en robe noire comme une vendeuse de magasin, qui marchait d'un pas dansant et devait mettre un brin de poudre, sur ses joues mates. Bourland, en la voyant, était devenu tout rouge et elle lui avait souri.

—On la filoche? proposa Sulphart qui, tondu de frais, se croyait invincible.

Mais Vieublé n'y tenait pas. Avec un long épi, il était occupé à chatouiller de loin le creux de la main de la bistrote, qui faisait la belle avec ses compagnes.

—T'occupe pas, répondit-il tout bas au rouquin, j'te dis qu'on boira à l'œil.

À la porte du cimetière, sa bicyclette posée contre le mur, l'aumônier faisait une distribution de scapulaires et de papier à cigarettes.

De l'autre côté de la rue, c'étaient des couteaux qu'on distribuait.

Cela se passait dans la cour du maréchal-ferrant. Devant la maison, les hommes du train de combat déchargeaient un caisson de munitions, de lourdes caisses de cartouches qu'ils prenaient à quatre, comme les croque-morts descendent leurs cercueils. Passé le porche, c'était un étalage de marché aux puces. On avait fait sur le pavé un tas de gros couteaux—de forts "surins" au manche de bois—et Lambert, le fourrier, accroupi devant son étalage forain, les distribuait par escouade. C'était une cohue bruyante, tout le monde braillait en jouant des coudes.

—Ça m'est égal, criait Lambert, les joues empourprées, c'est pas moi que ça regarde... On m'a dit de donner des couteaux à toute la deuxième section, je donne des couteaux... On m'aurait dit de vous distribuer des parapluies, je vous donnerais des parapluies... Le reste, c'est pas mon rayon... allez expliquer ça au major...

Peu à peu, le tas de lames diminuait.

—Pressons-nous! blaguait le fourrier. Il n'y en aura pas pour tout le monde. Allons, qui n'a pas son couteau.

Et se retournant vers un vieux sergent que je n'avais pas remarqué et qui se tenait debout derrière lui, il ajoutait, le front plissé:

—J'en connais qui n'en auront pas besoin, de couteaux... Ce sont des malins qui savent faire la guerre ceux-là...

Le vieux ne répondait pas. Il avait une barbe blanche, et les copains qui le dévisageaient se demandaient tout haut ce qu'il venait faire là.

—Ce qu'il vient faire, nous expliqua Lambert, il vient prendre ma place, tout bonnement. Oui, mes gars, je suis relevé, et versé à la troisième comme chef de section: c'est le vieux pèlerin qui me remplace...

—Mais qui c'est?...

—C'est une vieille noix qui a eu ses deux fils tués, s'emportait le fourrier. Alors, il s'est engagé... Bien entendu, quand le colon a vu débarquer ce vieux zèbre-là, il n'a pas voulu le foutre dans la tranchée et il l'a nommé à ma place, sans s'en faire... Est-ce que c'est pas honteux, hein?... Moi je m'en fous de ses deux fils! C'est pas à moi de les venger. J'en ai assez bavé pendant un an que j'ai pris les tranchées. S'il s'en ressentait pour se battre, il n'avait qu'à y aller lui-même, au lieu de me prendre mon filon et de m'envoyer me faire casser la gueule pour lui... Seulement, ça fait bien, pas vrai, engagé, à son âge. Vieille bille!

Le vieux, à l'écart, ne disait rien, l'air absent, avec un regard triste et lointain qui, malgré tout, me serrait le cœur.

—Allons, la septième, appelait Lambert, dépêchez-vous... Dix belles lames toutes neuves. Ce n'est pas un lot, c'est une affaire.

Les caporaux s'en allaient, des couteaux plein les poches. Dans la rue, pour épater les filles, certains ouvraient le leur, d'un déclic sec, et en essayaient la pointe sur le dos de leur main.

—Tu parles d'un business me dit un petit de la compagnie, le visage consterné. Qu'est-ce que tu veux que je foute d'un couteau, je suis jardinier, moi, dans le civil. Et j'ai un de mes poilus qu'est même libraire. Ce que c'est des métiers à se servir d'un couteau?

Berthier se promenait seul, toujours songeur, les mains nouées derrière le dos et la tête baissée. Je le rejoignis. Il me répéta tout ce qu'il avait appris sur l'attaque, au rapport du matin, Un seul mot d'ordre pour l'instant: passer. On ne relèverait aucune unité pendant le combat; de nouvelles vagues renforceraient sans cesse les vagues décimées, et on avancerait quand même. A nos côtés la division marocaine, la Légion, du vingtième corps; derrière, toute l'armée...

—J'ai confiance, me dit-il d'un ton résolu.

Arrêté, il me regardait bien droit.

—Je crois qu'on va passer.

—Moi aussi... je le crois.

Cette confiance insensée, on la sentait chez tous les hommes, dans toutes les voix, elle était dans l'air, dans les choses même. Etait-ce le canon qui sonnait sans relâche, pilant la terre à conquérir, qui enfonçait en nous cette certitude de vaincre? Sans raison, d'instinct, on avait confiance... Pour la première fois, on avait la sensation de se préparer à une bataille et non pas à l'une de ces bousculades tragiques, à l'un de ces déménagements burlesques, qu'avaient été les attaques précédentes.

Au bout du village, derrière un petit bois, la lourde tirait par salves précipitées, sans rien voir de la guerre qu'un rideau vert de noisetiers. Comme il faisait chaud, les servants avaient retiré leur veste pour être à l'aise et, luisants de sueur, ils enfournaient leurs obus comme du pain.

—Jamais on n'a autant tiré, nous dit un brigadier de l'échelon. Chaque pièce n'a pas vingt mètres à battre; il ne peut rien rester, rien...

Dans un seau d'eau, près d'une pyramide de douilles dorées, des bouteilles étaient au frais. Entre deux tirs, les artilleurs en corps de chemise venaient boire un coup, puis, s'étant épongé le front d'un revers de main, ils reprenaient leur infernale partie de boules.

Sur la route, ou couchés le long du talus, des cavaliers flânochaient, laissant leurs chevaux arracher par lambeaux l'écorce des arbres. On les regardait d'abord de travers, jaloux de leur poste meilleur, de leurs vestes trop propres, et surtout des bonjours que, de loin, leur adressaient les filles, mais on ne leur lançait pas les blagues ordinaires, personne ne leur demandait, avec un air de se payer leur tête: "Tu sais où que ça se trouve les tranchées?" Bientôt, au contraire, on parlait en copains. Ils nous disaient:

—C'est nous l'armée de poursuite... Une fois que vous aurez fait la brèche, on charge et on va attaquer leurs réserves.

Derrière nous, toute une armée attendait: des autos blindées, des pontonniers, des escadrons, des batteries de 75, et cette masse, on croyait déjà la sentir, qui nous poussait. On parlait, on discutait, gagné par une fièvre. Un grand artilleur, un peu saoul, répétait:

—J'vous dis qu'après ce coup-là, la guerre est finie... C'est la dernière attaque, les gars...

Jamais, nous n'avions vu tant d'uniformes différents, jusqu'à de grands manteaux rouges de spahis derrière la grille rouillée du château. C'était peut-être l'ardeur montée de tous ces êtres, comme une haleine, qui nous faisait vivre pour un jour dans cette chaude atmosphère d'espoir. Cela saoulait les moins braves, d'avoir tant de témoins, d'être devant tous ceux-là "les biffins qui allaient attaquer."

Pour séduire les filles, pour épater les bleus, on parlait fort, on crânait, et lorsqu'on croisait les hommes d'un régiment relevé qui descendait au repos, on les regardait de haut, un peu gouailleurs.

—C'est bon qu'à se faire paumer les tranchées que les autres prennent...

—Aie pas peur, tu ne la gagneras pas, la croix de bois!

PAR LES fenêtres ouvertes d'un cabaret, dans une fraiche ruelle bordée de sureau blanc qui sucrait les lèvres on entendait crier. On renversait les chaises, on se bousculait, on chantait dans un cliquetis de verres entre-choqués et l'on sentait, rien qu'au bruit,

croître leur humeur belliqueuse. Vrai, je ne les reconnaissais plus...

Debout, le verre en main, Fouillard essayait de hurler, d'une voix qui se cassait:

—Baïonnette au canon... En avant!

Vieublé qui passait, faisant le beau avec sa croix de guerre et sa médaille, haussa les épaules.

—C'est toujours ceux-là qui ont le plus de gueule, nargua-t-il.

—Où vas-tu par là, à la soupe?

—Non, je mange avec vous, chez le bistrot qui vous fait la croûte... C'est Gilbert qui m'a invité, parce que je lui ai juré d'aider Sulphart à le ramener, si des fois il était blessé.

Tout en marchant, un mégot jauni collé à sa lèvre pendante, il méditait.

—Et encore... Sulphart, hein, c'est un copain. Eh bien, j'aurais pas confiance. C'est encore un mec qui se dégonfle.

Machinalement, comme des chevaux qui rentrent, nous nous dirigeâmes vers l'enclos où Bouffioux avait installé sa roulante. Entassés autour d'une table rustique, une vingtaine d'hommes s'agitaient.

Au milieu du groupe, écartant les autres d'un geste circulaire, comme un hercule forain qui va faire des poids, Hamel, les manches retroussées, donnait une exhibition. Il avait sorti son coutelas de matelot, qu'il tenait bien en poigne, dans sa grosse main velue, il s'arc-boutait et d'un coup rude, avec un "han" de bûcheron, il enfonçait sa lame entière dans un énorme quartier de bœuf, déjà crevé de vingts plaies. Ceux qui avaient touché des couteaux de tranchées se bousculaient derrière lui, le couteau à la main, criant comme s'ils allaient se battre. Ils se jetaient sur la viande, et l'un après l'autre, à coups féroces, ils l'éventraient.

Après leur lame, ils emportaient des lambeaux de graisse, des copeaux de tendon et la viande poignardée perdait sa forme, s'aplatissait en loque sur la table entaillée. Prévenu par Lemoine qui, seul "ne trouvait pas marle qu'on esquinte la barbacque," Bouffioux survint en courant, son gros ventre dansant au-dessus de sa culotte qui tombait.

—Bande de c...! hurlait-il. Et après ça vous irez encore vous plaindre que le rata ne vaut rien... Je m'en fous, ce coup-ci, je le dis au lieutenant.

Hamel, en essuyant son couteau, regardait le cuisinier avec un air de gros chien qu'on dérange.

—Ça te gêne qu'on leur montre? Et les copains qui vont peut-être avoir à se battre demain, tu t'en fous, toi... Tu resteras là à éplucher tes patates. Embusqué!

—Pourquoi que tu l'engueules, intervint Lemoine de sa voix molle. T'es bien content de bouffer sa soupe.

—Et toi, de quoi que tu te mêles, betterave, répliqua aussitôt Vieublé.

Le grand Lemoine ne broncha pas; il garda même ses mains dans les poches, dominant de la tête le Parigot hargneux qui venait le provoquer sous le nez.

—Péquenot! Ca été élevé dans un bas de buffet et ça la ramène.

—Je la ramènerai tant que je voudrai et c'est pas toi qui m'empêcheras, riposta posément l'autre, plissant son front buté. On ne chahute pas avec la viande.

—Parce qu'on en bouffait pas chez toi, groin de porc.

—Je me suis peut-être mieux nourri que toi... T'as beau crâner, t'as pas dû toujours bouffer à ta faim pour avoir c'te gueule-là.

—Taisez-vous, gonzesse, je vais vous corriger.

D'un coup, le cercle attentif se resserra: gare, il lui avait dit "vous," les choses allaient se gâter... Cramoisi, bégayant, la sueur aux tempes, Bouffioux bredouillait des choses confuses.

—C'est toujours pas toi qui me corrigeras, dit encore Lemoine, mais sans trop d'assurance.

—Et puis, après, quand la soupe... s'égosillait Bouffioux.

D'autres s'en mêlaient, sans savoir, pour le plaisir de brailler.

—Il ne casse pas les pattes aux escargots, non, avec sa grand gueule.

—Faut pas en avoir pour se laisser dire ça.

—Moi, je pense qu'il a raison. Il nous court, le cuistot. La viande n'est pas plus à lui qu'à nous.

—Ceux qui ne sont pas de la compagnie n'ont qu'à la boucler, et d'une...

Attiré par ce vacarme, le sergent Ricordeau qui se raisait, parut à la baie du grenier, la figure barbouillée de savon.

—Vous n'avez pas bientôt fini de crier? Je vous jure que si vous me faites descendre, ça ne sera pas pour rien... Tenez, v'là le lieutenant Morache qui arrive, vous êtes contents?

C'était le seul mot qu'il fallait dire: tout le monde se tut, la bande s'émietta.

Dans le quartier de viande, un grand couteau était resté planté, férocement, jusqu'à la garde, avec une main sanglante marquée sur son manche de bois.

DANS l'arrière-boutique où nous déjeunions serrés à huit autour d'une table ronde, les buveurs de la grande salle trop pleine refluaient, le verre à la main. Le roulement continu du canon faisait trembler nos bouteilles et danser les assiettes peintes de la crédence; parfois un coup plus violent entrait brutalement et couvrait les voix.

Ce que ça cogne!

—Quoi, c'est-y demain qu'on attaque, oui ou non?

La guerre, l'attaque, l'ambulance, on ne parlait que de cela, et quand on l'oubliait un instant pour parler du bonheur passé, de Paris, du chez soi perdu, le canon revenait, qui cognait à la porte.

Au comptoir, dans un tumulte, les camarades parlaient interminablement de la tranchée: il n'y a que le soldat qui écoute sans lassitude les histoires de soldats. La bouche déjà gonflée de la réplique traditionnelle: "C'est comme moi, figure-toi..." ils s'entendaient l'un l'autre sans chercher à comprendre et pensant seulement à placer leur récit.

Jusqu'à la soupe du soir, on a traîné, on a bu, on a parlé, on s'est fatigué. Les trois rues du village regorgeaient de troupe et, sur la grand'route les camions poudreux ronflaient, emportant des fantassins qui, au passage, nous criaient dans la poussière leur numéro de régiment.

Le ciel, d'un bleu cru de lessive, se tachait de shrapnells dont le troupeau blanc s'amassait, pareils à ces moutons floconneux d'été qui présagent le beau temps. Au milieu d'eux, scintillant et léger, tournoyait un avion. Sur des coins de table, assis sur une brouette ou sur un timon de voiture, accroupis sous leur tente ou le dos au mur, des soldats écrivaient. Dans un pré, on jouait au football avec de grands cris et des camarades suivaient la partie, à cheval sur des selles lustrées, tout en se faisant tondre les cheveux par les muletiers du train de combat.

De l'autre, côté du village, les venelles étaient désertes. Partout, des sureaux fleuris dont le parfum candide s'aspirait comme un apaisement.

—Vrai, ce n'est pas un temps pour aller se battre, soupira Gilbert, mordillant une tige d'anis.

Lambert, qui nous suivait le nez baissé, parut se réveiller.

—Un temps pour se battre, s'emporta-t-il. C'est dans le *Pile-Mile* que tu as lu ça?... Ah! ils connaissent de bonnes blagues tous les petits coquins qui écrivent sur la guerre... Mourir au soleil, tu parles d'une affaire!... Tiens, je voudrais bien en voir un crever la gueule ouverte dans le barbelé pour lui demander d'apprécier le paysage...

Et passant sa colère sur des ombelles, qu'il fauchait d'une coup de badine, il bougonna rageusement.

—Qu'on y envoie le vieux pèlerin, puisqu'il veut venger ses fils.

Glissant de feuille en feuille, le soleil tombait en larges gouttes sur le chemin. Un ruisseau coulait entre les mauves, entraînant de longues algues dénouées: les cheveux d'Ophélie. Sous bois, des camarades cueillaient des fleurs, avant de cacheter leur lettre.

—Allons, ne pensons pas trop, dit Gilbert en se secouant... Entrons ici, tiens, ils ont l'air de s'amuser.

Nous poussâmes la porte du café et, dès l'entrée, j'aperçus Bouffioux et Fouillard attablés devant des litres vides. Une cuite les avait réconciliés: le cuisinier apoplectique, les yeux brillants, l'autre blafard, le regard vitreux. Ils avaient joué tournée sur tournée, puis—une idée d'ivrogne—Fouillard avait proposé en toussotant de rire:

—Je te joue ma croix, en cinq sec... J'en ai vu de baths chez le menuisier, avec une plaque, comme pour un officier...

Bouffioux avait accepté; il avait perdu. Il avait demandé sa revanche: la croix pour un copain de l'escouade. Il avait encore perdu.

—Il faut être saoul, tout de même... avaient grogné des camarades. On ne blague pas avec ça... Allez faire vos co... dehors.

Eux, fanfarons, s'étaient remis à boire: la tournée du gagnant, puis "le dernier," puis "le der des der" et maintenant, gavés à en rester bouche bée, les jambes molles, ils restaient avachis, le menton sur la table, n'ayant même plus la force de boire ni de gueuler.

—J't'ai gagné, répétait stupidement Fouillard.

Et l'autre faisait "oui," d'une tête alourdie.



Les Berceuses

o o o

...Voulez-vous me donner mon grand châle?...J'ai froid.

Les hivers, à présent, sont plus longs qu'autrefois.
Il semble que les mois se hâtent vers décembre.
Les meubles sont plus gris et plus nus dans les chambres.
On dirait que leur vie est éteinte. Ils n'ont plus
Leurs accueils de jadis... Mais je n'ai pas voulu
Voir des objets nouveaux troubler ma quiétude:
Je n'aurais plus le temps d'en prendre l'habitude...
Je suis seule. Il fait froid. Mes enfants sont partis.
J'écoute tomber l'ombre en berçant les petits.
Dans la maison qui dort, je prends des airs d'aïeule.
Chaque nouveau venu me fait un peu plus seule...
—Ce qui nait, c'est toujours un peu de nous qui meurt!—
Les bercés, peu à peu, deviennent les berceurs,
Et ce soir, dans la nuit qui descend des rideaux,
Je me sens m'endormir au rythme des berceaux.

PAUL GÉRALDY.

—Ne restons pas ici, venez, nous dit brusquement Lambert.

Et nous sortîmes.

TOUTE la journée j'ai pensé malgré moi à leur enjeu d'ivrogne. Maintenant, couché, sous la tente, j'y songe encore... Le bombardement s'est apaisé, mais le vent qui s'élève apporte de la tranchée des bruits de fusillade. Un côté de la tente resté ouvert donne sur les lignes et, par delà les bois noirs, on aperçoit parfois l'aube, fugitive des fusées.

Etendus sur la paille neuve qui craque, nous écoutons, le cœur grand ouvert, un murmure confus de voix sourdes et de chansons. Dans l'ombre, on entrevoit des taches blanches que la brise ondule: du linge de soldat qui sèche. Mais avec cette nuit claire, ces romances, cette tendresse éparse, on peut croire à des robes blanches qui s'attardent, on peut rêver que des femmes sont là, tout près, qui nous écoutent. On ne leur parlerait pas, non: rien que pour leur présence, les sentir là...

On est si bien sous la caresse de ce vent doux. Des voix alanguies reprennent le refrain, en sourdine, et traînent sur les mots d'amour, pour les goûter mieux.

Ferme tes jolis yeux,
Car les heures sont brèves
Au pays merveilleux,
Au doux pays du rê...ê...ve.

Les voix s'attendrissent, la chanson meurt... On ne veut plus rien voir: les soldats, la guerre—Elles ne sont pas si tristes, dans la nuit, nos capotes pâles. Tu n'aimerais pas une robe de cette couleur-là?

Couché tout au fond de la tente, Gilbert dit des vers, précieuses tendresses de Samain que les autres écoutent, sans oser remuer, les yeux criblés d'étoiles.

Les esprits sont loin, si loin: Paris, le village, le mail tranquille, le lit aux draps brodés ou bien le grand lit de province, avec son ventre rouge qu'on enfonce d'un coup de poing. Chez soi!... Le souvenir des joies passées fond dans la bouche comme une pâte exquise, et les cœurs sont si tendres qu'on en fait couler des romances, en les pressant.

Ferme tes jolis yeux...

Soudain, sur la route on entend un pas égal de troupe en marche. Qu'est-ce?... On les reconnaît tout de suite, à leur brassard blanc. Les premiers portent sur l'épaule des brancards roulés, ceux qui suivent poussent de légères voitures à deux roues. L'un d'eux tient une lanterne dont la clarté jaune danse autour de lui, comme un chien fou. Le régiment du silence qui s'en va...

—Allons, quoi, rompt une voix gênée, tu nous en chantes encore une.

—Non, sans blague, je ne sais plus rien...

Le silence tombe... Il n'y avait rien, cependant qu'un murmure, mais il suffisait d'un murmure pour étouffer les bruits de cette nuit inquiète. Maintenant, ils nous parviennent tous: un souffle oppressé de dormeur, la paille qui craque sous les corps tourmentés, et, là-bas, l'angoissante rumeur de la tranchée qui lutte. Silencieuse, la nuit a brusquement changé —à présent vaste et grave comme un rêve de trente ans.

La lune monte sans hâte, derrière une mantille de sapins. Elle couche lentement sur l'herbe rase l'ombre précise des piquets et des faisceaux, et cela peint d'étranges signes noirs, sur ce beau champ poudré. Un mousqueton, suspendu au quillon d'un fusil, trace comme deux bras baroques que je regarde distraitement...

Mais, brusquement, mon cœur a un sursaut, et dans ce dessin noir je distingue une croix, une prophétique croix d'ombre que la lune a posée sur le grand corps de Lambert endormi.

Victoire

DE L'ARRIÈRE aux tranchées, par vingt cheminements gonflés, les régiments d'attaque montaient en ligne.

—Faites passer, en avant.

—En avant, bande de c..., répétaient des voix furieuses.

Et la colonne démembrée repartait d'un trot lourd, dans un tintement de gamelles et d'outils. Le petit jour nous avait découverts dans les boyaux où la compagnie, partie une des dernières, piétinait depuis deux heures du matin, sans cesse coupée par des brancardiers, retardée par des relèves, et aussitôt l'artillerie allemande s'était mise à tirer. Les shrapnells semblaient nous poursuivre, avançant avec nous, et le bataillon harcelé courait vers les lignes sous une voûte zigzagante de fumée verte.

Guidés par Morache affolé qui ne trouvait plus le chemin, nous allions comme voulait le boyau, traqués par les fusants. Entre deux fracas, nous entendions la voix de Cruchet, froide et méticuleuse comme à l'exercice.

—Eh bien, Morache... Vous vous y reconnaissez.

Les obus nous pourchassaient, comme s'ils avaient eu des yeux. Nous allions, bifurquions, rebroussions chemin, mais la meute ne nous lâchait pas, hurlant à nous assourdir et nous saoulant d'âcre fumée.

A chaque flamme, on se jetait les uns dans les autres, têtes et jambes mêlées, aplatis contre la paroi incrustés dans les trous. Les coups éclataient bas, fouettant parfois le boyau d'éclats, et des cris montaient de tous ces corps blottis.

—Holà, je suis touché.

Hébétés, nous enjambions des corps; on avançait de vingt pas en se poussant, puis on se rejettait à quatre pattes, la bouche et les yeux étirés par un tic, bombant le dos sous le fracas.

—Eh bien, Morache, reprenait le capitaine, c'est bien par là? Ttt! Ttt!... Vous êtes sûr?

On repartait, la gorge sèche, sans savoir où. Pas d'affolement pourtant, une sorte de discipline dans le vertige; l'esprit vacillait un peu étourdi, comme au sortir d'une forge infernale, mais malgré tout lucide, et entre deux salves les commandements passaient quand même, méthodiquement, ainsi qu'un ordre de contremaître transmis dans un fracas d'usine.

Enfin, d'un seul coup, le barrage nous perdit. Ce fut soudain comme un grand calme, et l'on s'aperçut que le soleil était levé. Nous venions de déboucher sur un chemin creux dont d'épais buissons verts habillaient les talus. Tous de suite, Sulphart s'élança, fouillant les branches. *(Suite sur la page 31)*

Le Fruit Défendu

Histoire d'une Cendrillon moderne---avec Marraine---Prince Charmant---et jusqu'à la pantoufle



AGNÈS AYRE, dans le rôle de Mary Maddocks. Elle accepte de remplacer, à une fête que donne la riche Mme Mallory, la "Cendrillon" que devait faire "la plus jolie fille de New-York," empêchée à la dernière minute d'assister.



FORREST STANLEY, dans le rôle de Nelson Rogers. Le jeune roi de l'huile découvre l'identité de sa Cendrillon, l'amertume de sa vie rivée à celle d'un mari criminel qu'elle a épousé sans le bien connaître.



MÊME une Cendrillon du vingtième siècle doit perdre sa pantoufle—et, naturellement, le Prince Charmant la ramasse. La situation devient très embarrassante pour Mary.



CI-DESSUS—Kathlyn Williams, dans le rôle de Mme Mallory, se montre une fée-marraine admirable. Son habileté délicate à manier les gens et à diriger les evénements montre qu'elle est bien une reine de société.



LE PRINCE CHARMANT du vieux conte—que Mary revoit en imagination à mesure que se déroule l'aventure à laquelle elle est mêlée—est bien le modèle de tous les Princes modernes. Mary compare la féerie à la réalité.



DE MÊME que l'apparition de la fée bienfaisante, dans le conte, a apporté de la vie et de la joie à la petite fille blottie au coin de la cheminée—ainsi la demande que Mme Mallory avait faite à Mary Maddocks de la tirer d'un embarras social est une source de gaieté et de joie. Mary, comme Cendrillon, est portée dans le pays du rêve.

MARY, qui avait réussi à masquer son identité, est forcée de dévoiler le caractère véritable de son mari jaloux et brigand afin de l'empêcher de tomber aux mains de la justice. D'abord, Rogers est furieux, puis il s'adoucit à mesure que Mary lui raconte qu'elle n'a fait que céder à une tentation bien justifiable chez quelqu'un "qui n'a pas mangé et a souffert depuis longtemps."



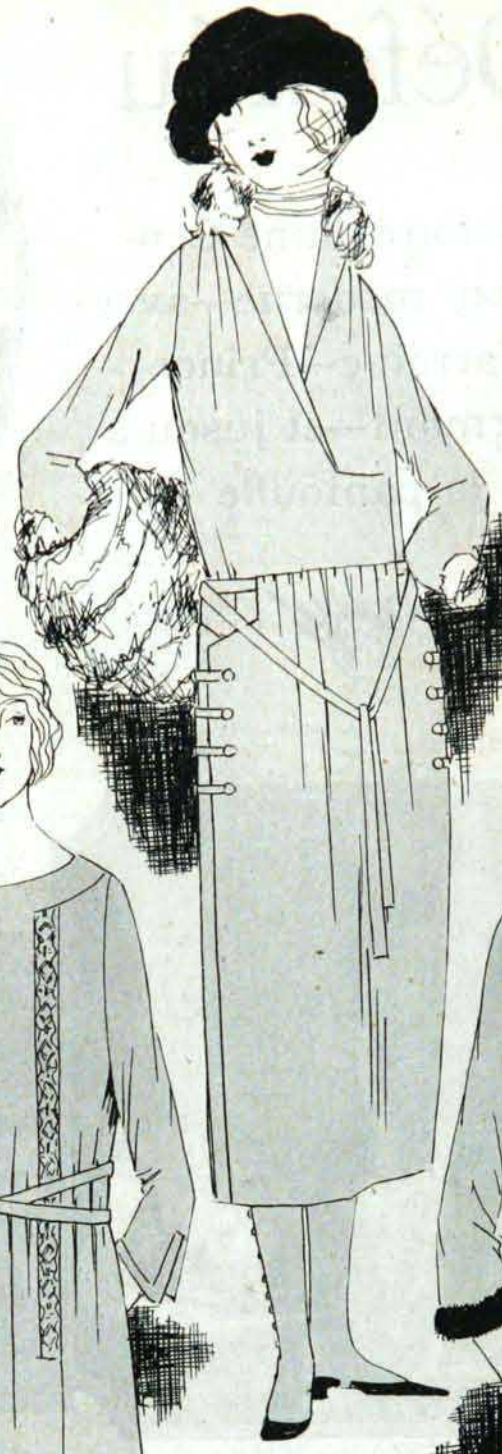


UNE robe magnifique, une heure ravissante employée à sa coiffure accomplissent la métamorphose due à la baguette de la fée bienfaisante. Mary est aisément la plus belle de la soirée et goûte, un instant, la joie de retourner à la vie qui aurait été la sienne si elle n'avait pas gâché sa jeunesse et son avenir, cinq ans auparavant, en se faisant enlever par Steve Maddocks, un aventurier sans vergogne.

Quelques Modèles Appropriés aux Réceptions d'Après-Midi



6650



6652



6654



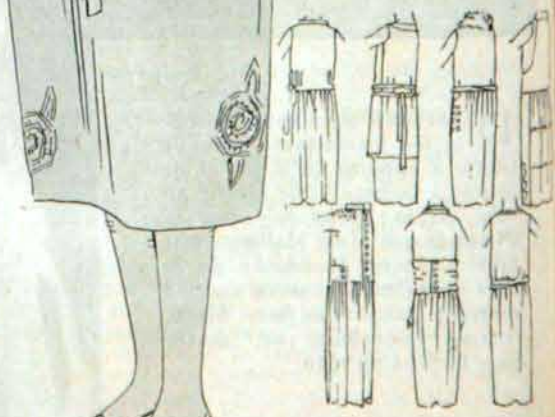
6651



6653



6655



5656

6650—Cette robe, en serge bleu-foncé, est d'apparence sobre avec sa jupe plissée et son corsage à taille droite. Les ruchés de la taille sont montants.

6651—Les empiècements supérieurs de la jupe de cette robe d'une seule pièce en drap gris sont très originaux. Les broderies sont de couleurs hongroises.

6652—Une garniture de chinchilla atténue la sévérité de cette robe de drap gris à boléro et dont la jupe est plissée en avant.

6653—La broderie de cette robe en velours taupe est faite de fil argent et décore les panneaux de la jupe et le devant du corsage.

6654—La jupe de cette robe en serge bleue est garnie, aux côtés, de deux panneaux à plis cartouches. La broderie est en soie lie de vin.

6655—On retrouve, dans cette robe en velours noir, le corsage à taille longue actuellement en vogue. La jupe simule un tablier.

6656—Des roses brodées en chenille gris foncé sont parsemées sur cette robe d'une seule pièce de crêpe de soie gris clair. Signalons les plis de devant.

Ou trouvera, page 27, des instructions précises sur la façon de commander les patrons du "Costume Royal" pour chacun des dessins ci-dessus.

Quand la Saison Bat Son Plein

Quelques Modèles Très en Vogue

On trouvera, page 27, des instructions précises sur la façon de commander les patrons du "Costume Royal" pour chacun des dessins ci-dessous.



6641

6641—Pour satisfaire aux demandes de l'époque actuelle, présentons cette robe de soir en taffetas bleu gris récouverte de tulle gris. La partie drapée du devant du corsage et le ceinturon sont d'une seule pièce et faits de tulle. Les cascades de la jupe en taffetas sont en tulle.



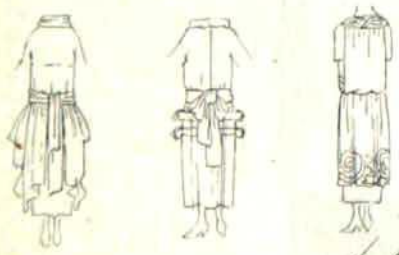
6642

6642—Le devant du corsage de cette robe en velours noir est fait d'une seule pièce avec le ceinturon qui attache en arrière. Les bandes des côtés sont froncés; le col et les manches kimonos sont garnis d'alaska. La jupe est très froncée et des bandes la traversent à la hauteur des hanches.



6643

6643—Peu de robes maintenant se dispensent de broderie. Ici, cette robe en satin taupe est brodée en chenille. Le corsage est ample, à taille longue, avec de courtes manches kimonos et un panneau détaché en arrière. La tunique est plissée.



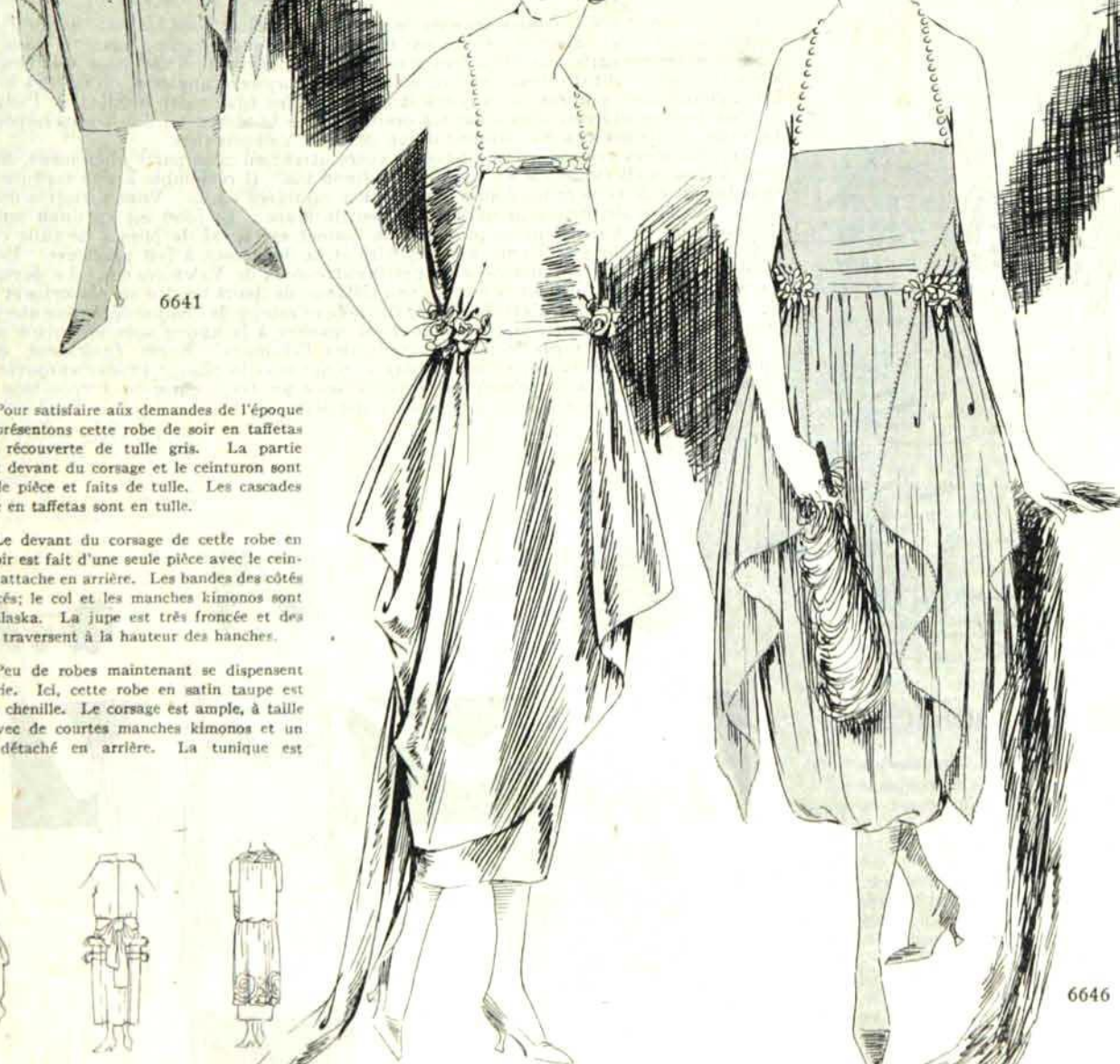


6644

6644—Le corsage à taille longue de cette robe en velours chiffon noir et qui est drapé en diagonale sur un empiècement garni de perles, satisfera les demandes les plus difficiles pour cette saison. La jupe se dissimule en arrière sous la tunique.

6645

6645—Cette robe de dîner en satin blanc est d'une seule pièce en avant. Le dessous est en brocart or. Depuis les hanches, le satin, drapé en diagonale, s'échappe en plis profonds des touffes de fleurs piquées à la taille. La traîne origine à la taille. Les épaulettes sont en perles.



6646

6646—Par dessus la jupe harem de cette robe de tulle rose, de chaque côté, tombent des cascades en tulle. Le corsage consiste en une bande de taffetas rose de la même nuance que la jupe et à la taille, sur les côtés, sont piquées des violettes Les épaulettes sont en perles.



La Broderie Élégante d'Intérieur



Bonnets et "Petites Corbeilles"





Bonnets du Matin

(1) Ce bonnet vous séduira sans doute par sa simplicité; vous n'aurez besoin d'aucun patron pour le confectionner, car c'est tout simplement un grand carré de tissu dont l'ampleur est resserrée par un ruban serre-tête. La décoration est aussi très originale; elle se compose tout d'abord d'une rosace centrale formée d'une suite de feuilles brodées à l'anglaise, d'où partent des rayons faits de feuilles également brodées à l'anglaise. Sur les parties qui retombent sur les oreilles, vous broderez un motif plus important. Le carré brodé est ensuite entouré d'une dentelle Valenciennes.

(2) Ce bonnet retiendra certainement votre attention plus particulièrement, lorsque vous saurez qu'il est brodé en couleur sur linon bis. Il ressemble à une coiffure russe et la broderie de couleur lui donne justement le caractère voulu. Vous prendrez donc du rouge, du bleu, du vert sans oublier un peu de jaune. Le fond est en linon uni rayé d'entre-deux de Valenciennes; puis tout le bonnet est garni de plissés de tulle crème.

(3) Celui-ci vous plaira pour sa simplicité et sa ligne tout à fait gracieuse. Le fond rond est également en linon rayé de petits entre-deux de Valenciennes. Le devant est garni d'un revers en forme couvert d'une guirlande de fleurs brodée au plumetis et point de cordonnet. Ce revers est brodé de dentelle et retenu de chaque côté sous une petite couronne de roses en rococo. Le bonnet est resserré à la nuque sous un ruban picoté.

(4) Le quatriéme rappelle la jolie coiffe des Frisonnes. Il est également en fin linon rayé d'entre-deux qui viennent tous se relier sous la plaque brodée entourée d'un plissé de tulle. Puis le bonnet est resserré sous un large entre-deux trou-trou dans lequel passe une ruban picoté, qui se noue derrière.

Trousseau "Les Petites Corbeilles"

C'EST un charmant petit dessin qui nous a servi à orner ce trousseau. C'est aussi la forme empire qui a guidé notre choix. Ce trousseau comprend la chemise de jour, le chemise de nuit, le cache-corset, la culotte, la combinaison, la matinée et le bonnet du matin.

La chemise de jour a deux parties, le dos et le devant à couper double droit fil au milieu sans couture.

De chaque côté du milieu du devant, vous incrusterez un entre-deux et entre les deux entre-deux, vous dessinerez deux petites corbeilles que vous broderez entièrement à l'anglaise. Le haut de la chemise sera terminé par une petite bande étroite cousue sur un jour échelle; les épaules seront formées de deux bandes réunies par un jour échelle.

La chemise de nuit a trois parties, le dos et le devant de la chemise, la manche. La chemise ouvre du côté gauche. A hauteur de la taille, vous ferez une série de boutonnières dans lesquelles vous passerez un ruban qui formera ceinture.

La culotte comprend une seule pièce à couper simple deux fois droit fil sur la hanche. La bas de la jambe est garni dans le même esprit que la chemise de jour.

(*Suite sur la page 26*)



LES JALOUSES

(*Suite de la page 5*)

de vagues grelots...

C'est là que Miguel travaillait aujourd'hui; les deux sœurs le savaient. Elles affectaient cependant de n'y point prendre garde: mais la Catalane, après les avoir saluées, les força de tourner la tête de ce côté.

—Savez-vous, chuchota-t-elle, confidentielle et baissant la voix, qui est cet homme qu'on emploie chez Pierre Py au transport des comportes?

—Oui, dit Maria Ferrer, c'est Miguel Romero qui est de Castille, en Espagne, et qui loge chez nous.

—Chez vous! s'ébahit la Catalane.

Et, plus bas encore:

—Vous ne savez pas... Vous ne savez pas... Il est recherché par la garde civile. Là-bas, dans la plaine de Figueras, il y a un village où demeure ma belle-sœur, et je vais chez elle quand je passe la frontière. Ce Miguel a vécu là quelques jours dans une auberge, il y a trois mois, et personne ne faisait plus attention à lui qu'aux autres voyageurs. Mais un homme de son village à lui est venu par-là, il a vu Miguel, il l'a reconnu et, le soir, au café, il a raconté ce que je vous dis: que les gardes le recherchaient pour la prison, pour la "garrotte" peut-être... Miguel Romero a dû savoir comme on parlait de lui; il est parti le lendemain, et je ne sais pas où il a été jusqu'à présent, mais c'est une bonne idée qu'il a eue de venir en France. Ici, il est à peu près tranquille.

Comme elles durent haleter, Vincente et Maria, en entendant cette chose terrible! Sans doute elles restèrent un long moment sans parler, tournant la tête de côté et d'autre comme on fait quand on étouffe et qu'on voudrait un peu d'air; et puis, l'une d'elles (Maria ou Vincente, je ne sais) put enfin murmurer:

—Et quel fut son crime?

—Il a tué sa femme, dit la Catalane, il l'a tuée parce qu'il était jaloux. Mais il n'avait aucune vraie raison de l'être, et c'est pour cela que son cas est si grave.

Le silence fut peut-être plus long et plus pesant. Laquelle, de nouveau, parvint à le rompre? Celle-ci prononça et sa voix, malgré qu'elle voulût être tout indifférente, involontairement devait supplier:

—Il vaut mieux continuer de ne rien dire, n'est-ce pas?... Nous devons nous taire toutes les trois, nous le devons...

La Catalane haussa les épaules:

—Naturellement! Ces histoires-là d'abord, entre un homme et une femme, malgré que la justice veuille toujours s'en mêler, ça ne la regarde pas. Si Miguel avait tué quelqu'un d'étranger, à la bonne heure.

—Évidemment, disaient Maria et Vincente, évidemment...

Elles rentrèrent chez elles portant ce lourd secret... Bien souvent, j'ai imaginé ce que dut être ce retour et ce repas en face de l'étranger, le premier repas *depuis qu'elles savaient*... Avec quelle stupeur le regardaient-elles désormais, trop simples et primitives pour bien dissimuler et laissant leur angoisse monter au fond de leurs yeux? Et lui-même, en qui tant de remords aiguisaient la méfiance, que dut-il comprendre? Est-ce tout de suite, dès ce soir-là, ou seulement quelques jours plus tard, qu'il put commencer de lire l'épouvante d'abord et puis la grande pitié qui se mêlait au trouble amoureux sur les visages ardents et graves de ces deux femmes? Je ne sais pas, je ne sais pas... Il paraît seulement qu'un matin, au mépris de tous les engagements qui lui restaient à remplir, il annonça son départ; et il paraît aussi que le lendemain, non moins brusquement, il déclara qu'il ne s'en irait pas. Ce matin-là, on entendit chanter Vincente et l'on vit Maria, devant la porte de l'étable, s'interrompre plusieurs fois de verser le lait mousseux dans les grandes jarres brillantes et demeurer immobile, les bras pendants, souriant vaguement aux petites feuilles des arbres et aux cailloux de la cour.

Renseignées—par quelle indiscrétion venue d'au delà des monts, il l'ignorait —mais bien renseignées, il en avait la certitude, elles ne le trahiraient ni l'une ni l'autre, les deux femmes du mas Ferrer. L'homme que recherchait dans son pays la garde civile, avait su comprendre cela. Et, sans doute, il lui était doux, après tant de mois incertains et épouvantés, d'éprouver enfin qu'il pouvait avoir confiance, une confiance qui ne reposait plus seulement sur la prudence et l'effort, et la dissimulation perpétuelle de la chose terrible. En parlèrent-ils franchement de cette chose? Cela est peu probable. Mais Miguel osa, lui qui jamais n'avait parlé de soi-même, il osa dire plusieurs fois qu'il était très malheureux. Et elles l'écoutaient, doucement, gravement, avec des bouches où tremblait la pitié avec des yeux qui acceptaient tout.

Confiance!... Il avait confiance. Et très vite, un autre sentiment vint se mêler à celui-là. Elles étaient belles, ces deux femmes, et près d'une femme, cet homme, tout instinct et violence, ne pouvait concevoir rien d'émouvant et de profond qui ne fût l'amour. La morte était loin déjà, derrière lui et déjà, malgré sa douleur, ses remords, ses terreurs, il commençait d'éprouver qu'il fallait une vivante à sa solitude.

Septembre s'égrenait, jour à jour, aussi purement lumineux que le plus beau mois de l'été, sans qu'une tache rousse au feuillage des arbres, aux buissons des chemins, annonçât encore le déclin de la puissante vie végétale.

—*Montagnas des Canigou, ô montagnas regaladas*, chantaient sous les oliviers les petits gardeurs de chèvres.

Et les pêcheurs paresseux, assis sur la plage autour des barques dont les voiles séchaient au soleil, ocrées ou couleur d'or et tendues comme des ailes, répétaient aussi la chanson qui exalte les splendeurs du pays catalan. Il advenait à Miguel de la murmurer à son tour. Il disait: "La France me plaît." Il déclara même un soir: "Je voudrais m'y établir pour toujours."

—Pourquoi dites-vous "Je voudrais" et non "Je veux"? demanda Vincente.

—Ce serait bien le mieux pour vous, de vous établir par ici, déclara Maria.

Et l'une et l'autre ne cessèrent plus de lui rappeler cette parole qu'il avait prononcée.

ALORS commença le drame peu à peu deviné et connu de tout le pays, le drame que l'on m'a raconté. Il y a dans les histoires d'amour un magnétisme spécial qui toujours les fait reconnaître, pour secrètes qu'on les veuille tenir. Les deux sœurs étaient éprises de l'Espagnol et chacune, passionnément, s'efforçait de le conquérir. L'effet salutaire de leur première querelle avait disparu. Elles s'observaient, s'épiaient sombrement et n'échangeaient pas dix paroles dans le courant d'une journée. Si l'une faisait quelque modification à sa coiffure, changeait de corsage vers la fin de l'après-midi, se parfumait un peu, l'autre aussitôt ricanait et levait insolemment les épaules. Et, se cachant de sa sœur, chacune employait des ruses pour se trouver seule avec Miguel, prétextant quelque course à faire sur le chemin des vignes où il travaillait, descendant au village afin de le rencontrer par hasard, près des celliers où il ramenait les comportes pleines et, plus tard, quand il était de retour au mas, s'attardant près de l'écurie obscure, à l'heure où il portait à boire à ses mules.

Lui, observait tout cela. Un homme de France, sans doute, se fût amusé de ce manège. Mais celui-là comprenait les choses moins légèrement qu'on ne le fait chez nous. Il observait avec gravité ces deux femmes amoureuses vers lesquelles l'attiraient désormais toutes les forces de sa nature. Il hésitait entre elles... Et puis, son choix se fixa.

—Oh! Vincente, disaient à la vendeuse de lait, quand elle traversait la place, les femmes et les jeunes filles réunies à toutes les heures du jour autour de la fontaine, est-ce bientôt que vous allez vous marier?

—Les vendanges, cette année, vous auront porté bonheur.

—Cet Espagnol voudra-t-il demeurer ici ou va-t-il, au contraire, vous emmener dans son pays?

—Allez... allez... faut-il que vous aimiez à rire, ripostait Vincente, riant elle-même et haussant les épaules.

Mais tant de plaisanteries semblaient ne point lui déplaire. Et elle avait comme un air de laisser entendre, malgré ses dénégations, qu'il pourrait bien y avoir là quelque chose de vrai.

Miguel, en effet, commençait, toutes rudes que fussent ses manières, à témoigner envers elle d'une constante et amoureuse galanterie. Certes, il ne lui avait fait encore aucune proposition bien précise. Mais dans ces sortes d'histoire, la précision de certaines paroles n'est pas absolument nécessaire; celle des regards n'a-t-elle point une très suffisante importance? C'est Miguel maintenant qui guettait Vincente sur les chemins. Il lui demandait de venir le chercher jusqu'au village, jusqu'aux celliers où, pour la dernière fois de la journée, il déchargeait ses bêtes; et il aimait, avant de gagner la campagne, à suivre les rues étroites toutes pleines de pêcheurs et de femmes qui le regardaient, marchant auprès de sa mule "Paloma," sur laquelle Vincente était assise.

Chose singulière! Maria ne semblait pas s'irriter de ces rendez-vous, de ces longs retours en tête-à-tête qui faisaient cependant jaser tout le pays. Elle gardait la maison, ne descendait plus

(*Suite sur la page 28*)



"Les bons aliments préparés chez soi causent du bonheur et du contentement"

Le Service de Pâtissage Royal
du
Département d'Éducation Royal

NOTE de l'Editeur—La meilleure manière de condenser un gâteau; comment éprouver la chaleur d'un four sans l'aide d'un thermomètre; comment faire dix gâteaux avec une recette facilement préparée—toutes ces choses et beaucoup d'autres que chaque femme veut savoir sont continuellement expérimentées par les experts du Département d'Éducation Royal. Ainsi, de temps à autre, nous ferons bénéficier les lecteurs de LA CANADIENNE des recettes plus simples et des nouvelles découvertes auxquelles ce Département consacre quotidiennement beaucoup de travail.

Découvertes de Gâteaux

Trois Oeufs pour Faire Deux Gâteaux



MAINTES femmes hésitent à faire des gâteaux depuis l'augmentation considérable du prix des œufs, car elles pensent qu'il faut quatre ou cinq œufs pour faire un gâteau réellement bon. Vous trouverez cependant, ci-reproduits, deux gâteaux délicieux (recettes ci-dessous) que toute femme se vanterait d'avoir préparés. En voici le secret: Employez moins d'œufs et plus de "Royal"; par exemple, dans une recette qui requiert quatre œufs, retranchez-en deux et ajoutez deux cuillerées à thé supplémentaires de Royal Baking Powder. Ceci ne changera pas la saveur ou l'apparence de votre gâteau. Pour ces gâteaux, vous pouvez indifféremment employer de la "pâte" ou la méthode de brasser la graisse jusqu'à consistance crémeuse. Si le beurre ordinaire, le beurre aux noix ou autre matière graisseuse est trop dur, rincez votre bol avec de l'eau chaude, faites sécher et ajoutez à la matière graisseuse une cuillerée à table de lait prise sur la quantité de lait requise pour le gâteau. Le beurre froid dur pourra ainsi être brassé jusqu'à consistance crémeuse deux fois plus rapidement que d'ordinaire.



Une Recette pour Dix Gâteaux

VOUS pouvez faire jusqu'à dix gâteaux avec la recette ci-dessous pour les Petits Gâteaux Moulés "Royal". En voici quelques types:

Gâteau au Chocolat—À la pâte à gâteau, ajoutez deux carrés de chocolat brut écrasé.

Gâteau Moka aux Fruits.—Prenez de la cassonade, une demi-tasse de café fort qui remplacera une moitié du lait, et ajoutez une tasse de raisin sec ou de dattes écrasés dans la farine.

Petits Gâteaux Moulés à l'Orange—Au lieu de la vanille, prenez de l'extrait d'orange; faites cuire dans des moules en fer-blanc séparés et couvrez vos gâteaux d'une glace blanche à laquelle vous aurez ajouté de la pelure d'orange râpée.

Gâteaux d'Epice.—Sassez deux cuillerées à thé de cannelle que vous ajouterez aux autres ingrédients secs.

Gâteaux à Plusieurs Rangs.—Faites cuire dans deux ou trois moules en fer-blanc et placez les gâteaux les uns par-dessus les autres, en y interposant de la gelée, du *marshmallows*, du chocolat, du coco, des fruits ou de la crème.

Secrets des Gâteaux qui ont du Succès

(1) N'employez que les meilleurs ingrédients et vous ne manquerez pas vos gâteaux. Ce procédé est le plus économique, à la fin.

(2) Mettez toujours les quantités exactes. Nous employons toujours des mesures égales dans la préparation des recettes qui apparaissent sur ces pages.

(3) Vous devrez brasser les blancs d'œufs lorsqu'ils sont les derniers à servir dans la préparation des gâteaux à tissus; vous ne devez par les battre, car il se formerait des grands trous dans votre gâteau.

(4) Beaucoup de bons gâteaux bien apprêtés sont manqués parce qu'on les place dans un four trop chaud ou trop froid. Tous les gâteaux devraient être cuits au centre du four —là où la chaleur est égale. Les petits gâteaux et ceux qui ont plusieurs rangs devraient cuire rapidement dans un four chaud—et vous devrez faire cuire plus lentement les gâteaux en miche, à une température modérée. Demandez-nous la méthode d'éprouver un four avec du papier glacé.

Gâteaux Faits d'une "Pâte" Préparée Rapidement



LORSQUE des gâteaux n'exigent qu'une demi-tasse de graisse, vous pouvez les préparer plus rapidemenent en faisant fondre la graisse que vous ferez flotter sur le lait et en mélangeant graisse et lait avec les œufs battus. Sassez le sucre, la farine et la Royal Baking Powder; mélangez ensemble ces ingrédients secs et liquides. Vous en trouverez un exemple dans la recette pour Petits Gâteaux Moulés "Royal" que vous verrez ci-dessous.

Avez-vous le Nouveau Livre de Cuisine "Royal"?

Il contient un ensemble des recettes que vous avez tant admirées dans les annonces "Royal" ainsi que d'autres recettes nouvelles et des inventions culinaires. Nous vous l'enverrons gratuitement et vous donnerons tous les renseignements que vous désirez obtenir concernant le pâtissage à la maison. Adressez:

DÉPARTEMENT D'ÉDUCATION ROYAL
Royal Baking Powder Co., 4 Boulevard St-Laurent, Montréal

Voici la deuxième Série du Service de Pâtissage Royal.

Découpez ces Recettes et Collez-les dans votre Livre de Cuisine

Gâteau Crémeux à l'Orange à plusieurs Rangs

½ tasse de graisse — 1 tasse de sucre
1 œuf — 1 tasse de lait
1¾ tasse de farine — ¼ cuillerée à thé de sel
4 cuillerées à thé de Royal Baking Powder
1 cuillerée à thé d'essence de vanille
1 tasse de crème fouettée sucrée et aromatisée

Brassez la graisse jusqu'à consistance crémeuse, ajoutez le sucre graduellement en battant bien; ajoutez l'œuf battu et la moitié du lait; mélangez bien; ajoutez une moitié de la farine sassée avec le sel et la Royal Baking Powder; ajoutez le reste du lait et puis l'autre moitié de farine non sassée et, finalement, ajoutez l'essence; mélangez toujours chaque ingrédient ajouté. Faites cuire dans deux moules en fer-blanc graissés, pendant environ 20 minutes, dans un four, à une température modérée. Étendez entre les rangs une couche épaisse de crème fouettée.

Glace à l'Orange

1 cuillerée à table de crème
1 tasse de sucre de confiserie
1 cuillerée à table de beurre fondu
½ cuillerée à thé d'essence d'orange
La pulpe et la pelure d'une orange.

Ajoutez lentement le sucre à la crème. Ajoutez la pulpe, la pelure et l'essence d'orange ainsi que le beurre fondu. Battez le tout jusqu'à ce qu'il devienne très léger et couvrez-en le dessus du gâteau.

Petits Gâteaux Moulés "Royal"

¼ tasse de graisse — 2 tasses de farine
1 tasse de sucre — ¼ cuillerée à thé de sel
1 tasse de lait — 1 cuillerée à thé d'essence de vanille
1 œuf
3 cuillerées à thé de Royal Baking Powder

Sassez ensemble le sucre, la farine, la Royal Baking Powder et le sel; ajoutez à la graisse fondue le lait, l'œuf et l'essence mélangés ensemble. Rassemblez les ingrédients liquides et secs. Battez bien le tout. Faites cuire l'ensemble dans un moule à pain graissé, pendant 40 minutes, dans un four, à une température modérée; si vous faites cuire dans plusieurs moules en fer-blanc séparés, la cuisson ne devra durer que 20 minutes. Couvrez avec de la Meringue de Gelée.

Meringue de Gelée

Un blanc d'œuf
½ tasse de gelée de groseilles ou de raisin

Mettez ensemble, dans un bol, le blanc d'œuf et la gelée, et battez bien le tout avec une batteuse d'œufs, ou avec un fouet de fil de fer, jusqu'à consistance.

Carrés de "Fudge"

3 cuillerées à table de graisse — 1 œuf
1 tasse de sucre — ½ tasse de lait
2 carrés de chocolat brut — 1 tasse de farine
½ cuillerée à thé d'essence de vanille
1 cuillerée à thé de Royal Baking Powder
½ tasse de viande de noix que vous ne hacherez pas trop fin.

Faites fondre la graisse, ajoutez le sucre et l'œuf non battu; mélangez bien; ajoutez le chocolat écrasé préalablement, la vanille et le lait; ajoutez la farine qui aura été sassée avec la Royal Baking Powder; ajoutez la viande de noix hachée; mélangez bien le tout. Répandez-en une couche très mince dans un moule à gâteau peu profond que vous aurez graissé au préalable, et faites cuire lentement dans un four à une basse température, pendant 20 ou 30 minutes au plus. Coupez en carrés de 2 pouces avant de l'enlever du moule.

Gâteau au Coco avec Bords Amincis

1½ tasse de farine — ¾ tasse de sucre
2 cuillerées à thé de Royal Baking Powder
2 cuillerées à table de graisse — 1 œuf
½ tasse de lait — ½ tasse de coco râpé
1 cuillerée à thé d'arome de citron.

Sassez la farine, le sucre et la Royal Baking Powder. Ajoutez au lait la graisse fondue et l'œuf battu, et ajoutez le tout aux ingrédients secs; mélangez bien; ajoutez ensuite l'essence et le coco, et faites cuire dans un moule à pain graissé, pendant 35 ou 45 minutes au plus, dans un four à une température modérée. Avant de servir, saupoudrez avec du sucre en poudre, ou, si vous le désirez, appliquez une glace blanche avec de la pelure de coco râpée que vous répandrez sur le dessus.

NOTE:—Le levain de Royal Baking Powder conserve toute sa force jusqu'à sa dernière cuillerée. Tenez la boite de Royal Baking Powder toujours couverte et mesurez avec une cuiller bien essuyée.

"Royal" ne contient pas d'Alun—ne laisse aucun goût Amer

Valentins et Valentines

Une date à célébrer

LE 14 FEVRIER—Saint Valentin! Il n'est pas de jour, sur les 365 qui constituent l'année, où le petit dieu aux flèches meurtrières exerce son empire avec une autorité plus exclusive. Ce jour-là le facteur de la poste rencontre des sourires plus gais qui font presque oublier ceux de Noël et du Jour de l'An. Les messagers de Saint-Valentin ont, par nature, le pied et le cœur légers! C'est une fête qui revêt un ton particulier de joie intime et de bonheur attendu. Des cœurs partout! Des cœurs rouge feu, dans les montres des magasins, sur les cartes postales, sur le papier à lettre, partout où ils peuvent exprimer un sentiment timide autant que profond, poser une question que les lèvres n'osent pas exprimer. Il y a dans l'air de l'amour, du bonheur, de la gaieté. On dit en Angleterre, car il s'agit ici d'une coutume surtout en honneur parmi les Anglais, que c'est "le grand jour où les valentins choisissent leurs valentines."



Les petits aimeront un bonnet comme celui-là.

Certains en profitent même pour adresser à l'ennemi, que l'on envie ou que l'on craint, la caricature méchante ou badine qui va dire à celui qui la reçoit qu'on ne l'aime pas ou qu'il devra surveiller le défaut dont on lui envoie le portrait. Nous savons des procès fameux qui n'ont pas eu d'autre cause que ce petit bout de carton vengeur. C'est abuser d'une date marquée pour les sentiments exquis.

Mais c'est surtout un jour de réunions délicieuses que ce quatorze février! La fiancée gardera longtemps dans son cœur le brûlant secret que, ce jour-là, elle dévoilera à ses amis, à ses proches, pour que son bonheur puisse prendre vraiment, à cette date, les ailes de l'Amour. Aussi, faut-il, pour cette occasion, des préparatifs spéciaux qui empruntent aux choses leur touchante allégorie. Tout s'arrange—surtout s'il s'agit d'une annonce de fiançailles—de façon à ce que les âmes déjà préparées par le décor puissent quand même ressentir en apprenant "la grande nouvelle" le petit frisson que donne toujours le spectacle du "saut périlleux," et qui ira troubler souvent chez les ingénues présentes à la fête d'autres secrets naissants. C'est donc le jour de la Saint-Valentin qu'il faut choisir, quand on le peut, pour annoncer les fiançailles.

La table Valentine

ON PEUT en varier le décor de mille manières. L'illustration que nous donnons ci-contre n'est, en somme, que la base, qu'un plan que chacun pourra modifier à son gré, en l'augmentant ou le perfectionnant. Le plan que nous donnons peut être exécuté de longue main ou même en très peu de temps, pour répondre aux exigences d'une décision rapidement prise. Une courte visite chez le papetier suffira alors pour rassembler tout ce qu'il faut et donner à la fête les apparences d'une affaire préparée de longue date.

La nappe brodée ou garnie de dentelle, ou encore une fine toile damassée remplaceront très bien les napperons, Des roses de fiançailles, crème et bien épanouies, auxquelles on aura attaché de petits cœurs rouge feu avec un ruban de même couleur feront un centre de table magnifique. Si on emploie des serviettes brodées on les placera en face de chaque convive en les roulant de façon à pouvoir contenir un cupidon portant une inscription appropriée à la fête de Saint-Valentin. Ou encore on pourra placer dans les serviettes un cœur transpercé d'une flèche portant en légende les noms des fiancés. Chacun reconnaîtra, en dépliant sa serviette, la raison d'être de la réunion. Une autre jolie façon de décorer la table serait de poser le vase contenant les roses sur un tertre de tulle parsemé de cœurs rouges auxquels chaque couvert est relié par un ruban rouge. Chaque convive, en retirant la faveur qui aboutit à son assiette, pourrait lire le message que l'on veut lui communiquer—les noms des fiancés. On pourrait même disposer les choses de façon à ce que certains des convives retirent, les uns le nom du fiancé et les autres celui de la fiancée.

Les rafraîchissements devront, naturellement, être dans le ton de la fête. Les *sandwiches* et les petits gâteaux seront taillés en forme de cœur. Le pâtissier aura en magasin les gâteaux et les bonbons voulus, mais une ménagère ingénieuse pourra toujours leur donner le ton qu'il convient. Il y aura de petites corbeilles de papier crêpé, que l'on achètera ou que l'on fabriquera soi-même. Les faveurs—que l'on peut se procurer à très bon marché—donnent un fini tout particulièrement agréable à l'ensemble. On peut acheter pour quelques sous une quantité étonnante de "cœurs" et "kewpies." Il y a aussi des décorations gommées que l'on colle sur les invitations, les cartes de table, le programme de danse. Ce sont autant de choses éphémères qui, par un singulier caprice du hasard, marquent les événements les plus durables.

Le Menu des "Grands"

VOICI un menu pour le lunch des grandes personnes qui est à la fois original et facile:

Une soupe, crème de tomate ou crème de céleri, avec de petits cœurs découpés dans un piment. Biscuits salés disposés en "cabanes de chantier" sur un grand plat recouvert d'un napperon rouge en forme de cœur.

Poulet à la crème, champignons et petits pois, servis dans des ramequins de porcelaine ou de papier-mâché. Chaque ramequin est recouvert d'un cornet de papier crêpé et placé sur une assiette recouverte d'un grand cœur en guise de napperon.

Noix, salade de pomme et céleri, garnitures de petits cœurs rouges découpés dans des tranches de betterave et de petits poignards découpés dans des tranches de carotte.

Glaces, gelées, moulées en forme de cœur et servies avec des petits gâteaux rouge et blanc. Des bonbons aux noix assortis dans le ton général, avec l'indispensable punch, la demi-tasse, etc., donneront l'impression d'un lunch royal.



Saint Valentin lui-même a dû inspirer cet arrangement

A droite—le détail de la disposition d'un couvert

La Fête des "Jeunes"

MAIS on n'a pas toujours des fiançailles à célébrer le jour de la Saint-Valentin. Que faire, alors? Il y a les "tout jeunes!" Cupidon, dans ce cas, prend un rôle moins grave; il devient pour ses jeunes hôtes un gai compagnon. La plaisanterie remplace, à la fête, la "grande nouvelle," les jeux sont au premier plan et la Saint-Valentin remplace en quelque sorte les mystères de la veille de la Toussaint.

Par exemple, il y a une vieille tradition qu'il ne faut pas manquer d'observer. Chaque convive, en prenant sa place, doit faire très solennellement le tour de sa chaise en décrivant un cœur. C'est une cérémonie qui est de rigueur avant de s'asseoir au banquet rouge et blanc. Ne pas s'y conformer serait s'exposer aux pires catastrophes!



Les plus simples cartes d'invitation, les faveurs les moins compliquées feront la joie des jeunes. Les pétards et les bonnets sont d'ordinaire le clou d'une fête d'enfants. Les moindres articles, découpures coloriées et assorties, petites boîtes et petites corbeilles de bonbons dispersées parmi les napperons ou même placées dans les assiettes ou les verres ajoutent un ton d'exceptionnelle gaieté à l'ensemble du décor. Et les petits de crier leur joie et d'applaudir.

Quant aux rafraîchissements, on conçoit qu'ils sont à peu près les mêmes que ceux indiqués pour la fête des "Grands." Mais on peut toujours ajouter ou retrancher à la liste, en ne perdant pas de vue l'enthousiasme qui, chez les petits, ne tient que rarement compte des capacités de l'estomac.

Les jeux à faire

ON CONNAIT un nombre quasi innombrable de jeux de société pour la Saint-Valentin. On réquisitionne, naturellement, une foule des amusements en honneur dans d'autres occasions. Dans certains salons on met à l'épreuve l'habileté ou la chance des invités en leur faisant choisir, les yeux bandés, un cœur ou un cupidon dans une corbeille remplie de ces deux articles découpés. Le populaire et ancien jeu de l'âne est de mise le 14 février; il consiste à placer un cupidon sur le mur et, pour chaque invité, après qu'on lui a bandé les yeux, à aller piquer un cœur à l'endroit exact ou le Cupidon a le sien.

Autre amusement. On a disposé tout ce qu'il faut sur une table, papier, carton, crayons de couleurs, ciseaux, etc. Chaque invité est prié de découper une figurine de valentin en dix minutes. On donne un prix à celui ou celle qui a le mieux réussi.

Le bureau de poste. Une boîte—imitation de la boîte postale officielle—est placée dans un coin du salon. La boîte est recouverte de papier crêpé et décorée au goût de l'hôtesse. On a placé dans la boîte un certain nombre de valentins, du genre amusant. Les invités sont même priés d'en déposer de leur propre composition et adressés à des personnes prenant part à la fête. On choisit ensuite des *facteurs* qui distribuent les messages; si ces facteurs sont quelque peu spirituels ou bien dirigés, il n'y a pas de raison pour que le jeu cesse avant la fin de la soirée, tant il est amusant.

Du reste, on connaît les autres amusements qui, destinés aux petits, procurent même aux grandes personnes — on aime tant à redevenir jeune!—"un plaisir extrême." Les noms sont connus: "Madame demande sa toilette," "Je vous jette mon gant," la "chaise honteuse," jeu dangereux quand il y a dans l'air de petites rivalités; et puis les danses rondes, "Laquelle marierons-nous," "Sur le pont d'Avignon," etc. Et les charades! Voilà encore l'amusement par excellence qui ne manque jamais de rassembler petits et grands. C'est presque un art. "Est-il besoin d'ajouter," dit M. Gaston Sevrettes, "qu'une charade doit être jouée avec entrain, sans arrêts, sans hésitations, chaque personnage parlant sur le ton le plus naturel? Une défaillance de mémoire ne doit jamais arrêter le dialogue. Il peut exister, dans un drame des *silences éloquents:* il n'y en a pas dans la charade. Il faut vivement substituer à la phrase oubliée une improvisation qui soit dans le ton et on s'efforcera de retomber le plus tôt possible dans les lignes du texte, afin de ne pas désorienter le partenaire, qui aime mieux placer ses répliques que de s'aventurer sur des sables mouvants."

Sandwiches Cramoisis

PRENEZ de la betterave bouillie et de couleur foncée et passez-la dans une passoire fine. Aromatisez avec un peu de sauce tabasco. Etendez une légère couche de la pâte ainsi obtenue sur de petites beurrées de façon à ce que le rouge soit bien visible sur les bords.

Bonbons à la Crème de Coco

UNE tasse de sucre — Un peu d'eau
2 cuillerées à table de coco râpé — Quelques gouttes de cochenille

On fait bouillir, sans le remuer, un mélange de sucre et d'eau jusqu'à ce que le mélange fasse un fil. On retire du feu, puis on ajoute une grande cuillerée à table de coco râpé et assez de cochenille pour obtenir une bonne teinte rose; brasser jusqu'à obtention d'une crème. Disposer sur papier beurré en gouttes de la grosseur d'un sou. Détacher une fois refroidies.

(*Suite sur la page 27*)

ONEIDA COMMUNITY

PAR PLATE

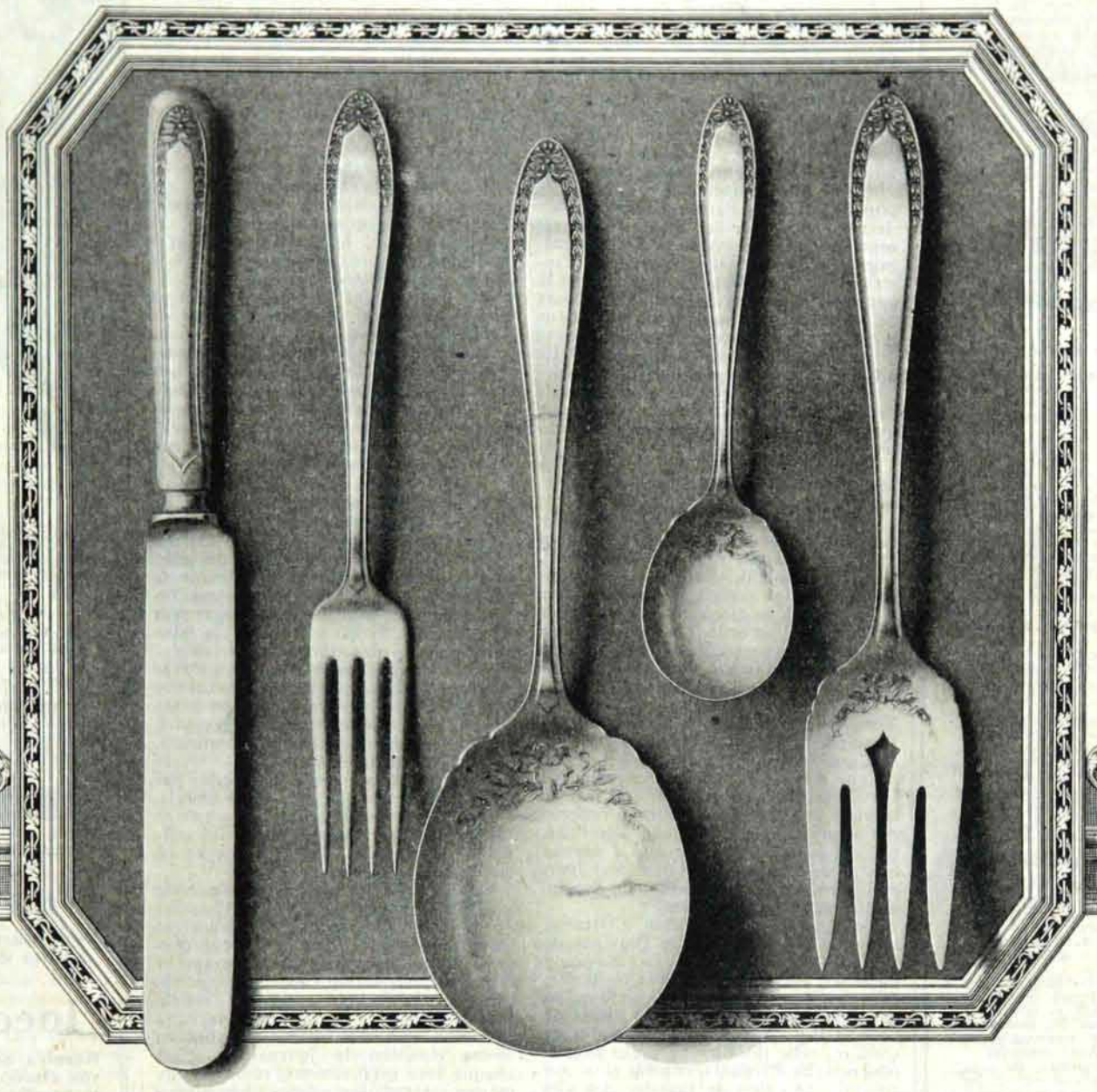
Cuillères à sucre
75c chacune

Fourchettes à viande
$1.30 chacune

Pelle à fruits
$2.00 chacune

Six fourchettes
$4.00

Six couteaux
$12.00



Dessin Bridal Wreath

Bonne Argenterie à Très Bas Prix

IL n'y a rien d'aussi bon, dans sa catégorie, que le PAR PLATE *Oneida Community*.

Cette excellente argenterie de première qualité, d'ancien genre, est dénommée PAR PLATE, parce qu'elle donne une valeur de 100% pour chaque sou de son prix très modique.

Vous avez le choix, dans une variété complète de magnifiques modèles, créés par les dessinateurs du COMMUNITY PLATE.

Demandez-le à votre fournisseur.

PAR PLATE
Six cuillères à thé
$2.00

Faites et garanties par les Fabricants de
COMMUNITY PLATE

COMMUNITY PLATE
Six cuillères à thé
$4.50

Le Coin de Mme. Knox

Une Saison de Fruits d'Hiver

JE ME demande combien parmi nous, lorsque nous cherchons quelque chose de nouveau à servir, oublient les délices que nous offrent les fruits séchés—pommes, pêches, abricots, et même notre vieil ami, le pruneau.

J'ai découvert que, lorsque les fruits frais sont rares, on pouvait facilement préparer avec Knox Gelatine et des fruits séchés les desserts de surprise les plus délicieux et les plus sains, et ce à peu de frais. Essayez ces deux recettes attrayantes.



Pudding crémeux aux Abricots

½ enveloppe de Knox Sparkling Gelatine
½ tasse d'eau froide — ¾ tasse de sucre
1 tasse d'abricots cuits (y compris le jus)
1 cuillerée à table de jus de citron
1 blanc d'œuf.

Faites tremper la gélatine dans l'eau froide pendant cinq minutes et faites dissoudre en plongeant la tasse contenant le mélange dans de l'eau chaude. Passez au couloir abricots et jus, ajoutez le jus de citron, et versez la gélatine dans ce mélange. Ajoutez le sucre et, quand il sera dissout, placez le bol dans un vase d'eau glacée et battez jusqu'à ce que le mélange commence à épaissir; ajoutez le blanc d'œuf battu jusqu'à consistance. Mettez le tout dans un moule ou plat ordinaire trempé préalablement; garnissez d'abricots tranchés, si vous le désirez, et faites refroidir. Vous pouvez employer, au lieu d'abricots, n'importe quelle sorte de fruits séchés ou de conserve.

Vous pouvez rendre votre glace favorite "doublement épaisse" et plus crémeuse, tout en l'empêchant de sécher, en ajoutant à sa recette une cuillerée à thé de Knox Gelatine amollie dans de l'eau froide et dissoute sur de l'eau chaude. Battez bien avant de la répandre sur le gâteau.

Crème Orientale aux Pruneaux

½ enveloppe de Knox Sparkling Gelatine
¼ tasse d'eau froide — ¼ tasse de lait
½ tasse de sucre — bouilli
¾ tasse de pruneaux cuits
½ tasse de noix écrasées — ou de mie de
2 blancs d'œufs — (gâteau rôtie

Faites tremper la gélatine dans de l'eau froide pendant cinq minutes, faites dissoudre dans le lait bouilli et ajoutez le sucre. Versez dans un bol contenant l'eau glacée et battez continuellement jusqu'à ce que le mélange commence à épaissir; ajoutez les pruneaux, les noix écrasées ou la mie de gâteau rôtie et les blancs d'œufs battus jusqu'à consistance. Versez dans un moule froid dont vous aurez garni le fond et les bords de moitiés de pruneaux cuits; faites ensuite refroidir. Servez froid avec de la crème ordinaire, de la crème fouettée ou de la sauce de dariole.

Vous pouvez préparer une crème fouettée délicieuse avec du lait évaporé auquel vous aurez ajouté une cuillerée à thé de Knox Gelatine amollie dans de l'eau froide et dissoute sur de l'eau chaude; fouettez le tout dans un bol entouré de glace ou d'eau glacée.

Mes brochures "Dainty Desserts" et "Food Economy" vous donneront des recettes pour préparer beaucoup d'autres desserts d'hiver, ainsi que des salades et des mets de viande et de poisson. Faites-les venir en envoyant 4c en timbres, pour couvrir les frais de poste, et en mentionnant le nom de votre épicier.

MME. CHARLES B. KNOX
KNOX GELATINE
Dept. E, 180 rue St-Paul Ouest, Montréal



Lorsqu'une recette exige de la gélatine, il est entendu que c'est la Knox Gelatine

Ce paquet contient une enveloppe de pure essence de citron afin d'accommoder la ménagère très occupée

L'Union Nationale

(Suite de la page 7)

toutes les provinces du Dominion c'est celle dans laquelle il se commet le moins de crimes, il y a le moins de condamnations judiciaires. Le professeur Chas. Bracq, du Vassar College, N.Y., dans un discours en parlant de la Province de Québec qu'il avait visitée, disait qu'étant allé dans les prisons de Rimouski, de Roberval et de Chicoutimi, il les avait trouvées absolument vides. Ayant visité celle de Bordeaux il n'y avait vu parmi les prisonniers qu'un Canadien-français pour deux anglais bien que le district fut en grande majorité peuplé de français.

C'est vrai, l'école n'est pas obligatoire dans la province de Québec parce que les parents n'ont pas besoin d'être forçés par la loi pour envoyer leurs enfants à l'école. De toutes les provinces du Dominion c'est celle où il y a la plus grande moyenne des enfants à l'école. Cette moyenne est au moins de 80%.

Et avec quelle équité est traitée la minorité protestante dans cette province où elle ne forme que 13% de la population. M. Parmelee écrivait l'an dernier: "Je puis dire que depuis vingt-sept ans que j'occupe le poste de secrétaire anglais du Département de l'instruction publique, la bienveillance et la courtoisie dont j'ai été l'objet de la part de mes officiers supérieurs n'auraient jamais pu être surpassées, eussent-ils été protestants et anglais comme moi." Et un jour le même gentilhomme disait: "La minorité protestante ici n'a jamais eu raison de se plaindre du traitement qu'elle a reçu en matière scolaire de la majorité."

Et l'Inspecteur-en-chef des écoles protestantes dans cette province, le Dr. Sutherland, écrivait l'an dernier: "Il n'y a jamais eu l'ombre d'une friction dans le Département de l'Instruction Publique depuis la Confédération. Quelle que soit la chose que nous désirions, nous, les anglais protestants, nous n'avons qu'à le dire au Gouvernement et il nous l'accorde. Nous jouissons d'une liberté merveilleuse; nous n'avons jamais le moindre trouble et nous sommes parfaitement heureux."

C'est pour cela que le *Globe* de Toronto disait il y a à peine quelques semaines: "Pendant trois cents ans, le Canadien-français n'a jamais perdu de vue son idéal. Le matérialisme n'a jamais pu l'aveugler sur le vrai but de la vie. Il apprécie toujours le progrès du monde en monnaie de l'éternité. S'il est jaloux de ses droits, il permet aux autres de jouir librement des leurs et il combattra volontiers pour les intérêts supérieurs de l'âme."

Voilà pourquoi le *Citizen* d'Ottawa, après avoir affirmé que la Province de Québec est celle dont la condition financière est de beaucoup la meilleure, celle dans laquelle il se commet le moins de crimes, il se consomme le moins de boisson, il y a la meilleure fréquentation scolaire, celle dont les berceaux sont le plus remplis d'enfants, conclut ainsi son article: "Au lieu de prendre des airs de supériorité en ce qui concerne les progrès sociaux, nous devrions être heureux d'aller à l'école de Québec et avoir l'ambition de dépasser nos voisins qui progressent de façon si pratique quoique sans ostentation."

Quant au manque de loyauté montré par les Canadiens-français durant la guerre, que de fois elles l'ont affirmé les dépêches publiées dans les journaux! Or, des statistiques irréfutables ont établi que les Canadiens-français ont payé leur quote part en hommes et en argent durant ces jours pénibles; elles prouvent que le nombre de soldats nés au pays, enrôlés dans les armées canadiennes, est aussi grand que celui des enrôlés dans n'importe quelle autre province du Canada.

C'est ce qu'affirmait honnêtement le Dr. Norman Allan, alors président de la ligue de recrutement dans l'Ontario:

> *"The native population of Quebec can stand the comparison in recruiting with the native population of other provinces."*

C'est aussi ce que disait le *Montreal Gazette:*

> *"Many French-Canadians have enlisted, have gone to the battlefields of France and have there made the supreme sacrifice. The clergy, from archbishop to parish priest, have urged the duty of enlistment upon the young men of their race."*

Et le journal ajoutait que montrer les Canadiens-français comme des poltrons, de traîtres, était injuste, condamnable et de nature à répandre des idées fausses et déplorables.

De plus, le Gouvernement demandait non seulement aux jeunes gens de prendre les armes, il suppliait aussi les fermiers de travailler à accroître la production de leurs terres. Or, comment la province de Québec a-t-elle répondu à cet appel? En 1914 elle avait 4,863,000 acres de terre en culture; en 1918 elle en avait 13,298,000. En 1914 les produits de l'agriculture se montaient à $99,000,000; ils rapportaient $273,000,000 en 1918.

Quelle largeur de vue donne la connaissance de la Province de Québec à ceux qui y ont étudié l'esprit de ceux qui l'habitent!

Permettez-moi de vous mettre au courant d'une page de l'histoire d'une maison d'éducation à laquelle j'ai donné tout ce que j'ai d'intelligence et de cœur durant près de quarante années. Lorsque les évêques de la Province de Québec voulurent fonder l'Université Laval, Lord Elgin, un des plus distingués de nos Gouverneurs-généraux, s'offrit à aller lui-même présenter leur requête au Parlement anglais. Voulez-vous savoir quelles sont les deux raisons que ce Gouverneur donna au Parlement de notre Mère-patrie pour obtenir une charte aux pouvoirs les plus étendus? Il dit à ses concitoyens que les évêques voulaient fonder cette Université pour pouvoir conserver les enfants français et catholiques. Et ces ministres, ces députés, tous anglais et protestants, comprirent que plus ces enfants seraient fidèles à leur foi et à leur sang, plus ils resteraient fidèles à la cause de l'Angleterre.

Ce Gouverneur aux vues larges et éclairées, savait peut-être le mot de l'empereur romain qui voulait faire apostasier des chrétiens. La plupart avaient refusé d'offrir de l'encens aux idoles, mais quelques-uns avaient fléchi devant les tourments et l'empereur commanda de les mettre à mort, "car," disait-il, "celui qui est infidèle à son Dieu ne sera jamais fidèle à son Roi."

IL FAUT bien admettre que le grand véhicule des préjugés, c'est la Presse. Il est banal de répéter qu'elle est devenue de nos jours une grande puissance, on pourrait dire qu'elle est la grande puissance, celle de toutes les forces humaines à laquelle appartient la puissance la plus étendue, la plus constante, la plus efficace.

L'homme est essentiellement un être enseigné. La parole de ses semblables exerce sur ses pensées et sur ses actes une influence souvent décisive; témoins, le maître à l'école, l'orateur à la tribune, le prédicateur dans la chaire.

Lorsque cette parole est fixée par l'écriture, reproduite par l'imprimerie, elle perd sans doute quelque chose de sa vie et de son accent communicatif; mais en revanche son action gagne en étendue et en durée.

Tandis que le maître ne s'adresse qu'à un petit nombre d'élèves, l'orateur ou le prédicateur à quelques centaines d'auditeurs, c'est par milliers, par centaines de milles parfois que se comptent ceux auxquels arrive l'enseignement du journal. La parole passe et s'oublie vite; elle ne peut d'ordinaire se faire entendre qu'à des intervalles plus ou moins éloignés; le journaliste, c'est chaque jour qu'il revient, redisant aux mêmes lecteurs les mêmes choses sous des formes variées et les faisant ainsi peu à peu pénétrer dans les esprits comme l'eau qui, ne cessant de tomber goutte à goutte, finit par creuser la pierre la plus dure.

Or aujourd'hui les journaux sont plus que nombreux; ils abordent tous les sujets; ils émettent sur toutes choses des jugements que la plupart des lecteurs acceptent sans les contrôler.

Un homme distingué disait dans une plaisanterie pleine de charmes: "Si un journal affirmait un soir que j'ai volé les tours de Notre-Dame de Paris et que je les ai mises l'une après l'autre, chacune dans l'une de mes poches, je commencerais par me sauver; car je sais que plusieurs des lecteurs de ce journal le croiraient et je pourrais être la victime de cette erreur. Plus tard justice me serait rendue mais pour moi, il ne serait plus temps."

Dans les temps troublés où nous vivons, il n'est pas de profession plus noble, plus utile que celle du journaliste, si elle est inspirée par le dévouement, si elle met un caractère et un talent au service de la vérité, du droit, de la liberté, des grands intérêts moraux et matériels de la patrie.

Entre toutes les carrières profanes il n'en est pas qui exige un tel ensemble de qualités et de vertus, un esprit ouvert sur toutes les questions, capable de se les assimiler; une plume alerte, l'habitude comme la passion du travail et d'un travail toujours dérangé, la nécessité d'être tout ensemble prudent, prompt et réfléchi.

Quelle mission les journalistes ont à remplir, mais aussi quelle responsabilité est la leur! Ces pensées, ces récits qu'ils jettent aux quatre vents du ciel s'en vont sur tous les points du pays; ce sont des semences qui germeront et lèveront. Auteurs des semailles, ils seront responsables de la moisson.

Grâce à Dieu nous avons des journalistes vrais qui savent mener une plume

Hollins
HOSIERY & NIGHT WEAR
The Mark of Fine Merchandise



Les Flanelles Irrétrécissables
Viyella ou "Clydella"
sont idéales pour les vêtements d'enfants. On peut les laver indéfiniment sans les abîmer. Leur poids est léger—leur tissu est chaud et doux. Elles peuvent être portées sur la peau la plus sensible.
Exigez qu'on vous montre le nom "Viyella" ou "Clydella" sur la lisière.
En vente dans les magasins de première classe.
Wm. Hollins & Co., Ltd.
(of England)
62 Front St. West, Toronto, Canada.
43 East 17th St., New York, U.S.A.
M-2

Neo Plastique
Donnera un nouveau charme à votre visage et l'embellira.

Inecto Rapid
Rendra, en quinze minutes, à vos cheveux gris leur couleur naturelle.

ON DEMANDE DES AGENTS PARTOUT

Les Traitements de Pember
PAR LA POSTE
Conserveront et feront pousser vos cheveux. Ils guériront toutes les maladies du cuir chevelu.
Faites venir un Catalogue de
W. T. PEMBER
129 Yonge St., Toronto, Ont.

CHAMBERLAIN'S
Ce Liniment Soulage du Rhumatisme
L'application du liniment de Chamberlain produit un effet très bienfaisant, dans les cas de rhumatisme chronique ou musculaire. Avant de vous coucher, frottez bien les parties malades avec ce liniment, et vous constaterez que le soulagement et le sommeil qui en résulteront valent plusieurs fois le coût de ce médicament.
LINIMENT 35c et 65c

loyalement, qui se respectent et respectent leurs lecteurs, qui veulent élever le niveau moral et intellectuel du peuple, qui ont au cœur le souci des intérêts sacrés du pays.

Je suis convaincu qu'il n'en est pas un seul dont on pourrait dire ce qu'on disait un jour malicieusement d'un homme qui avait, pendant de longues années, écrit dans un journal et qui venait de mourir: "Dans sa vie, il n'apprit rien, il écrivit presque sur tout, ils se trompa presque toujours et il ne s'en aperçut jamais."

Quel mérite ils auraient et quel service ils rendraient à la société ceux qui ont la direction des journaux, s'ils pouvaient, après avoir consciencieusement écrit leur article quotidien, surveiller ou faire surveiller avec soin tout ce qui s'imprime dans les autres nombreuses colonnes du journal! Que de dépêches remplies de faussetés, pétries de fanatisme viennent de tous les coins du monde; elles sont souvent fabriquées par des hommes inconnus; elles sèment les dissensions, entretiennent les malentendus et les conflits entre des citoyens qui devraien pouvoir vivre dans l'union et la con corde.

Et pour rester dans le vrai, il peut être dangereux de ne lire qu'un journal et d'ajouter une foi aveugle à tout ce qu'il dit. Celui qui le rédige peut être intelligent, même très intelligent, mais il peut parfois se tromper, il n'a pas toujours le temps de s'informer exactement de ce qu'il apprend aux autres, de réfléchir avec quelque loisir et autant qu'il le désirerait aux jugements qu'il est chargé de porter; puis surtout s'il est à la tête d'un journal de parti, il n'est pas toujours libre de dire toute la vérité. Heureux s'il a assez de caractère pour se garder de toute violence inutile, de se préserver de toute injustice sciemment acceptée.

FAISONS donc tous de notre mieux pour faire régner entre nos concitoyens l'union et la concorde qui peuvent les rendre heureux.

Rappelons-nous et rappelons à ceux qui nous entourent que nous ne sommes pas nés pour nous haïr mais pour nous aimer, qu'une même affection devrait confondre tous les cœurs des Canadiens en un seul cœur, qu'un même dévouement devrait les animer tous pour le bien commun et que chacun devrait chercher le bonheur dans cette chrétienne charité.

Les diverses nationalités disséminées sur notre immense territoire ne sont pas tenues d'être adverses les unes aux autres. Pourquoi ne pas vivre dans l'harmonie, nous souvenant que la plupart des nations ont été formées d'éléments hétérogènes comme leurs drapeaux sont formés de lambeaux de soie et de laine cousus ensemble.

La pierre et la brique ne sont pas homogènes et toutes deux sont employées dans les constructions les plus monumentales et les plus solides. Que faut-il pour les unir? Un peu de ciment.

Le ciment qu'il faut surtout dans un pays comme le nôtre, c'est la charité. Quel mot béni que celui-là! Il est si saint que Dieu lui-même a voulu se définir par lui. "Je suis la charité," disait Notre Divin Sauveur.

S'il y a une scène touchante dans les annales de la primitive église, c'est bien celle qui se passait à Ephèse lorsque St-Jean, déjà cassé de viellesse, se faisait porter par ses disciples dans l'assemblée des fidèles et ne cessait de leur répéter: "Mes enfants, aimez-vous les uns les autres." Et c'était tout le discours qu'il leur faisait. Et comme les fidèles lui témoignaient leur surprise qu'après avoir écrit de si belles pages, il n'avait pas d'autres paroles à leur dire, il répondait: "C'est que c'est le commandement du Seigneur et que, s'il est observé, à lui seul il suffit."

Avec la charité nous aimerons les autres malgré leurs défauts comme nous nous aimons nous-mêmes avec les nôtres. Quelqu'un demandait un jour comment on pouvait s'abstenir de juger défavorablement le prochain et d'en dire du mal. "Ayez toujours deux portraits sous les yeux," lui fut-il répondu, "le vôtre et celui du prochain." Ah! si nous considérions attentivement notre portrait, nous ne serions pas si enclins à critiquer celui des autres. "Celui qui a un toit de verre," dit le proverbe, "ne doit pas briser les tuiles du voisin."

Avec la charité nous serons de l'école d'un grand saint qui disait un jour: "Si quelqu'un vous arrache un œil, servez vous de l'autre pour le regarder de bon cœur."

Avec la charité nous vivrons de manière à faire penser à ce bel instrument de musique qu'on appelle l'orgue et qui est l'image de l'union dans la société. Dans l'orgue il existe mille sons divers; chaque tuyau a sa forme, chaque languette son timbre, chaque ouverture sa grandeur, chaque jeu ses variations et quand tout est mû par un principe intelligent, de merveilleux accords en résultent.

De même dans les familles, dans les cités, dans les pays, chaque homme a son caractère, ses devoirs, ses qualités, ses défauts. Mais quand la main intelligente et discrète de la charité se promène sur toutes ces touches, l'unisson s'établit, les dissonances, si elles existent, ne sont que transitoires et le meilleur des organistes, la charité, sait tellement combiner les jeux, ménager le vent, adoucir les tons que rien n'est troublé dans les rapports essentiels. Si la musique qui en sort n'est pas toujours excellente, elle est au moins tolérable.

Vous vous rappelez ce féroce César qui souhaitait une seule tête au genre humain pour l'abattre d'un seul coup. Eh bien, formant le vœu contraire, désirons tous que le Canada n'ait qu'un cœur.

On demandait un jour à un noble personnage en quel temps et dans quel pays il aurait choisi de vivre si la Divine Providence s'en fut remise à sa liberté. Il releva sa belle tête, fière et ardente: "Le temps où j'aurais voulu vivre," dit-il, "le mien. Le pays? Dix fois le mien."

Ayons l'union dans notre si beau pays, dans notre cher Canada, et alors si quelqu'un s'aventure à nous demander dans quel pays nous aurions choisi de vivre, si Dieu nous en eût laissé le choix, nous serons heureux de répondre: "Cent fois le nôtre."

Génereux Mensonge

(*Suite de la page 11*)

—Tiens... tiens, écoute... il cloue mon cercueil... je l'entends... je l'entends... j'ai peur!

Et, sous l'impression de sa terreur, elle s'était à demi redressée; Marguerite prit en les siennes ses mains, jetant éplorée:

—Non, non, ne vous inquiétez pas, c'est la fièvre.

—Tu parles comme le médecin. Personne ne me dit la vérité. Je voudrais pourtant savoir.

Et s'animant, les pommettes rougies, en un dernier geste d'énergie, elle hoqueta:

—Je veux te parler sérieusement... Ton avenir en dépend.

—Ne vous fatiguez pas.

—Je n'ai pas encore fait mon testament... Si la mort me surprend avant que mes dispositions soient prises, tu n'auras rien... Dois-je l'écrire immédiatement, ou puis-je attendre?

Anxieuse, elle regardait la jeune femme pour essayer de lire au tréfonds de son âme. Mais malgré la volonté de savoir, ses yeux, qui étaient de la matière et qui ne voulaient pas mourir, la fixaient si implorants, si désireux d'être rassurés que Marguerite fut prise d'une immense pitié. Avait-elle le droit d'arracher à cet être que la mort effrayait tant cette dernière illusion? Elle ne le pensait pas. Et peut-être en cet instant plus pâle que la moribonde, car elle prononçait pour elle un arrêt de misère, elle bégaya d'une voix sans timbre:

—Vous ferez votre testament... plus tard... lorsque vous serez debout et que cela ne vous fatiguera pas.

—Tu sais, tu n'as droit à rien, insista la malade. Ne crois-tu pas qu'il soit plus prudent tout de suite?

Ses yeux, toujours, la regardaient, angoissés, tandis que ses lèvres tremblantes disaient des paroles tentatrices:

—Tu seras riche... la vie pour toi deviendra calme, heureuse...

Marguerite l'écoutait, frissonnante. En la vision rapide des minutes graves, elle voyait défiler tout le cortège chagrin de leur existence de besoigneux, les soucis, les privations, les dettes; un mot à dire, et, à jamais, ces inquiétudes disparaîtraient. Mais devant le regard qui s'était fait humble, implorant, pareil à celui d'un enfant qui supplie, une immense pitié envahit son cœur, et se sacrifiant, elle bégaya:

—Vous guérirez... plus tard.

La face moribonde s'éclaira d'une grande félicité, et, retombée sur sa pile d'oreillers, encore plus décolorée qu'à l'arrivée de sa nièce, elle souffla:

—Merci!

Une minute Marguerite attendit. Mais ne voyant plus le drap se soulever sous le halètement pénible de la respiration, elle se pencha, inquiète.

Dans sa joie de croire qu'elle vivrait encore, tante Aurélie était morte.

La jeune femme s'effondra sur le parquet, pleurant à la fois son chagrin et l'égoïste regret de la fortune perdue. Mais comme lui venait l'appréhension de la colère de son mari, à l'aveu de sa timidité, elle revit les yeux implorants de sa tante, ces pauvres yeux tristes, reflet de l'être qui voulait vivre encore, et que sa générosité avait illuminés d'un suprême éclat de bonheur, et elle murmura:

—J'ai bien fait.

DANIEL RICHE.



La mère-nourrice

LA SANTÉ donne un charme féerique à l'enfance du nouveau-né. Elle ajoute cette beauté fraîche au brillant de ses yeux; elle est l'essence de ce souffle de douceur infantile exhalé par ce chaud petit "paquet"; c'est la santé seule qui fait entrer l'air dans ses poumons délicats, produisant par là ces légers bruits de "glouglou" provenant de son tout petit gosier.

La mère sensée, qui s'intéresse ardemment au bien-être de son bébé, prend bien soin de sa propre santé. Elle sait bien qu'il ressentira par l'allaitement les effets de sa condition sanitaire.

Aussi, s'applique-t-elle spécialement à débarrasser ses intestins régulièrement et parfaitement des résidus alimentaires, qui forment un poison dangereux et irritant lorsqu'ils s'accumulent et qu'on les garde longtemps dans le système. Ce poison s'introduit dans le sang, se répand dans le système et infecte ces cellules qui fournissent le lait nécessaire à l'allaitement du bébé.

Nujol est prescrit contre la constipation par les autorités médicales les plus renommées, particulièrement pour la mère-nourrice, vu qu'il ne peut pas s'introduire dans le système et qu'il ne peut, par conséquent, affecter le lait. Il ne dérange pas l'estomac. Il ne cause aucune nausée ou colique, et ne nuira pas dans le travail et les amusements de chaque jour.

On peut faire prendre Nujol aux enfants en toute sûreté et avec une efficacité parfaite.

Nujol agit d'après un principe tout à fait nouveau. Au lieu de forcer et d'irriter le système, *il ne fait qu'amollir les déchets de l'alimentation*. Ceci permet aux nombreux petits muscles, dans les parois des intestins, se contractant et s'étendant d'une manière normale, de comprimer les résidus alimentaires de manière à ce qu'ils sortent naturellement du système.

Nujol prévient ainsi la constipation parce qu'il facilite le travail de la nature, débarrasse complètement les intestins à des intervalles réguliers—la meilleure habitude au monde.

Nujol est absolument anodin et agréable à prendre. Essayez-le.

Nujol

REG. U.S. PAT. OFF.

Contre la Constipation



Nujol ne se vend que dans des bouteilles scellées et portant la marque de commerce de Nujol. En vente dans toutes les pharmacies. Les mères trouveront des conseils et des renseignements très utiles dans les brochures de Nujol intitulées: "La Constipation durant la Période du Bas Age et de l'Enfance" et "La Constipation durant la Période de Grossesse et d'Allaitement" (Imprimées en Anglais seulement).
Adressez-nous ce coupon aujourd'hui, et nous vous enverrons ces deux brochures. Nujol, Chambre 708, 22 rue St-François-Xavier, Montréal, P.Q.

Nom.....

Adresse ..

"Une Tasse de Cacao"

est bonne à prendre à toute heure du jour



Baker's Cocoa

est surtout bon à prendre dans la soirée, peu de temps avant votre coucher. Sa saveur est délicieuse, son arome très attrayant, et il contribuera à vous faire dormir paisiblement, sans être un narcotique dans aucun sens de ce mot. Il est absolument pur et sain.

Livre de recettes choisies envoyé gratuitement

Walter Baker & Co. Ltd.
Maison établie en 1780
Montréal, Canada Dorchester, Mass.



La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada

Nous enverrons sur demande nos

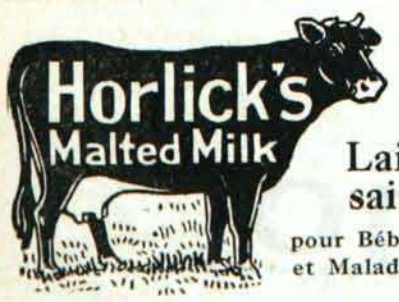
CATALOGUES

d'Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres d'Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner sa profession ou occupation



GRANGER FRÈRES
Libraires, Papetiers, Imprimeurs
43 Notre Dame Ouest, Montréal



Lait sain

pour Bébés et Malades

Un breuvage nutritif pour tous les âges. Ayez toujours du Horlick's pour collationner au Bureau ou à la maison.



VOL-PEEK

Répare Casseroles et Poêlons

Ustensiles de cuisine, Porcelaines, Aluminium, Articles Emaillés, Zinc, Cuivre, Fer, etc., d'emploi facile, sans appareil, prêt en 2 minutes. Maintient une casserole pour ¼ cent, 25 cents chez votre fournisseur, ou payé d'avance chez Vol-Peek-V-Co., Boîte 2024, Montréal.

UNE GIFLE

(Suite de la page 9)

Mr Croker comprit qu'une phase nouvelle de plus venait de s'ouvrir dans leurs rapports. Sans doute que sa présence à l'enterrement de Mme Lafeuillade établissant entre eux un lien analogue à celui de l'antique hospitalité, dissipait, du coup, ce qui pouvait subsister d'une appréhension désormais injurieuse et injustifiée. Mlle Plantin s'assit tout de go à sa table sans s'environner d'aucune circonvallation. Sauf qu'un voile de mélancolie continuait d'assombrir son fin visage, ses manières étaient redevenues ce qu'elles étaient avant l'accident. Comme l'arrière du travail était considérable, la séance se prolongea. En prenant congé de Mr Croker, la jeune fille lui dit, timidement:

—J'ai été bien touchée, monsieur, de votre présence avant-hier.

Il répondit:

—J'étais grandement excité par cette cérémonie...

Puis percevant sans doute une nuance d'étonnement sur les traits de son interlocutrice, il s'empressa de compléter sa pensée:

—Je veux dire que cette cérémonie m'a donné une idée très opportune de la famille française. J'étais à côté de M. le professeur Duvivier qui a eu l'obligeance de m'instruire largement de vos parents.

Le visage de la jeune fille s'éclaira:

—Je suis bien contente, M. Duvivier est un de nos plus vieux amis.

—Il m'a appris un grand nombre de choses honorables et même très admirables sur leurs actions. Et il paraît que vous êtes très proprement leur fille.

Mlle Louise rougit légèrement.

—Il ne faut pas prendre à la lettre tout ce que dit M. Duvivier. Il nous aime depuis trop longtemps.

Les séances suivantes furent tout à fait cordiales. Avant que commençât le travail, Mr Croker ne manquait pas de demander des nouvelles de M. et Mme Plantin. Et il poursuivait ses questions chaque fois que Mlle Louise avait à régler sa machine ou à disposer ses feuilles. D'abord un peu réservée, Mlle Plantin se montrait, peu à peu, plus prolixe, plus expansive.

"Papa allait bien, quoique très fatigué. Maman surmontait son chagrin. Le rhumatisme de grand'maman l'empêchait presque de quitter son fauteuil. Il y avait en vue, pour Cécile —la beauté—une place de maîtresse de chant.

—Elle a une voix superbe.

Mr Croker dit:

—Si elle a une voix superbe, pourquoi n'entre-t-elle pas au théâtre?

Mlle Louise eut un franc éclat de rire.

—Au théâtre! Allez donc dire cela à papa et à maman!

Et à Mr Croker, un peu confus et très attentif, elle expliqua que M. et Mme Plantin aimeraient mieux voir leur fille morte plutôt que d'affronter cette carrière de perdition.

Et elle ajouta, d'un petit ton sage:

—D'ailleurs, vraiment, elle est trop jolie.

Mr Croker acquiesça. Mais alors, Chonchette? Claudine? Mlles Cardinal? Une macédoine baroque de littérature grouillait en lui. Il questionna:

—Vous avez une existence très sévère?

—Pas trop. On se réunit après dîner autour de la lampe. Quelquefois papa fait la lecture pendant qu'on travaille. Il y a aussi les petites soirées avec une tasse de thé, tantôt à la maison, tantôt chez des Maitrot et des Lafeuillade. M. Duviver et Pierre ont assez souvent des places pour le cinéma...

—Pierre...? c'est le militaire?

—Oui. L'aviateur.

Les narines de Mlle Louise se gonflent de fierté, d'angoisse aussi.

—Ah! c'est un brave garçon. Pourvu qu'il ne lui arrive rien.

—Il monte bien?

—C'est le meilleur pilote de tout le centre auquel il est attaché. Aussi lui fait-on essayer tous les modèles nouveaux. L'autre jour, il a failli capoter avec un Baudon-Lafargue, qui n'était pas au point. Il s'en est tiré en cassant du bois.

—Il aura bientôt fini son service. Vous serez rassurée!

—Sans doute, mais—le corsage de Mlle Louise se soulève d'un léger soupir—il s'agira, pour lui, de trouver une position. En ce moment, c'est difficile. Pour gagner de quoi nous aider, il est capable de n'importe quoi, même de continuer ou de s'en aller très loin. Et nous voudrions tant le garder!

Puis, souriant elle-même:

—Vous allez vous moquer de nous, Mr Croker, vous qui avez Mme Croker en Amérique, votre fils en Australie et votre fille au Groënland. Vous devez nous trouver tout à fait stupides...

Mr Croker réfléchit et articula:

Non, pas stupides. Seulement un peu—oui, vraiment—un peu surprenants.

. . . . . .

Un matin, Mlle Louise entra en coup de vent. Il y avait autour de son visage délicat comme une auréole de joie lumineuse.

—Hello! Vous ressemblez à un rayon de soleil!

—Oh! monsieur, vous avez si gentiment pris part à notre deuil et à nos préoccupations, que je veux tout de suite vous dire ce qui nous arrive. Figurez-vous que Pierre a une place magnifique. Un ami de M. Duvivier, le directeur d'une grande usine de Puteaux avait entendu parler de lui et l'a fait venir. C'est convenu. On compte sur lui. Il ne partira pas. Maman et grand'maman en ont pleuré toute la nuit.

Mr Croker dit avec flegme:

—Hello! elles auraient ri s'il était parti pour la Chine? Et vous, vous étiez contente?

—Si j'étais contente! C'est-à-dire que nous étions toutes comme folles à la maison. Vous comprenez, c'est un tel soulagement. Maintenant que tout ne reposera plus sur les épaules de papa tout seul...

Mais elle s'arrête, un peu choquée: Mr Croker bâille à se décrocher la mâchoire. Oh! ces Américains! Elle murmure:

—Je vous demande pardon; je vous fais perdre votre temps. Travaillons.

Mr Croker répond avec flegme:

—C'est cela. Travaillons.

MR CROKER dit à Mlle Plantin: —J'ai retenu une place sur la *Guyenne* pour le 8. À partir de l'autre semaine, vous serez donc libre.

Mlle Plantin répond:

—C'est bien, monsieur. D'ailleurs j'ai très peu à faire depuis huit jours. Je me demande si c'est la peine que je continue à venir...

Mr Croker dit:

—Je désire que vous continuiez à venir régulièrement. Il est nécessaire pour ma tranquillité que j'aie votre travail à ma disposition.

Et, désignant un coffre plein de paperasses:

—En outre, je désire que vous classiez toutes ces lettres. Vous détruirez celles qui sont sans intérêt et rangerez les autres par ordre alphabétique des correspondants.

Mlle Plantin continua donc ses visites quotidiennes. Elle tapotait encore quelques copies, et passait le reste de la matinée à ses triages. Cette besogne n'était pas très absorbante. Mr Croker prenait plaisir, interrompant la lecture de ses journaux, à la faire bavarder.

Un matin, il eut à s'absenter quelques minutes pour renouveler sa provision de cigares.

Quand il revint, il trouva Mlle Plantin, une lettre sur les genous, les yeux rouges, exorbités.

En le voyant, elle s'écria, d'une voix entrecoupée:

—Oh! monsieur... monsieur...

Il fut un peu effrayé et l'interrogea:

—Eh bien! mademoiselle, qu'est-ce qu'il y a?...

Elle murmura, brandissant la lettre:

—Oh! monsieur... Pierre... la place de Pierre... C'est vous qui...

Mr Croker eut un geste de contrariété et fronça le sourcil. Vraiment, il avait eu bien besoin de laisser traîner la lettre par laquelle la maison Louis, de Puteaux, l'informait que, conformément à sa demande, et en reconnaissance des bonnes dispositions de la banque Croker, elle s'engageait à réserver une situation de contremaître, avec indemnités spéciales, à M. Pierre Plantin, actuellement au service.

—Voici. M. Duvivier m'a dit du bien de votre frère. Je pense que quand un homme riche rencontre un garçon méritant, il a le devoir de l'aider. Puis, je dois avoir des relations avec cette maison Louis, et peut-être qu'en y plaçant votre frère, je fais en même temps une bonne affaire. En outre—il toussa légèrement—vous m'avez dit que vous auriez du plaisir si votre frère restait à Paris. Je désirais faire quelque chose qui vous donne du plaisir. Mais je craignais que, si vous le saviez, vous ne vouliez pas. Donc j'ai exigé le secret. Mais j'ai été si stupide, que vous avez tout découvert.

Mlle Louise se mouchait et se tamponnait les yeux:

—Vous êtes trop bon.

Mr Croker dit avec fermeté:

—*No*, je ne suis pas...

Puis il ajouta:

—Il serait utile, quand vous aurez essuyé vos yeux, que vous finissiez ce stupide classement.



Avez-vous déjà Fait une Gelée à la Purée de Bananes?

1 enveloppe de Gélatine Cox, ½ tasse d'eau froide, 2 tasses (une chopine) de lait chaud, 3 bananes, passées dans la passoire, 1 citron, 1 tasse (½ lb) de sucre, 1 cuillerée à thé de colorant rouge ou jaune

Mélanges la Gélatine et l'eau, ajoutez le lait, et, lorsque la dissolution sera complète, ajoutez les bananes, le jus de citron, le sucre et le colorant. Battez le tout jusqu'à ce que le mélange commence à se lier, versez-le dans un plat à servir, placez-le au frais pendant quelques heures, et servez avec du lait ou de la crème.

Ceci n'est qu'un des délicieux et riches desserts que l'on peut confectionner avec la Gélatine de Cox. Pure, non sucrée et sans saveur, la Gélatine de Cox constitue le secret de beaucoup de poudings crémeux, de plats savoureux et appétissants, et de plusieurs salades délicates.

Gardez-en toujours une boîte ou deux sur la tablette de votre garde-manger. Vous la trouverez très utile dans la confection de vos desserts délicieux et de vos différentes salades.

Notre nouveau livre est rempli de recettes pour la confection de soupes, salades et desserts délicats et ragoûtants. Nous serons très heureux de vous en expédier un exemplaire gratuitement.

Demandez, par la poste, les recettes de Gélatine Cox.

GÉLATINE DE COX

en poudre instantanée

J. & G. COX, Limited
Dept. H. Casier postal 3009
MONTREAL



UN GRAND BIENFAIT

Il y a un grand nombre de mères, nerveuses et déprimées pour qui

L'Emulsion Scott

serait un grand bienfait C'est la raison d'être de l'Emulsion Scott de reconstituer les forces.



Scott & Bowne, Toronto, Ont. 20–109

Remède Domestique

Contre les cheveux gris

Vous pouvez préparer à la maison une mixture simple qui brunira graduellement les cheveux gris en les rendant soyeux et lustrés. À une demi-chopine d'eau ajoutez un once de *bay rum*, une petite boîte de "Orlex Compound" et un quart d'once de glycérine.

Vous pouvez vous procurer ces ingrédients à bon marché dans n'importe quelle pharmacie, ou le pharmacien préparera la mixture pour vous. Appliquez sur la chevelure deux fois par semaine jusqu'à ce que la teinte désirée ait été obtenue. Cette mixture fera paraître plus jeune de plusieurs années une personne à cheveux gris. Elle est facile à employer, ne colore pas le cuir chevelu, n'est ni collante, ni huileuse et ne déteint pas.

Imitées mais jamais égalées

On a dit que l'imitation était la forme la plus sincère de la flatterie. Les Modes du "Costume Royal" ont pu être imitées, mais elles n'ont jamais été égalées.

La femme pour qui l'élégance est chose essentielle constate que "Le Costume Royal" est, en fin de compte, le service le moins coûteux.

"Le Costume Royal" est une spécialité que l'on ne trouve que dans LA CANADIENNE.

LE LENDEMAIN—c'était l'avant-veille du départ de Mr Croker, Mlle Louise lui dit:

—Monsieur, j'ai raconté à papa et à maman ce que vous avez fait. Ils tiendraient beaucoup à vous exprimer leur reconnaissance et m'ont demandé si je pensais que vous voudriez bien les recevoir. Mais j'ai eu une autre idée. Quoiqu'elle les effraye un peu, ils ne m'ont pas défendu de vous la dire. Voulez-vous accepter de venir déjeuner demain à la maison? C'est le jour où Pierre vient aussi. Tout le monde serait heureux de vous dire merci, chez nous... Seulement, vous savez, c'est très modeste, et il ne faudrait pas que ça vous ennuie!...

Mr Croker répondit avec force:

—Je serai grandement joyeux de ce déjeuner.

Puis, tout à coup, s'arrêtant, il rougit légèrement, comme si une pensée soudaine l'embarrassait.

Mlle Louise interrogea, anxieuse:

—Il y a quelque chose qui vous contrarie?

Mr Croker secoua la tête:

—Je suis grandement joyeux, mais j'éprouve beaucoup de trouble. Est-ce que vous avez raconté, chez vous, cette chose de l'autre jour, cette sotte chose, vous savez?

Mlle Louise rougit à son tour et sourit:

—Rassurez-vous. Je n'en ai rien dit à personne, sans quoi, vous pensez bien que jamais papa et maman ne m'auraient permis de revenir chez vous et Pierre, au lieu d'accepter que vous lui procuriez un emploi, ne songerait qu'à vous casser la figure...

—Hello! ainsi ferait-il, ce brave garçon!

A cette perspective, un large éclat de rire illumina la face de Mr Croker, complètement rasséréné.

Mlle Louise rit aussi, et puis murmura d'un petit ton gentil:

—Voulez-vous que je vous dise? Depuis que vous avez été si bon pour nous, j'ai pensé plusieurs fois à cette chose que vous dites. Et je ne suis jamais arrivée à comprendre ce qui vous avait pris ce jour-là. Voyons, est-ce qu'en Amérique, un monsieur comme il faut embrasse ses dactylographes?

Mr Croker la contempla avec stupeur en branlant la tête. Embrasser une dactylographe en Amérique! Non, une entreprise si immorale, si déraisonnable et si onéreuse par ses conséquences, serait proprement monstrueuse. Mais en France... Zola, Mirbeau, les *Demi-Vierges*, *Claudine à l'école*, le *Ruisseau*.

Il haussa les épaules.

—Laissez cela, et pensez seulement que j'étais idiot.

LA FAMILLE Plantin demeurait rue Truffaut, aux Batignolles. On traversait un premier corps de logis de modeste apparence, puis une cour, puis on montait deux étages d'un escalier plus modeste encore.

Un cordon de sonnette, terminé par une espèce de gros gland pendait à l'étage. Mr Croker le tira avec beaucoup de précaution, comme un objet fragile, et une petite Bretonne, à joues rouges et à bavolet blanc, vint lui ouvrir, l'introduisit d'abord dans une antichambre assez obscure, et puis dans un petit salon.

Mlle Louise s'avança à sa rencontre, un peu embarrassée, et le présenta successivement à sa grand'mère et à sa mère. Puis M. Plantin vint lui serrer la main, ensuite le jeune aviateur, et puis la sœur si jolie et les deux orphelines. Les instants que passa là Mr Croker furent parmi les plus curieux qu'il eût vécus sur cette terre. Ni au Japon, ni au Transvaal, ni en Tasmanie il ne s'était senti complètement dépaysé. Il lui semblait être enfermé avec les héros de M. de Balzac dont les portraits pendaient aux murs et le surveillaient, dans une sorte de maison de Nuremberg ou de cage à mouches qui serait en même temps un petit musée et une chapelle de couvent et appartiendrait à une ère lointaine, dans un autre monde. Tout était d'une propreté minutieuse, incommode, délicieux et étonnamment vieillot. A chaque instant Mr Croker s'attendait à voir entrer un ancêtre avec une redingote pincée à la taille ou une dame en falbalas... Mais il n'entra que la petite Bretonne, qui avertit que le déjeuner était servi.

On passa dans une salle à manger encore plus petite que le salon. Elle ressemblait au réfectoire d'un très curieux bateau dont les corsaires auraient soigneusement pilé et aligné au mur le ménage de la cousine Bette. Avant de se mettre à table, on fit remarquer à Mr Croker la jolie vue du jardin qui contenait un arbre.

—On se croirait à la campagne. Puis on s'assit: Mr Croker à la droite de la vieille dame dont il frôlat le coude.

Dans cette prodigieuse petite boîte, Mr Croker mangea le meilleur déjeuner qu'on lui eût servi depuis qu'il était en France, et probablement au monde. Il se composait d'une omelette au fromage, de côtelettes de mouton aux pommes frites et de tranches de jambon avec une salade. Pour le dessert, il y eut un merveilleux pudding, œuvre de Mlle Louise, qui était, à ses heures, une cuisinière émérite. Mr Croker dévora comme un ogre au risque de se donner une indigestion, d'abord, parce que c'était exquis, puis parce qu'il avait faim et ensuite, parce que chaque fois qu'il reprenait d'un plat, tous les visages s'épanouissaient. M. Plantin rougit de plaisir quand Mr Croker le félicita de son bordeaux. Mais peut-être que le café, servi au salon par la jolie Cécile, était meilleur encore, et la vieille eau-de-vie, venue avec M. Plantin au monde, était quelque chose comme une relique historique dont Mr Croker écouta l'histoire, un peu longue, avec un réel respect. Il ne fut pas moins content de connaître les ancêtres des familles Plantin, Lafeuillade et Maitrot, qui pendaient aux murs et garnissaient des consoles sous formes de portraits à l'huile et à l'eau, de miniatures, daguerréotypes et photographies. Il lui parut que ces gens proprets et respectables étaient tout à fait sympathiques et il souleva une sorte d'enthousiasme quand il remarqua une ressemblance entre Mlle Louise et une très lointaine grande-tante dont le mari était mort aux Amériques.

—C'est frappant, n'est-ce pas, monsieur?....

Quand il eut terminé cette tournée de famille, Mme Jules Plantin le félicita de rejoindre bientôt Mme et Mlle Croker.

Il doit bien vous tarder de les revoir!

Mr Croker répondit qu'il en était ainsi.

Et Mme Plantin, la mère, observa:

—Comme elles ont dû avoir du chagrin de ne pouvoir vous accompagner!

Mr Croker répondit qu'il en était certainement ainsi, mais elles étaient trop préoccupées par l'éternuement rationnel et la Ligue pour l'utilisation intégrale du corps humain.

Cette déclaration parut jeter dans l'assemblée un réel malaise, voire une stupeur qui tenait de la consternation. Elle ne se dissipa que quand Mr Croker, questionné s'il avait des fils, dit qu'il espérait bien qu'Eddie, l'Australien, et Jack, le Chinois, seraient à la maison pour la Noël. Ce serait la première fois, depuis onze ans, que tout le monde se trouverait réuni.

Il y eut à cette nouvelle un chœur d'exclamations de pitié et de joie. Mr Croker comprit, malgré la politesse qui l'environnait, qu'il était beaucoup plus un objet de commisération pour l'état sporadique de sa famille que d'envie pour ses millions.

Avant de se mettre à table, il avait déjà reçu les remerciements attendris de toute la famille au sujet de la situation qu'il avait trouvée au jeune aviateur. Causant avec lui, il fut favorablement impressionné de la netteté de ses réponses. Et il profita d'un instant d'aparté pour interroger:

—Ne seriez-vous pas disposé à venir faire un tour en Amérique? Je pense que vous gagneriez aisément de grandes sommes.

Le jeune homme secoua la tête:

—Je vous remercie, monsieur; j'aime mieux rester. Si mon père venait à disparaître, il est préférable que je sois ici.

Mr Croker approuva de la tête. Au point de vue américain, cela était proprement pitoyable. Mais, dans cet instant, il était porté à admettre qu'un autre point de vue n'était pas totalement absurde. Certes, que ce garçon qui n'avait pas froid aux yeux—il risquait sa vie tous les jours pour un salaire dérisoire—se satisfît d'un gain modeste dans cette cage à mouches au lieu de tenter la fortune, était extrêmement déconcertant. Mr Croker avait, depuis quelques semaines, découvert, sous des apparences fallacieuses, trop de perspectives inconnues pour se hasarder encore à des jugements aussi catégoriques que quand il prenait les romans de MM. X. et Y. et le théâtre du boulevard pour le miroir de la société française.

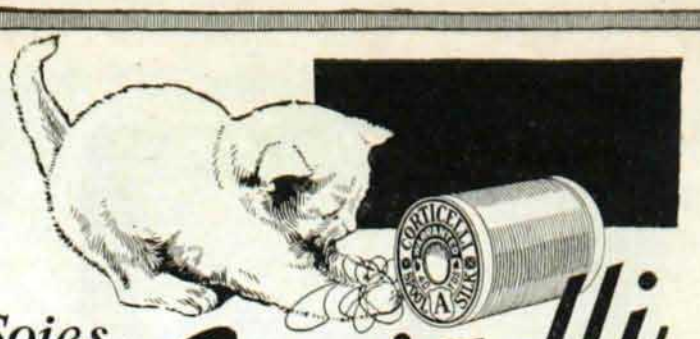
Mr Croker prit ensuite congé de ces bonnes gens. On le chargea de beaucoup de messages pour Mme Croker et Miss Edith. Et l'espoir fut énoncé qu'à son prochain voyage, elles l'accompagneraient et pénétreraient, à leur tour, dans la cage à mouches.

Il dit qu'elles en seraient profondément heureuses et ajouta:

—Quand vous viendrez à New-York nous aurons un grand plaisir à vous recevoir de même.

Cette excellente plaisanterie fit rire tout le monde, et, effectivement, Mr Croker sentit que l'on pouvait difficilement imaginer quelque chose de plus

(*Suite sur la page 26*)



Soies Corticelli en Bobines

COUSEZ avec de la soie—chaque point de chaque vêtement—qu'il soit en soie, laine ou velours.

Cousez avec de la Soie Corticelli en Bobines—le fil le plus fort, le plus beau qui soit au monde. Élastique, durable—il survit au vêtement. Il ne rétrécit pas, ainsi les coutures ne peuvent goder.

Les teintures les plus pures donnent aux Soies Corticelli en Bobines leur couleur permanente et brillante.

Il y a juste les teintes qu'il faut pour assortir à vos tissus ou étoffes.

Ne dites pas une bobine de soie—dites une bobine de Corticelli.

En arrière de ce nom il y a une réputation de 30 ans.

Partout au Canada les meilleurs magasins vendent les produits Corticelli.

Belding-Corticelli Limited

Fabricants de Laines à Tricoter Corticelli, Coton à Crochet et à Broder, Soie à Tricoter, Soie à Broder, Galon en Rouleaux, Soutache pour Lingerie.

MONTRÉAL TORONTO WINNIPEG VANCOUVER

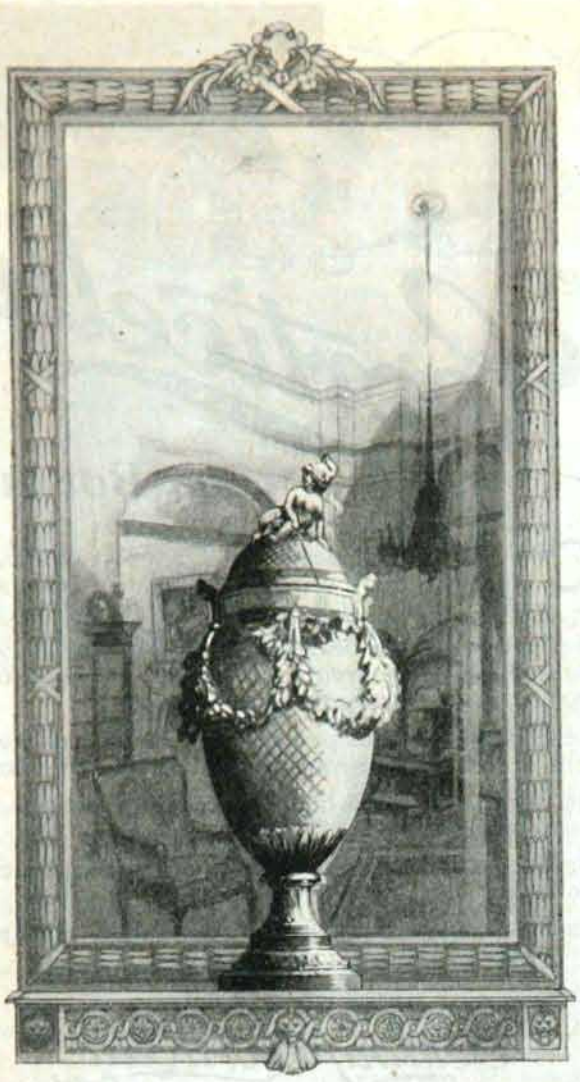


Une Peau Douce et Claire

IL est facile de comprendre pourquoi tant de femmes ont toujours à leur disposition le DR. CHASE'S OINTMENT. Vous le comprendrez facilement si vous remarquez tant soit peu la peau douce et claire de celle qui l'emploie.

Contrairement aux poudres qui obstruent les pores, le DR. CHASE'S OINTMENT facilite le travail des pores de la peau, et, tout en faisant disparaître et guérissant l'eczéma et toutes les maladies d'irritation de l'épiderme, il a la propriété d'embellir la peau.

Votre peau rude, dure et rouge deviendra douce et veloutée, si vous vous appliquez cet onguent doux et curatif, le soir, après un bain à l'eau chaude. Écrivez-nous et nous vous enverrons une boîte d'échantillon, ou bien achetez-en une grosse boîte chez votre pharmacien et faites-en l'essai. Vous serez surprise et charmée du résultat obtenu. Edmanson, Bates & Co., Limited, Dr. Chase Building, Toronto.



Leçon à tirer de Sèvres et de Luxeberry

Fabriquée dans l'atelier où elle doit son origine, la porcelaine de Sèvres est tenue, par les experts, comme supérieure à toutes les imitations.

Le fini pour bois Luxeberry, (Luxeberry Wood Finish) le premier de tous les "finis" à base d'huile dure, est fabriqué encore aujourd'hui par ceux qui l'ont découvert. Aucun autre fabricant ne peut en approcher.

La leçon à tirer de Sèvres et de Luxeberry est identique. Pour vous assurer le meilleur fini pour bois, spécifiez le produit original de Berry Frères pour intérieurs.

Le fini pour bois Luxeberry ne constitue qu'un des produits parmi les nombreuses préparations de vernis qui ont donné à la marque Berry Bros. sa grande réputation mondiale. Nombre d'autres produits Berry Bros. sont familiers dans toutes les demeures, tel que le GRANIT LIQUIDE, (Liquid Granite) vernis durable pour plancher, à l'épreuve de l'eau, et bien entendu, l'ÉMAIL BLANC LUXEBERRY (Luxeberry White Enamel) qui permet de reproduire les teintes de gris et de vieil ivoire, si à la mode.

Vous prendrez grand intérêt à lire notre brochure de couleurs, intitulée "Beautiful Homes." Expédiée gratuitement sur demande

BERRY BROTHERS INC.

Les plus grands fabricants de vernis et spécialités de peintures au monde

WALKERVILLE ONTARIO



Le Luxeberry Painter dit:

"Mon grand'père s'est servi du premier fini à l'huile forte de Luxeberry, que l'on appelle aujourd'hui 'Le Fini pour bois Luxeberry,' et cela, en 1858—l'année de la pose du cable atlantique. Les grandes choses survivent."

UNE GIFLE

(*Suite de la page 25*)

saugrenu que de vider les gens de cette boîte dans son hall.

Mais rien ne lui fut plus agréable que le shake-hand que lui donna Mlle Louise, les yeux dans les yeux. Il essaya de le lui exprimer et commença une phrase:

—Je suis très content....

Mais il comprit qu'il en sortirait difficilement, et se borna à répéter avec un large sourire qui fit étinceler ses dents d'or:

—Je suis très content, et je vous remercie grandement.

Lorsque, deux ans plus tard, éclata la guerre universelle, Mr Croker étonna tout Wall Street par l'intransigeance de ses sympathies francophiles. Il écrivit de longues lettres au *New-York Sun*, pour protester contre la stupidité des gens qui parlaient de la France comme d'un pays de décadence, et pour demander avec violence l'intervention américaine. Gagnées par l'ardeur de ses convictions, Mrs Croker organisa, à New-York, la première fête de bienfaisance au profit de le Croix-Rouge française, et Miss Edith tint une série de meetings dans l'Ouest, pour y dénoncer les dangers du germanisme.

Quand on demandait à Mr Croker de développer les motifs de cette opinion si élogieuse, il répondait, avec gravité, qu'elle avait été déterminée par le récent séjour qu'il avait fait à Paris et les très instructives expériences qu'il y avait accomplies.

Il omettait d'ajouter qu'elles avaient pour point de départ une gifle qu'il avait reçue d'une petite fille française qu'il avait essayé d'embrasser.

FIN.

Un Livre de Famille

(*Suite de la page 3*)

des sentiments qu'aiment à chanter ses petits-fils, comment Chauveau nous fait revivre ces messes de minuit inoubliables et qui ne se rencontrent nulle part ailleurs. Ne convient-il pas d'appeler livre de famille un recueil où tant des nôtres, dont nous pouvons deviner la vie—grâce à la notice biographique qui accompagne chaque personnage—expriment avec plus ou moins de bonheur ces mille choses de chez nous? Nous avouerons même que ce sentiment de parenté commune nous rend moins exigeants. Dans les réunions de famille, les applaudissements ne vont-ils qu'aux artistes émérites? Combien certains, moins bien exercés, savent récréer avec un rare bonheur!

L'*Anthologie des poètes Canadiens* ne nous met pas en mesure de juger de l'œuvre poétique canadienne. Elle ne présente que des personnages, accompagnés d'une ou deux pièces, comme de leurs lettres de créance. Encore pourrait-on discuter si tous ont bien choisi, ou si l'on a choisi pour eux, celles qui les recommandent le mieux.

Précédé d'une préface qui a eu le rare mérite d'être lue et ardemment discutée, le livre de Jules Fournier révélera au plus grand nombre des nôtres l'existence d'un groupe d'écrivains dont le travail et le progrès ne sont pas assez connus.

L. C. FARLEY.

Montréal, le 15 Janv., 1921.

Trousseau
Les "Petites Corbeilles"

(*Suite de la page 18*)

Le cache-corset a quatre parties, le dos et le devant, la basque et la ceinture.

Enfin, la matinée comprend trois parties; la panneau avant, le panneau dos et la matinée.

Le vêtement ferme au côté gauche; les deux bords du plastron sont terminés par un entre-deux. Les manches seront retenues sous le bras par un simple point ou par un nœud de ruban. C'est par un ruban passé dans les boutonnières formant trou-trou, que le vêtement ferme.

La combinaison a trois parties: le dos et le devant chacun à couper double droit fil au milieu sans couture. L'entre-deux descend jusqu'en bas. Le bord de la combinaison dans le bas est orné d'une suite de petits paniers brodés comme je vous l'indique plus haut. Dans le haut, même garniture que pour la chemise de jour et à la taille, vous ferez une série de boutonnières pour former un trou-trou.

POUR LA CUISINE

Boules de Chocolat a la crème

4 cuillerées à dessert de beurre

1 tasse de sucre en poudre

noix pilées

4 cuillerées à dessert de Cacao de Cowan

½ cuillerée à thé de vanille

Méthode:—Mélangez le cacao et le sucre, réduisez le beurre en crème et incorporez-le peu à peu au cacao et au sucre. Battez bien, ajoutez la vanille, faites-en des boules et roulez-les dans la noix pilée. Tenez au frais jusqu'au moment de servir.

G-116-F



Demandez notre Livre de Recettes
THE COWAN COMPANY LIMITED
TORONTO



Café Pur

Le Café peut être 100% pur. Le Café Seal Brand est 100% pur et délicieux. Le

CAFÉ SEAL BRAND

est le café le plus parfait et le plus satisfaisant qui se puisse obtenir. Mélangé et rôti avec un soin infini, son riche arome et sa saveur incomparable sont scellés dans le paquet.

Chez les bons épiciers, partout. En boîtes de ½, 1 et 2 livres. Demandez notre brochurette gratuite: "Café parfait, Parfaitement fait."

CHASE & SANBORN
MONTRÉAL 3



MURINE pour LES YEUX

Repose, Soulage, Guerit. Conserver Vos Yeux Forts et Sains. S'ils Brulent, Demangent. Sont Irrités, Enflammés et Granulées, appliquer Murine souvent. Sans danger aux Yeux d'un Enfant ou Adulte. En vente par les Droguistes et Opticiens en Canada. Ecrivez pour un livre sur les Yeux Gratuit.

MURINE CO., CHICAGO, U. S. A.

Valentins et Valentines

(*Suite de la page 20*)

Sandwiches aux Confitures

PRENEZ des tranches de gâteau très minces, doigts de dames préférés, et recouvrez-les d'une légère couche de confiture ou de gelée. On peut disposer ces sandwiches en forme d'étoile sur un plat.

Pastilles de Groseilles

EMPLOYEZ la gelée de groseilles fondue au lieu de l'eau pour humecter votre quantité de sucre. Mettez en casserole et chauffez, en brassant coninuellement; ayez bien soin de ne pas laisser bouillir; ajoutez encore un peu de sucre et laissez chauffer avec le reste un moment. À l'aide d'un bâton poli déposez en gouttes sur un papier.

Tomates en Cœurs

UNE boite de tomates
1 cuillerée à thé de cannelle
1 oignon
2 cuillerées à soupe de vinaigre
1 cuillerée à soupe de gélatine
Sel et poivre
1 feuille de laurier

Cuisez jusqu'à ce que les tomates soient molles, puis passez au couloir. Faites dissoudre une cuillerée à soupe de gélatine dans une tasse d'eau froide puis versez les tomates encore chaudes sur la gélatine. Versez dans des moules en forme de cœurs disposés sur des tranches de poulet froid; ornez d'œufs durs et de tranches de betterave. Refroidissez.

Sauce Romaine pour Tomates en Cœurs

UNE cuillerée à soupe de raifort râpé 2 cuillerées à soupe de vinaigre 4 cuillerées à soup de crème fouettée Sel et poivre de Cayenne au goût

Un apprêt de crème bouillie fera très bien, si l'on veut, pour une fête d'enfants.

Un Vrai Problème de Québec

(*Suite de la page 3*)

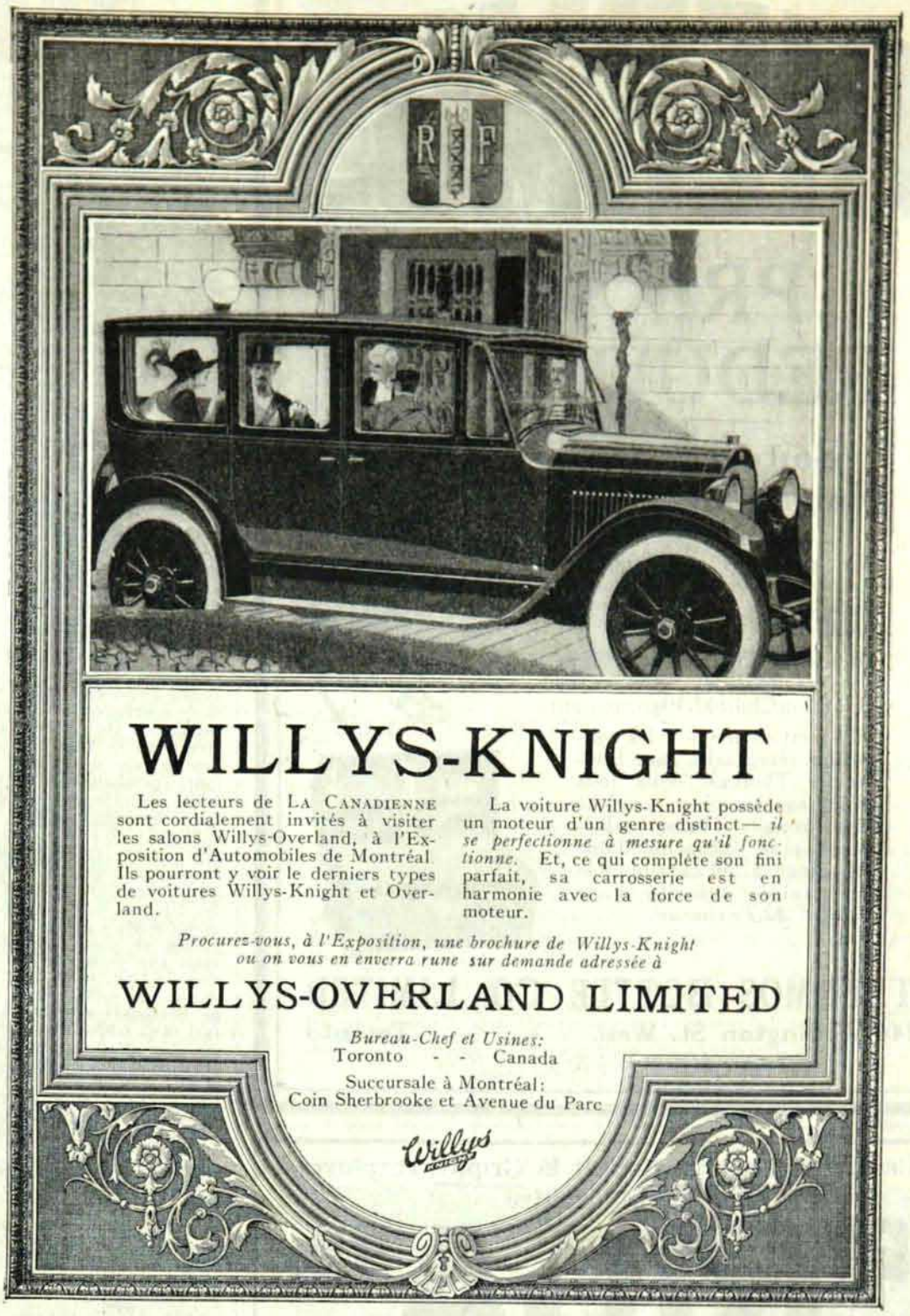
Il n'est pas non plus dans l'intérêt de la cause, d'essayer de faire des défricheurs avec des cultivateurs routiniers et paresseux qui font leurs semences au temps des foins, et les foins au temps des récoltes; pendant que ces dernières faites trop tard sont en partie perdues par les intempéries de l'automne. On entend constamment cette sorte de cultivateurs se plaindre amèrement de la dureté des temps et du travail penible de la terre.

Si, après avoir dépensé leur terre par leur négligence et leur mauvais système de culture, ils s'établissent dans un centre de colonisation, c'est pour recommencer la même routine nuisible à leurs voisins, dangereuse pour la forêt avoisinante, et peu profitable pour le pays; à moins que, ce qui arrive parfois —mais combien peu souvent—leurs enfants plus intelligents et plus travailleurs sauvent la situation par une conduite toute différente.

Le meilleur colon, c'est le fils du cultivateur intelligent et progressif; ce peut être aussi l'artisan de la ville qui, constatant qu'il n'y a nul avenir pour une famille d'artisan dans une ville, a assez de cœur, de courage et d'intelligence pour aller là où il peut, sur de bonnes terres, établir toute sa famille.

N'importe qui peut être ouvrier, peintre, maçon, charpentier, etc.; il n'en est pas de même du métier de cultivateur. L'agriculture est la plus difficile des professions; par le fait même, elle requiert, avec un travail plus constant, une intelligence plus éveillée. C'est pourquoi l'on a vu et l'on voit encore tant de gens laisser la campagne pour la ville, où—c'est le dicton—la vie est plus facile.

Dans les vieilles paroisses agricoles de cette province, nous avons chaque année un surplus de population qui doit s'établir quelque part, en dehors de la paroisse natale. Nous comprenons que ces gens ne peuvent tous devenir des défricheurs; que beaucoup même n'ont pas les qualifications voulues pour faire de bons colons; mais il est certain que nous pourrions chaque année, avec les mieux qualifiés et les plus intelligents, fonder plusieurs paroisses nouvelles. Ils y trouveraient le bien-être dans une honnête aisance, et notre province y gagnerait en force vive, en grandeur et en puissanc·a



WILLYS-KNIGHT

Les lecteurs de LA CANADIENNE sont cordialement invités à visiter les salons Willys-Overland, à l'Exposition d'Automobiles de Montréal. Ils pourront y voir le derniers types de voitures Willys-Knight et Overland.

La voiture Willys-Knight possède un moteur d'un genre distinct— *il se perfectionne à mesure qu'il fonctionne.* Et, ce qui complète son fini parfait, sa carrosserie est en harmonie avec la force de son moteur.

Procurez-vous, à l'Exposition, une brochure de Willys-Knight ou on vous en enverra rune sur demande adressée à

WILLYS-OVERLAND LIMITED

Bureau-Chef et Usines:
Toronto - - Canada

Succursale à Montréal:
Coin Sherbrooke et Avenue du Parc

Willys Knight

Aspirine Véritable

BAYER

Ce n'est pas du tout de l'Aspirine si vous ne voyez pas la "Croix Bayer" sur chaque paquet et sur chaque tablette.

Tablettes d'Aspirine de Bayer

Aspirine est la marque de commerce (enregistrée au Canada) de la Fabrication de Monoaceticacidester de Salicylicacid de Bayer. Comme tout le monde sait qu'Aspirine signifie la fabrication de Bayer, pour protéger le public contre les imitations, nous appliquerons, sur les Tablettes de la Compagnie Bayer, Ltée, l'estampe de leur marque de commerce, la "Croix Bayer".

Les Patrons "Royal"

sont entièrement faits à la main puis essayés sur mannequins par des experts de la mode. Chaque partie d'un patron "Royal" est simplement et clairement démarquée—pas d'erreur possible—et pas besoin de mémoriser des symboles inutiles—même si le dessin est élaboré la construction en est simple.

Si vous ne voulez qu'un patron pur et simple—Les patrons à la mécanique feront l'affaire—si vous voulez de l'élégance et de l'originalité —achetez les patrons "Royal."

La quantité de matériel nécessaire est désignée sur tous les patrons.
Tous les patrons allouent ce qu'il faut pour les coutures.

Les patrons "Royal" sont coupés dans les grandeurs suivantes.

Buste	Ceinture	Hanche	Buste	Ceinture	Hanche
34	24	38	40	30	43-44
36	26	40	30	32	45
38	28	42			

Les autres grandeurs sont coupées sur mesure moyennant une charge supplémentaire.
Des patrons ne sont fournis que pour les dessins numérotés.

PRIX DES PATRONS "ROYAL"

Feuille du Patron de			Blouse	$1.00
"	"	"	Jupe	1.00
"	"	"	Costume (1 pièce ou Blouse et Jupe)	1.50
"	"	"	Manteau ou Collerette	1.50
"	"	"	Tailleur (Veste et Jupe)	2.00
"	"	"	Robe à traine	3.00
"	"	"	Habit de Bain	2.00
"	"	"	Manche, Collet ou Veston détachés	.50
"	"	"	Habillement d'enfant, grandeur jusqu'à 10 ans	.50
"	"	"	Habillement d'enfant, grandeur au-dessus de 10 ans	.75

NE PAS OUBLIER.—En faisant la commande, inclure un chèque ou mandat-poste pour le prix des patrons commandés, parce que nous ne faisons pas de comptes et n'acceptons par de commandes payables sur livraison (C.O.D.). Lorsque votre commande est prête pour la poste examinez-la une dernière fois pour vous assurer *qu'elle est bien exacte.* Nous n'échangerons pas les patrons.

Adressez toutes les commandes de patrons "Royal" à

LA CANADIENNE., Montréal

Chambre 25, C.P.R. Telegraph Bldg., 4 Rue de l'Hôpital

THERMOS

PRIX RÉDUITS

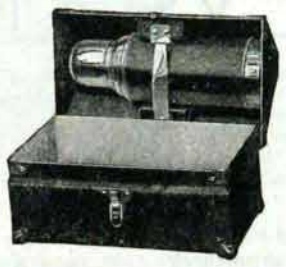
Boîte Thermos Maintenant à $4.50



En vente dans tous les magasins où l'on vend des drogues, des articles en cuir ou de la quincaillerie.

Bouteilles Thermos pour Chambre de Malade, Foyer, Ecole, Hôtel ou Club: $2.50 en montant.

On peut se procurer les nouveaux réceptacles pour Bouteilles Thermos dans tous les magasins où se vendent les Produits Thermos—Réceptacles "capacité d'une chopine" $1.50 chacun. Réceptacles "capacité d'une pinte" $2.75 chacun.



THERMOS BOTTLE CO., LIMITED

146 Wellington St. West - - Toronto

Aux États-Unis, à New-York, N.Y.

Contre la Constipation et la Grippe, employez l'Eau Purgative

"RIGA"

Elle agit doucement mais sûrement, chez les jeunes comme chez les vieux, sans causer aucun malaise.

SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA, 40 rue Plessis, Montréal.

N.B. Cartes à marquer pour *euchre* (tallies) gratis sur demande.

Avant de payer votre abonnement à LA CANADIENNE

à un de nos agents voyageurs, assurez-vous qu'il est porteur du certificat reproduit ci-dessous. Assurez-vous aussi que la date imprimée sur le certificat n'est pas expirée, que le nom et le prix d'abonnement de LA CANADIENNE sont imprimés sur le dos de la carte.

Bureau-Chef de
La Compagnie de Publication Continentale, Limitée



Éditeurs du Magazine du Canada Français

Les présentes certifient que

.....

Est autorisé à percevoir des abonnements, jusqu'au

28 Février, 1921

aux publications dont le nom et le prix de l'abonnement sont inscrits au dos de cette carte.

NUL APRÈS LA DATE CI-DESSUS

Gérant des abonnements

DU PAPILLON DE LA MODE à la femme dont les revenus sont limités.

Les Patrons du "Costume Royal" satisfont ce désir particulier d'originalité dans l'élégance, et ils constituent en même temps une économie.

Si vous voulez avoir cette apparence bien mise, vous ne manquerez pas de choisir les Patrons du "Costume Royal."

LES JALOUSES

(*Suite de la page 19*)

jamais le soir au-devant du muletier et elle admettait fort bien que celui-ci, au souper qui les réunissait tous, ne s'occupait que de Vincente et tournât pour elle seule ses compliments accompagnés de longs regards et tout chargés d'une langueur qui ne plaisantait plus.

Elle, Maria, pendant ce temps, demeurait silencieuse avec une flamme singulière au fond de ses yeux larges et creusés. Non seulement elle ne témoignait d'aucune aigreur et semblait même n'avoir pas de regrets, mais, bien loin de montrer à sa sœur la moindre jalousie, elle se faisait, au contraire, prévenante avec elle et douce jusqu'à l'humilité. Elle ne lui posait aucune question, ne parlait même jamais de l'étranger; mais, de toute sa façon d'être, Vincente pouvait fort bien tirer cette idée que sa sœur, désormais, ne se montrerait pas hostile à son amour.

Que serait-il, cet amour? Gardait-elle assez de lucidité pour bien réfléchir à la situation de Miguel? Comprenait-elle qu'une union légitime avec cet homme qui ne pouvait réclamer aucun papier, accomplir aucun acte de la vie sociale sans mettre sur sa piste la justice aux aguets, était à peu près impossible? Personne ne pourrait le dire. Ce n'était plus une enfant, cette Vincente, mais une femme, ardente et décidée. Peut-être avait-elle fait ce calcul qu'il est facile en somme, pour satisfaire à l'opinion, de s'en aller avec son fiancé passer quelques jours au delà des monts et de revenir en déclarant à tous que le mariage a été célébré là-bas; et peut-être aussi — tant sa passion violente l'empêchait de juger clairement la faute prochaine et d'en redouter la honte — peut-être aussi se disait-elle que l'honneur consiste surtout dans la dignité de la vie commune, dans le dévouement et la fidélité à l'homme que l'on a choisi. N'était-elle pas, après tout, plus que majeure et bien libre de disposer d'elle-même, n'ayant fait de serments à personne?

Elle se disait toutes ces choses... mais peut-être aussi ne se disait-elle rien du tout, si ce n'est qu'elle aimait et que cela suffit. Tout agitée et pleine de fiévreuses espérances, elle dormait mal et se relevait souvent la nuit pour marcher de long en large entre son armoire et son lit, sur le carreau froid et nu. Elle prenait bien garde de faire peu de bruit pour ne pas éveiller sa sœur qui couchait dans la chambre voisine. Une fois, pourtant, elle crut entendre comme un gémissement; craignant que Maria ne fût malade, elle ouvrit la porte, son bougeoir à la main et tout effrayée.

Mais quelque bête, sans doute, quelque rat sifflant au fond du grenier, lui avait donné cette illusion que l'on se plaignait tout près d'elle; Maria n'avait pu gémir ni crier pour la bonne raison qu'elle n'était pas là. La chambre était vide. Le lit, couvert encore de sa percale à volants, montrait que la jeune femme n'avait pas même dû se coucher. Cependant, il était près de minuit... Mais Vincente n'eut le temps de faire aucune supposition. Les marches sonores de l'escalier de bois craquèrent légèrement sous un pas furtif, et Maria, presque aussitôt, entra dans la chambre.

—Qu'est-ce que tu fais là? s'exclama-t-elle en apercevant sa sœur.

—D'ou viens-tu? demandait en même temps Vincente. Tu es souffrante?

—Oui, répondit Maria.

Et puis elle se reprit:—C'est à dire... je n'avais pas sommeil. Je sentais dans la tête une grande douleur... et je me suis assise un peu en attendant que cela passe... Et puis... j'ai cru entendre marcher dans la cour. Je suis descendue... j'ai même pris la lanterne, mais ce n'était rien du tout. Tout est bien tranquille... Maintenant je suis mieux et je vais dormir.

—Ah! dit Vincente, c'est bon... Mais j'avais eu peur en ne te voyant pas.

—Et moi, dit Maria, j'ai eu peur en te voyant.

Elles rirent et s'embrassèrent, et chacune s'en fut coucher.

VINCENTE, naturellement, ne pensa plus à tout cela. Le temps des vendanges touchait à sa fin. Dans une seule vigne, très loin, au delà des collines enfermant le Raimbaud, la cueillette des raisins restait à faire. Ensuite tous les travailleurs venus d'Espagne repartiraient pour leur pays. Généralement ce retour s'opérait en masse, beaucoup de ces pauvres gens, ignorants, effarés, voulant partager les difficultés du voyage avec ceux qui, déjà, en avaient l'habitude.

Miguel allait-il se mêler à eux? Ou s'en retournerait-il par la route, avec ses mules, comme il était venu? Ou encore annoncerait-il au dernier moment sa résolution de ne plus quitter la France? Personne n'aurait pu rien dire là-dessus, car, en dépit de cette familiarité confiante dont il témoignait



"Goûtez à ce Sirop, Monsieur!"

"Il est fait de 'Mapleine'"

Les cuisiniers de renom reconnaissent la qualité savoureuse remarquable et la couleur charmante du sirop fait de

MAPLEINE

LA SAVEUR D'OR

Vous pouvez être sûr de son goût délicieux et de l'économie qu'il procure, qu'il soit fait dans votre maison, ou par le cuisinier de l'hôtel ou du café.

Vous pouvez faire *instantanément* une chopine de ce délicieux sirop avec une demi-cuillerée à thé de "Mapleine" que vous ajouterez à deux tasses de sucre dissout dans une tasse d'eau bouillante.

La "Mapleine" ne contient pas de sucre, sirop ou sève d'érable, mais elle donne un goût semblable à celui de l'érable.

En vente chez les épiciers.

60c. la bouteille de 2 onces

Vous pouvez vous procurer les recettes "Mapleine Dainties" pour plusieurs desserts en nous envoyant un timbre de 2c et le dessin de la marque de commerce de "Mapleine"



CRESCENT MFG. CO.,
8 Wellington St., West,
TORONTO - CANADA

POUR LA CUISINE

Tarte au Chocolat

2 oeufs
1 tasse de sucre
1½ tasse de lait chaud
¼ de tasse de cannelle
3 cuillerées à dessert de Cacao de Cowan
3 jaunes d'oeufs
2 blancs d'oeufs

Méthode:—Mélangez le sucre, le corn-starch, le cacao et le lait chaud. Faites cuire 45 minutes au bain-marie. Ajoutez deux jaunes d'oeufs, faites cuire quelques minutes de plus. Remplissez la pâte avec la mixture, couvrez avec de la meringue faite de blancs d'oeufs battus en neige, couvrez de cuillerées à dessert de sucre à glacer. Faites brunir au four. On peut ajouter la meringue à la mixture au lieu de la mettre par-dessus.

G-117-F



Demandez notre Livre de Recettes

THE COWAN COMPANY LIMITED
TORONTO

maintenant, il continuait de parler peu de lui-même et d'être secret dans ses projets. Tout ce qu'on pouvait savoir, c'est qu'une petite ferme, située un peu plus bas que le mas des Ferrer, et vacante depuis trois mois par suite d'un décès, paraissait lui plaire.

Il l'avait visitée plusieurs fois, étudiant avec soin la terre plantée en chênes et en vignes et calculant ce que pouvait être son rapport. Un beau jour, brusquement, il annonça que son parti était pris. Il avait vu le propriétaire de cette ferme du Plan-de-la-Croix. Tous deux étaient bien près de s'entendre et lui, Miguel, viendrait s'installer là pour y vivre désormais. Il lui fallait seulement retourner en Espagne pour y régler certaines affaires dans le village catalan où il venait de passer près d'une année. Mais ceci ne lui prendait guère plus de trois semaines et il reviendrait aussitôt.

De quelle joie dut se gonfler, à cette nouvelle, le cœur amoureux et violent de Vincente? Je n'ose guère y songer. Ce plan de Miguel était toute une indication pour l'avenir, tout un aveu. Il la regardait tandis qu'il exposait ses projets et il la regardait quand il ajouta:

—Ce séjour en Espagne sera très bref. Joaquin Serra, de Figueras, qui est venu travailler ici avec les autres, s'en ira par la route en conduisant les mules. Je les retrouverai là-bas. Moi, je passerai la frontière le premier jour d'octobre, avec tous les vendangeurs.

Pourquoi combinait-il ainsi les choses? Elles n'osèrent lui demander aucune explication. Maria dut réfléchir qu'un homme seul, passant les postes de la frontière, a tout le temps d'être examiné par les douaniers avec un scrupule gênant. Miguel, évidemment, à sa venue en France, s'était aperçu de cet inconvénient, qui n'existerait plus au milieu d'une foule dont on vérifiait les papiers en masse et rapidement. Oui, Maria dut réfléchir à cela. Pour Vincente, tout éblouie, tout assourdie de sa joie, elle n'était plus capable d'inquiétude, ni même d'étonnement.

—Alors, disait-elle à Miguel, riante et le provoquant avec une coquetterie qu'elle n'avait encore jamais eue, vous allez être notre voisin pour bien longtemps? J'espère que, quelquefois, vous monterez nous voir.

—Hé! ripostait Miguel, si je viens m'installer là, est-ce pour autre chose que pour le plaisir de ce voisinage?

—Aurez-vous un troupeau de chèvres? demandait encore Vincente.

—Sans doute, et c'est à vous que je demanderai des conseils afin que mon troupeau soit prospère autant que le vôtre.

Ainsi plaisantaient-ils avec une nerveuse gaieté. Maria se taisait, mais sûrement ses yeux, larges ouverts et un peu fixes, devaient, eux aussi, regarder l'avenir... O Maria Ferrer, ô Vincente, que j'ai vues cet automne assises au coin de votre feu, muettes, fièvreuses et consumées, que durent être, entre vous et l'étranger, ces dernières soirées? Le jour tombe plus vite à la fin de septembre; le travail cesse plus tôt; avant le souper, les heures sont plus longues.

"La petite ferme du Plan-de-la-Croix..." songeait Vincente. Déjà elle s'y voyait établie, que son mariage eût été célébré fictivement ou en réalité au delà des monts... La petite ferme du Plan-de-la-Croix. Nous y vieillirons tous les deux.

Ainsi rêvait Vincente!... Mais pendant ce temps-là, que pensait Maria, que pensait Miguel? Oh! ces dernières soirées avec le froid qui se lève, la mer qui commence à gronder là-bas sur la côte, au fond des petits golfes sauvages et, dans la maison, bien close et plus étroite, le besoin de la chaleur, de la douceur, de la tendresse!...

L'une de ces soirées arriva, qui était la veille du départ, et cette soirée-là, pour Vincente, après tant de bonheur espéré, fut toute pleine d'angoisse.

ELLE avait toujours pensé que Miguel attendrait ce moment pour lui parler enfin avec franchise, crier vers elle son crime, sa détresse et son amour. Elle était descendue, comme elle faisait trop souvent le chercher au village; et, la voyant venir du milieu des hommes, ses compagnons de travail, à qui il faisait ses adieux, il avait tourné vers elle un long regard, un tendre sourire. Ensuite, devant tous, ils avaient repris côte à côte le chemin de la montagne. Et le cœur de Vincente battait avec force. Elle marchait plus lentement, elle attendait... Mais les toits bas et longs du mas Ferrer parurent entre les arbres sombres; mais le chien Miro aboya joyeusement; mais on entra dans la cour, sans que Miguel eût prononcé de paroles plus décisives que les vagues et galantes paroles des autres journées... Alors, tout d'un coup, à la subite pensée qu'elle s'était trompée peut-être sur les sentiments de cet homme et qu'elle l'aimait maintenant avec une sorte de folie, Vincente avait senti couler en elle une grande angoisse qui, des tempes aux talons, refroidissait tout le sang de ses veines.

Pendant le repas, on avait parlé de ce Joaquin Serra qui viendrait le lendemain chercher les mules, et de l'heure où Miguel devrait quitter la maison pour prendre, vers midi, le train des vendangeurs. Et puis on s'était souhaité le bonsoir. Et maintenant Vincente, dans sa chambre, n'osait se mettre au lit ni souffler la lumière tant elle avait peur de sa grandissante détresse.

Pourquoi ne lui avait-il pas dit franchement: "Je t'aime!" ce Miguel qui semblait maintenant si fort troublé par sa présence? Hésitait-il donc à cause de ce crime qui était derrière lui? Il n'avait pas hésité cependant à la compromettre aux yeux de tout le pays par ses façons amoureuses. Alors ?... Elle cherchait... Elle ne pouvait pas comprendre... Elle croyait cependant ne lui avoir que trop laissé entendre, à cet homme, qu'elle savait bien des choses, qu'elle les acceptait et qu'elle était prête à tous les dévouements, à toutes les soumissions...

Son mal devenait plus aigu avec les heures qui passaient. Et ce fut si violent, soudain, qu'elle éprouva le besoin d'un secours et qu'elle ouvrit la porte de la chambre voisine pour réveiller Maria et se réfugier auprès d'elle.

Alors, sa surprise fut grande et elle faillit crier, parce que la chambre était vide, le lit intact, et qu'elle se rappela tout de suite cet autre soir où déjà elle avait trouvé les choses en un pareil état. L'explication donnée à ce moment par Maria ne pouvait être valable encore aujourd'hui. Vincente, d'ailleurs, ne l'admettrait plus. Ses mains commençaient de trembler. Elle souffla sa bougie, descendit à tâtons l'escalier, trouva la porte de la salle entr'ouverte et sortit dans la cour.

Elle rôda doucement autour des bâtiments. La nuit était chaude, orageuse. Une vague lueur tombait des nuages qui enveloppaient la lune nouvelle. Miro, avec de petits frémissements heureux, s'approcha de Vincente. Elle le caressa pour le faire taire et, tout bas, lui ordonna d'aller se coucher. Elle regarda la grange obscure où logeait Miguel, longea l'étable, et, croyant enfin entendre un bruit de voix, elle continua d'avancer avec plus de précautions encore.

Au delà de l'étable, sur la pente tout de suite abrupte, c'était le bois; parmi ses premiers arbres, il y avait trois petits chênes bizarrement rapprochés et enchevêtrés, devant lesquels un tronc abattu formait une sorte de banc rustique, et sur ce banc un homme et une femme étaient assis. Avant même d'avoir pu bien les distinguer, Vincente reconnut Miguel et Maria et elle sut qu'ils se tenaient enlacés.

Elle put ne pas tomber, ne pas s'exclamer, ne pas gémir. Sans doute, elle resta un long moment appuyée au mur, s'y cramponnant et faisant entrer dans ses ongles la chaux dont les pierres étaient recouvertes; mais ensuite elle put marcher encore, atteindre les arbres qui la cachèrent et se glisser ainsi jusqu'au couple amoureux: elle put entendre les paroles chuchotées à voix basse, très basse, pas assez basse cependant...

Miguel et Maria parlaient de leur amour; ils se lamentaient à l'idée de la séparation prochaine... Et déjà l'expression de cet amour, l'expression de cette douleur, ne pouvaient plus blesser Vincente. Tout le mal, elle l'avait ressenti en voyant l'un près de l'autre, dans la nuit secrète, sa sœur et l'homme qu'elle aimait. Et leurs paroles ne pouvaient pas la déchirer plus profondément que le geste de leurs visages tendus l'un vers l'autre et se rapprochant à tous moments.

Elle le pensait du moins. Mais voici que Miguel pour réconforter la femme en larmes, se mit à parler du très proche avenir.

—J'habiterai près de toi, tout près... Nous nous verrons tous les jours.

—Je sais... soupirait Maria, je sais, mais j'ai peur.

—Et de quoi donc?

—Il y a les gens qui bavardent à la longue... Il y a mon mari...

—Allons donc, disait Miguel, rien de tout cela n'est à redouter, puisque, pour ne point te perdre, j'ai pris la précaution de laisser croire à tout le monde que c'est ta sœur que je courtise.

—On finira cependant bien par voir que tu ne l'épouses pas... qu'il n'y a rien entre vous.

—Bah!... dit Miguel en riant. Dans mon pays, il y a des fiançailles qui durent plus de dix années. Je le raconterai à qui voudra l'entendre, à Vincente elle-même, si elle se montre trop impatiente.

...Elle entendit tout cela, la malheureuse, elle l'entendit; et elle eut jusqu'au bout la force de se taire. Quand l'homme et la femme se levèrent pour se séparer, elle se glissa de nouveau derrière les arbres, rampa le long de l'étable jusqu'à la maison; et puis elle courut dans l'escalier, atteignit sa chambre, s'y enferma. Alors elle tomba sur les genoux au pied de son lit et elle

(*Suite sur la page 30*)



Fait avec un Brownie No. 2A muni d'un accessoire à portrait de soixante et quinze centins.

Quand les enfants ont survécu leur enfance

Après tout, les portraits pris au foyer sont ceux qui comptent le plus. Les portraits de voyages ou d'excursions de fin de semaine en automobile ou de nos amusements, sans doute rendent l'album plus intéressant. Mais les portraits du foyer —en grande partie ceux des enfants—les portraits pris à l'improviste, ce sont ceux-là qui conservent toujours leur intérêt et dont la valeur grandit chaque jour à mesure que les enfants échappent à leur enfance.

Et avec un Kodak ou un Brownie, ces portraits sont faciles à faire et coûtent très peu. Le Brownie No. 2A qui a servi pour faire l'illustration se vend pour quatre dollars et soixante centins. L'accessoire à portraits, une lentille extra qui s'attache ou se détache facilement, est tout ce qui est nécessaire pour faire des portraits de près. Comme son nom l'indique, on s'en sert pour faire des portraits plutôt que des vues, et le prix n'est que soixante et quinze centins. Un film pour Brownie No. 2A vaut trente centins.

Pour un catalogue de Kodaks et de Brownies, allez chez le marchand de Kodak chez vous ou écrivez-nous.

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Canada



Allumettes "Silent Five" de Eddy

Très aimées de toutes les ménagères

Parce qu'elles sont toutes sûres et non dangereuses. Chaque allumette de la boîte s'allumera. Leurs bouts ne revolent pas —et n'exploseront pas, même si vous leur mettez votre pied dessus. Chacune de ces allumettes est absolument morte, lorsque sa flamme est éteinte.

Demandez les Allumettes "Silent Five" de Eddy

THE E. B. EDDY CO., LIMITED - HULL, CANADA

Fabricants des fameux Seaux de Fibre Durcis, Seaux de ménage, Planches à laver, Jarres pour le beurre, etc.



LA MARQUE ALLIGATOR

Lorsque vous achetez des SACS DE VOYAGE, MALLES, HARNAIS, etc., demandez notre MARQUE DE COMMERCE ALLIGATOR.

C'est là votre garantie

LAMONTAGNE, Limitée,

Bloc Balmoral, 338 Notre-Dame Ouest, Montréal.

Il y a des
"Vêtements Neufs"
dans Votre Attique
Sortez-les et Envoyez-les à "Sunset"

22
COULEURS
BON TEINT

Rose-Oeillet, Vieux Rose, Écarlate, Rouge-Cardinal, Rouge-Vin, Jaunâtre, Jaune ordinaire, Jaune - Orange, Brun-Clair, Brun-Foncé, Bleu-Clair, Vieux-Bleu, Bleu-Marine, Noir, Gris, Noir-Taupe, Héliotrope, Rouge-Pourpre, Vert - Clair, Vert - Foncé, Couleur-Moutarde, Couleur-Olive des E.-U. (Khaki)

15c
LE PAIN

Vous pouvez vous procurer "Sunset" dans la plupart des grands magasins, ou bien à notre établissement en nous envoyant 15 cents et le nom de votre fournisseur: nous vous en enverrons un pain par la poste, franco de port.

Agences au Canada et aux Etats-Unis.

Harold F. Ritchie & Co., Ltd, Toronto et New York

Les défroques, quelles qu'elles soient—robes, bas, etc.—qui sont dans votre attique, peuvent être nettoyées, rafraîchies et embellies dans une jolie couleur *différente—comme des vêtements neufs*—si vous les teignez avec "Sunset".

Vous pouvez teindre au "Sunset" N'importe Quel Tissu—Coton, Laine, Soie ou Linge Fait de Différentes Matières—dans la même nuance et avec le même foncement, *dans le même bain de teinture.*

La couleur que donne "Sunset" est BON TEINT—elle ne noircira jamais, ne ternira pas, ou ne déteindra pas à l'eau. "Sunset" nettoie les vêtements tout en les teignant; il s'emploie facilement et ne tache pas les mains ni les ustensiles de cuisine dont on se sert ordinairement.

Les femmes ménagères économisent de l'argent en empoylant

Sunset Soap Dyes

La Vraie Teinture

NORTH AMERICAN DYE CORPORATION, Ltd.
Dept. 16 Toronto, Canada Mount Vernon, N.Y.





"Je me demande si ça me ferait du bien"

"PARTOUT où je vais, j'entends quelqu'un parler du Dr. Chase's Nerve Food. Mes amies me conseillent de l'essayer, et je ne l'ai pas encore fait.

"Je me demande pourquoi.

"C'est peut-être parce que j'ai beaucoup souffert de névrose et qu'aucune médecine n'a pu encore me faire un bien sensible.

"Mais elles me disent que le "Nerve Food" est différent et qu'il n'est pas un simple remède qui soulage la souffrance, mais un restaurateur efficace, qui reconstituera les cellules des nerfs épuisées et qui me ramènera la santé et la force.

"J'ai déjà souffert avec trop de résignation et assez longtemps de de ces maux de tête, de cette insomnie, de cette hystérie et de cette crainte pour l'avenir. Je veux me débarrasser de tout cela.

"Pourquoi ne pourrai-je pas, moi aussi, jouir de la vie? Je n'ai peut-être pas essayé de me guérir. Il se peut que, prise de découragement, j'aie pensé qu'il était inutile d'en faire l'essai.

"Eh bien, je vais faire cet essai dès maintenant, et le Dr. Chase's Nerve Food va subir, dans mon cas, une épreuve complète.

"J'ai toujours envisagé sombrement l'avenir. À certains moments, j'ai pensé que je perdrais la raison. Tandis que je souffrais et que je me tracassais, d'autres s'étaient guéris, et je constate maintenant mon erreur.

"Si le Dr. Chase n'a jamais eu de patiente fidèle, il va en trouver une dans ma personne, et je suis convaincue que son "Nerve Food" va produire chez moi le même effet qu'il a produit chez des milliers d'autres personnes."

Dr. Chase's Nerve Food, 50 cents la boîte, 6 boîtes pour $2.75, chez tous les fournisseurs ou chez Edmanson, Bates & Co., Limited, Toronto. Le portrait et la signature de A. W. Chase, M.D. apparaissent sur toutes les boîtes de ses médicaments.

LES JALOUSES

Suite de la page 29

resta sans dormir, les dents serrées, les poings serrés, jusqu'au matin.

J'ai dit que ce n'était plus une enfant, cette Vincente, mais une femme, ardente et décidée... Je la connais. J'ai vu ses yeux profonds, son front étroit, sa longue bouche, sa mâchoire un peu forte. Et j'imagine très bien de quoi toute violence et toute passion agitant cette créature pouvaient la rendre capable...

LE LENDEMAIN, de très bonne heure, elle annonça qu'elle profiterait du beau temps pour aller à Perpignan voir une de ses cousines qui, depuis longtemps, réclamait sa visite; elle ne pourrait probablement rentrer que le lendemain et elle fit à Miguel des adieux courtois et gais, s'excusant de ne pouvoir, tout à l'heure, le conduire jusqu'à la gare. Il déclara qu'il le regrettait aussi, qu'il allait, loin d'elle, se mourir de langueur, mais que, d'ailleurs, on se reverrait bientôt. Pour Maria, uniquement occupée de son amour et de sa peine, elle ne songea pas à s'étonner de la décision un peu brusque de la jeune fille.

Vincente s'en alla donc vers la gare à l'heure où doit passer le train de Perpignan; mais avant d'atteindre le village elle changea de chemin et prit la route de Port-Vendres.

Le train qui emmenait les vendangeurs espagnols passe à Collioure vers midi. Il traverse Port-Vendres à midi et dix minutes. Vincente qui, marchant d'un pas rapide, avait atteint Port-Vendres à dix heures du matin, monta dans ce train...

Le jour suivant, comme Maria, aidée de la servante, était à traire les chèvres elle vit tout à coup sa sœur paraître devant elle. Elle ne l'attendait pas si tôt et elle eut presque peur, d'autant que Vincente était toute hagarde, avec un corsage fripé, des yeux de fièvre, des cheveux ternes et défaits qui n'avaient pas été coiffés depuis la veille.

—Oh! dit Maria, c'est toi déjà! Mais il n'y a point de train qui descende avant onze heures du matin...

—Ecoute! dit Vincente à voix très haute, si haute que la servante leva la tête et que le chevrier, pour entendre lui aussi ce qui allait être dit, lâcha le cabri qu'il était en train de mettre au pis de la mère.

—Tu as fait un bon voyage? demanda Maria, surprise par ce ton que prenait sa sœur.

—Ecoute! dit encore Vincente.

—Tu es pâle, tu dois être fatiguée, poursuivit Maria commençant de s'inquiéter.

—Ecoute! dit Vincente pour la troisième fois, écoute! — Et sa voix vibrait de telle sorte qu'elle semblait vouloir atteindre jusqu'aux maisons du village, là-bas, petites et roses au bord de la mer bleue. — Tu ne sais pas ce que je viens de faire? Ecoute! Il y a une chose d'abord que tu ignorais et que je vais t'apprendre: c'est que Miguel Romero, que tu as logé sous ton toit, est un assassin...

Tout le sang se retira du visage de Maria. Elle cria: "Tais-toi donc, tu es folle!" Mais la servante et le chevrier s'étaient rapprochés, affriandés par cette nouvelle et ils regardaient la maîtresse dont l'emploi trop grand ne s'expliquait pas. Elle comprit leurs regards; elle serra ses lèvres sur les furieuses et suppliantes paroles qui voulaient se précipiter. Elle attendit...

—Un assassin, répétait Vincente, s'acharnant sauvagement sur le mot terrible, un assassin... Je crois, figure-toi, qu'il avait tué sa femme, et la pauvre créature était bien innocente de ce qu'il pouvait avoir à lui reprocher. J'ai appris tout cela, il y a quelques jours... quelques jours seulement. J'ai su que la justice d'Espagne le recherchait. Et tu comprends... tu comprends... je n'ai rien voulu te dire.

Elle s'interrompit, elle haletait:

—Mon Dieu! gémissait Maria pressant ses mains l'une contre l'autre. Oh! mon Dieu!...

Et elle ne pouvait ajouter autre chose à cause des deux serviteurs qui étaient là.

—Rien... rien... poursuivait Vincente, à quoi bon te donner cet ennui, puisqu'il fallait supporter cet homme ici? Tu ne pouvais pas lui dire: "Je sais ce que vous êtes. Allez-vous-en." Mais tout de même il fallait... il fallait faire son devoir, n'est-ce pas?

Les deux mains de Maria retombèrent sur son tablier. Elle n'avait plus même la force de les soulever, de les presser, comme elle faisait tout à l'heure.

—Alors?... demanda-t-elle, alors?

—Alors, dit Vincente plus lentement... (Elle baissait la tête et ses yeux, brûlant au ras des sourcils rapprochés, considéraient encore la scène affreuse...) Alors ce n'est pas à Perpignan que je suis allée hier, non... c'est en Espagne. Je suis descendue à la frontière en même temps que tous les autres... une foule!... Tu ne peux pas imaginer... Miguel était là... -Miguel... Et il y avait deux gardes civils qui se promenaient sur le quai... Je leur ai dit... je leur ai dit... oui, j'ai dit: "Vous voyez cet homme, il s'appelle Miguel Romero, de Castille, et votre justice le recherche parce qu'il a tué"...

—Alors?... continuait de demander Maria.

Et, de ses deux mains pétrissant et remontant l'étoffe de son tablier, elle faisait le geste convulsif de ceux qui sont à l'agonie.

—Alors, ils sont venus... ils l'ont pris... il ne s'est pas défendu... C'était impossible à cause de tout ce monde... Ils l'ont pris... les gardes l'ont pris. Et pendant qu'on lui attachait les poignets, comme il regardait tout autour de lui avec des yeux qui faisaient peur, il m'a vue... et il a dû comprendre... et il m'a crié une injure, en parler de Castille, que je ne connais pas mais qui est bien sûrement la pire injure que l'on puisse dire dans son pays.

—Alors?... Alors?...

Et les misérables mains continuaient de se crisper sur le tablier de toile comme se crispent sur le drap les mains de ceux qui vont mourrir.

—C'est tout... Je suis restée dans la salle d'attente la journée entière... et la nuit... Et puis, le matin, à six heures, j'ai pris le premier train.

—Et lui?...

—Mais où avez-vous mangé? demanda la servante.

—Je n'ai pas mangé.

—Et lui?... lui?...

—Ah! je ne sais pas, les gardes l'ont emmené.

—Ce sera la prison jusqu'à sa mort, déclara le valet.

—Ou la mort tout de suite, avec leur affreuse "garrotte," murmura la servante avec un petit frisson.

Le gamin n'avait jamais aimé Miguel qui le commandait en maître et le réprimandait de ses nonchalances. Il ricana:

—Dire qu'il pensait revenir chez nous pour y vivre tranquillement. Que vous avez donc bien fait, Vincente, de vous donner tant de mal pour que ce coquin soit puni!

Mais la servante n'ajouta rien; elle avait le cœur un peu serré. Comme elle était femme, elle jugeait les choses d'une autre manière et elle sentait une vague pitié, peut-être, pour ce Miguel qui était beau...

...Ceci fut en septembre et c'est un mois plus tard, quand octobre finissait, que je les ai connues, Vincente et Maria Ferrer. Par bribes, dans le pays, on m'a raconté leur histoire.

Je les ai connues cet automne. Souvent je montais jusqu'à leur ferme dont j'aimais la situation pittoresque, la vue infinie sur le pays montagneux et sur cette mer limpide qui se glaçait d'argent au crépuscule. Et je les trouvais généralement assises dans la salle déjà obscure, au plafond bas, près du feu qui léchait la noire crémaillière, inactives, inertes, toutes brûlées au dedans d'elles-mêmes par des souvenirs dont l'ardeur ne se pouvait apaiser.

Elles se levaient pour me recevoir et quand j'étais là, elles parlaient. Mais les instants véritables de leur vie étaient ceux qui avaient précédé ma venue, les instants terribles d'inaction et de silence... Elles ne se faisaient point de reproches, et jamais on n'entendait entre elles l'éclat d'une voix irritée ou le grondement d'une dispute. Elles demeuraient mornes, écrasées, désespérées, portant, l'une, les remords de sa faute amoureuse, l'autre, ceux de sa criminelle délation. Chacune éprouvait sa propre honte avec trop de force pour oser prononcer le moindre reproche; mais si chacune détestait son crime, elle détestait bien plus encore le crime que l'autre avait commis. Et dans la pièce longue et basse, aux meubles lourds, on sentait respirer et palpiter la haine, si violente, si vivante, qu'on avait l'impression, entre ces deux femmes, d'une troisième et redoutable présence.

...Le feu meurt dans ma cheminée entre les hauts chenets de fer. Je ne vois plus maintenant le mas Ferrer au bout de son chemin qui monte. Je vois seulement autour de moi mon salon aimable.

...Pourquoi donc me suis-je maintenant rappelé toute cette histoire? A quel propos? Et quel rapport entre ces créatures violentes et primitives —Vincente et Maria Ferrer—et mes amies charmantes?

Sans doute... sans doute... il y a cette bien quelconque similitude: un homme, et deux femmes auprès de lui. Mais il ne s'agit ici que d'un aimable jeu

(je le pense, du moins, je le pensais...) au lieu que ce fut là-bas une assez brutale histoire. L'âme de ces élégantes et l'âme de ces primitives ne peuvent pas plus commander aux mêmes actes, porter les mêmes émotions, que l'âpre branche où doit pousser le coing sauvage ne peut donner la pêche magnifique et fragile.

Aucun rapport... il n'y a aucun rapport. Comment ai-je pu, à propos de cet incident si petit et si banalement mondain, évoquer ce rude souvenir? Il me faut rire de moi-même, et je commence de rire, et ce rire s'arrête... Parce que je sais bien, maintenant, que j'ai respiré tout à l'heure l'odeur de la haine aussi ardemment brûlante, entre ces deux femmes de Paris, qu'elle pouvait l'être entre Vincente et Maria Ferrer: je sais que j'ai vu passer la possibilité des plus abominables vengeances dans les yeux de celle qui n'était pas la préférée; je sais que toutes les âmes sont pareilles, ici là-bas, autrefois, aujourd'hui, et que le grand vent de la passion quand il se lève, les dépouillant de tout l'embellissant fatras des finesses acquises et des scrupules artificiels, ne leur permet de se mouvoir que dans leur violente et redoutable nudité...

Les Croix de Bois

(*Suite de la page 14*)

—Hé, les gars... Y a des mûres!...

NE ME touchez pas, ne me touchez pas... répétait le blessé livide, tout en avançant dans le boyau.

Ses bras broyés pendaient comme deux nattes rouges. Arrivé près de nous, il dit de la même voix blanche où ne frémissait même plus la souffrance:

—Je veux m'asseoir, prenez-moi par ma capote.

En le soutenant par le col, on le posa sur la banquette de tir, le buste raide, ses deux bras de bouillie sanglante ne tenant plus que par les manches lacérées. Son nez était mince, pincé, comme si déjà la mort avait cherché à l'étouffer.

—Tu devrais te dépêcher d'aller au poste de secours, lui dit Lemoine, voyant couler les deux rigoles de sang.

—Oui, j'y vais... Allumez-moi une cigarette... Mettez-la moi dans la bouche.

On le releva, il fit merci de la tête, et il repartit d'un pas mécanique, un camarade le précédant pour faire écarter les soldats massés.

—Laissez passer, un blessé...

La compagnie entière était entassée là, grand bouclier vivant de casques rapprochés, devant quatre échelles grossières. La couverture roulée, pas de sac, l'outil au côté: "Tenue de gala" avait blagué Gilbert.

A notre droite, empilée dans la même parallèle, une compagnie d'un régiment de jeunes classes venait de mettre baïonnette au canon; ils devaient sortir avec nous, en première vague. Toutes les sapes, toutes les tranchées étaient pleines et de se sentir ainsi pressés, reins à reins, par centaines, par milliers, on éprouvait une confiance brutale. Hardi ou résigné, on n'était plus qu'un grain dans cette masse humaine. L'armée, ce matin-là, avait une âme de victoire.

Des camarades, l'œil luisant, les joues rouges, parlaient vite, gagnés par une sorte de fièvre. D'autres restaient muets, tout pâles, et le menton tremblant un peu.

Par-dessus les sacs à terre on regardait les lignes allemandes, ensevelies sous un panache de fumée où craquaient des éclairs; plus loin encore, dans la plaine, trois villages semblaient brûler, et notre artillerie tirait toujours, dans un tonnerre rejaillissant où se confondaient les arrivées et les départs. Les champs tanguaient sous cette fureur, et je sentais contre mon coude la tranchée frémir et s'effriter.

A TOUT moment, Gilbert regardait sa montre. Cette attente angoissante lui crispait le cœur, il eût voulu entendre le signal, partir tout de suite, en finir. Il pensa tout haut:

—Ils font durer le plaisir.

Sur le parapet, entre deux touffes d'herbe, deux bêtes se battaient; un gros scarabée mordoré à la cuirasse épaisse et un insecte bleu aux fines antennes. Gilbert les regardait, et quand le scarabée allait écraser l'autre, il le renversait sur le dos, du bout du doigt. De son front une goutte de sueur tomba sur la petite bête bleue, qui secoua ses ailes bigarrées.

—Attention, il va être l'heure, prévint un officier sur notre droite.

Plus près, Cruchet commanda:

—Baïonnette au canon... Les grenadiers en tête.

Un frisson d'acier courut tout le long de la tranchée. Penché, Gilbert observait toujours ses insectes, n'écoutant pas battre son cœur. Le scarabée secouait sa lourde carapace, mais l'autre l'avait saisi entre ses longues antennes, et il le maintenait, ne le lâchait plus.

Posément, Cruchet serrait sa jugulaire. Debout sur la première marche d'un escalier de sacs à terre, il nous dominait tous. Il nous regarda.

—Mes amis... Ttt... Ttt... C'est pour la France, hein?... Une belle attaque... Nous allons enlever ça...

Était-ce l'émotion, il me sembla que sa voix était moins sèche, moins coupante qu'à l'ordinaire. Comme une brusque révélation, on comprenait ce mot: un chef. On serrait le ceinturon, on repoussait l'outil qui battait la cuisse. Au pied d'une échelle, Berthier était prêt à sortir. En tournant la tête, il vit Morache le visage décomposé.

—Après vous, mon lieutenant, fit-il militairement, en s'écartant d'un pas.

L'autre, défait, vit un prétexte.

—Quoi, bredouilla-t-il... Vous avez peur de sortir le premier?...

Sans rien dire, le sous-lieutenant se retourna et remit le pied sur l'échelon. De dos, on vit simplement son haussement d'épaules.

—Morache qui se dégonfle, cria Vieublé dans le bruit.

Le lieutenant avait peut-être entendu, mais il ne bougea pas. Montant de ce tas d'hommes hérissé de baïonnettes, la voix gouapeuse continuait:

—Ça ne suffit plus maintenant d'avoir de la gueule... Il faut y aller... C'est plus dur que de foutre les types en taule... On est tous égal, ce coup-ci.

On n'entendait plus que cette voix railleuse sous le canon, et les copains riaient, sans colère, comme si ces mots les avaient soulagés.

Les corps prêts à surgir se balançaient, battant déjà le parapet, comme un jusant.

En jets aigus, des 75 sifflèrent et, au même instant, le grondement de la lourde parut se taire ou s'éloigner.

—Nous y sommes?... demanda Cruchet, d'une voix plus forte.

Les cœurs sautèrent un grand coup, ou un seul cœur pour cette foule armée.

—T'as bien l'adresse de chez moi, dit encore Sulphart à Gilbert, d'une voix saccadée dont l'émotion entre-choquait les mots.

Tiens, le scarabée doré ne bougeait plus, l'insecte l'emportait... Oh! cette poudre, quelle âcre puanteur... Une rumeur monta vers la droite des cris ou une chanson: "Les zouaves sont sortis!" Une rafale de 105 éclata, cinq coups de cymbales...

—En avant la troisième! cria le capitaine.

—En avant!...

Des cris, une bousculade, un homme qui retombe en jurant, des fusils qui s'accrochent... Les tempes bourdonnantes on s'agrippe au parapet, puis on se redresse, les jambes un peu molles. On regarde la plaine immense, la plaine nue... "En avant!" On est sorti, on court...

Une mitrailleuse, une seule, s'était mise à tousser. Réveillée folle, l'artillerie allemande cognait partout.

Déjà, la chaîne d'hommes se formait, minces silhouettes, fusils obliques et progressait, d'un trot égal, face aux tranchées muettes. Sur la gauche, clairons en tête, un bataillon chargeait en criant.

Resté seul, un sabre à la main, un commandant poussait les dernières escouades de bleus, qui hésitaient devant le barrage.

—Allons... Dépêchons-nous, dehors, dehors!

Un paquet de gosses monta. Devant eux, comme un grisou, un fusant jaillit; éruption rouge, volée d'éclats... Un corps haché éclaboussa la sape. Dans la fumée, des voix geignirent.

—Allons-y! Il n'y a plus de danger... dehors!

Une autre section, en flageolant, escalada les sacs qui s'éboulaient, mais une rafale hersa le champ. Ils refluèrent...

Ils s'acharnèrent encore, escouade sur escouade, ne sachant plus, hagards. Mais à chaque effort le feu les rejetait d'un coup, culbutés dans leur trou. Chaque fois, une salve plongeait sur eux.

—Dehors, nom de Dieu!

Leur pauvre vague battit plus mollement le talus qu'elle n'osait plus franchir... Mais non, ils ne pouvaient plus...

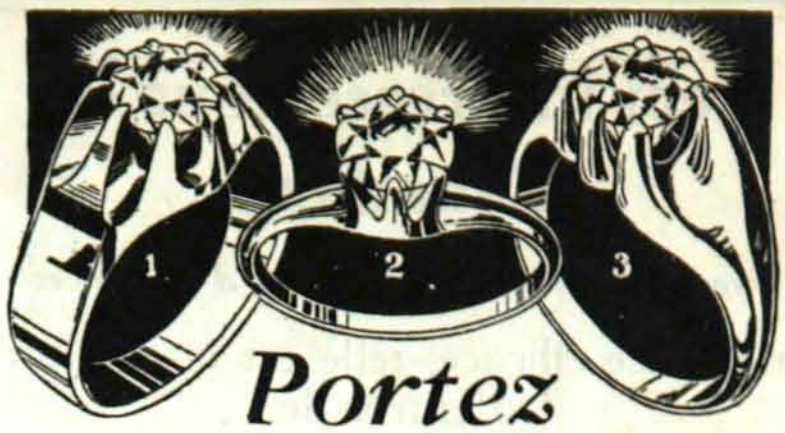
Le commandant grimpa d'un bond.

—En avant, tas de flanchards!

Un petit aspirant les bourrait dans le dos, les forçant à sortir, en criant d'une voix de fille. Trébuchant, leur vivant holocauste parut, chassé du poing, et eut devant la mort comme un sursaut suprême, un dernier recul.

—Ça y est!... En avant!... cria la voix de fille...

Ils se ruèrent par la chicane, s'éparpillèrent, foncèrent droit sur le mur de fumée... C'était fini, le barrage était passé...



Portez 5 *Jours*—GRATIS

Choisissez une bague en or solide 14 carat avec une des pierres Gophir, et faites en l'essai pour cinq jour gratis. Portez cette bague en soirée—à l'opéra—sur la rue—à votre travail—partout où vous voudrez pendant cinq jours d'essai, ensuite décidez si vous voulez la garder et l'acheter. Si vous n'êtes pas fasciné par sa vraie beauté, si vous considérez que sa splendeur est moindre que celle d'un diamant véritable—retournez-nous la bague à nos frais. Vous ne nous payez pas un sou pour l'essai. Si vous décidez de garder la bague, payez le prix qu'on vous demande (à peu près 3% du prix d'un diamant) aux conditions qui vous conviendront. Nos termes sont faciles, nous vendons même au taux d'un dollar par mois 3 sous par jour, et cela sans intérêt. Votre crédit est bon, envoyez-nous le coupon de suite.

UNE NOUVELLE ET MERVEILLEUSE DECOUVERTE

Ce qui à été un problème pendant des siècles est enfin découvert. Le moyen de manufacturer des pierres qui pourront en tout point rivaliser avec les diamants minés qui coûtent des fortunes. Les diamants et pierres Gophir sont tellement semblable aux diamants qu'un expert s'y tromperait. et les diamants Gophir couperont la vitre. Essayez une de nos bagues de suite.

MONTAGE EN OR SOLID DE 14 CARATS

Les pierres Gophir ne sont pas montées autrement que sur des bagues en or solide de 14 carat. Demandez notre nouveau catalogue et voyez par vous-même les magnifiques montages pour bagues, épinglettes, boutons et pendants d'oreilles et pendatifs, etc.

ENVOYEZ LE COUPON POUR LE NOUVEAU CATALOGUE

Mettez votre nom et votre adresse sur le coupon, mettez le coupon dans une enveloppe ou sur une carte postale et envoyez le nous de suite. Ne retardez pas pour connaitre l'offre généreuse que nous avons à vous faire, vous donnant la chance de pouvoir faire l'essai de nos bijoux gratuitement. Mallez le coupon de suite pour avoir notre catalogue qui vous est envoyé gratis.

The GOPHIR DIAMOND CO., Ltd,
Dépt F 140 Yonge St., Toronto.
Messieurs,—Envoyez-moi votre catalogue de bijoux ainsi que votre proposition d'essai gratis et termes faciles.

Nom .....

Adresse .....



DÉRY

VOUS AFFIRME QUE

longtemps avant que les oiseaux commencent à chanter le retour du printemps,

Il vous faudra songer à l'achat de vos semences.

Suivez l'exemple des 100,000 canadiens satisfaits

qui sèment annuellement les graines DÉRY. Elles sont spécialement adaptées à notre climat.

Gratis, sur demande,

le catalogue français le plus complet du pays, pour graines de semences, plantes, insecticides, engrais, incubateurs, outils de jardin, etc.
Demandez votre copie aujourd'hui.

HECTOR L. DÉRY,
17, Notre-Dame-est, Montréal
Casier postal 626 - Tél. Main 3036

DUSTBANE se vend avec une garantie de satisfaction ou de remboursement de votre argent.

"LE TUEUR DE POUSSIÈRE"

Tue les microbes,
Nettoie les planchers,
Rafraîchit les tapis,
Débarasse votre maison de cette poussière ennuyeuse.

Chez tous les Épiciers.



Conservez vos Murs

Vous pouvez pendre ou rependre vos gravures, draperies ou autres ornements sans égratigner la peinture ou la tapisserie si vous employez les épingles

Moore Push-Pins

Avec têtes en verre—pointes en acier

Vous n'avez qu'à les tourner dans la muraille avec vos doigts. Quand il s'agit de miroirs, pendules, gravures pesantes, etc. servez-vous des crochets "Moore Push-less Hangers". Suggérez-nous un mode d'emploi, et nous vous enverrons des échantillons.

En vente partout. dans les magasins de fer, pharmacies, magasins à rayons et d'articles de photographie. 15 cents le paquet

Moore Push-Pin Co.
7-2 Berkley St. Philadelphia, Pa.



VOUS NE PRENEZ PAS DE RISQUE

Quand vous choisissez les patrons du "Costume Royal."

Il y a un à vos mesures dans tous les différents modèles. Une coupe parfaite est garantie. Les patrons du "Costume Royal" ne coûtent qu'un peu plus que les autres et donnent toujours une entière satisfaction. "La Canadienne" fait une spécialité des modes et des patrons du "Costume Royal."

Servez-vous de la formule écrite, page 27.

Ceci intéresse tous les Canadiens

Premier Numéro d'une Série d'Annonces

Un service efficace: telle est la condition d'entrée de

LA CANADIENNE

—DANS—

L'Association Nationale Canadienne de Journaux et de Périodiques

—un service très progressif—dénué de tout préjugé et de toute prévention personnelle, et sur lequel on peut compter absolument. Il signifie beaucoup pour vous!

Les vues et les principes sur lesquels est basé cet important service vous aideront à vous procurer des renseignements pratiques et impartiaux qui vous seront d'une grande valeur dans votre vie commerciale et domestique: et on pourra y puiser en tout temps une littérature complète d'un genre exceptionnellement élevé.

Lisez, ci-dessous, les Règlements de cette Association, et vous comprendrez ce qu'elle signifie pour vous.

Règlements de
L'Association Nationale Canadienne de Journaux et de Périodiques

LES Membres de cette Association devront consacrer tous leurs efforts à la cause du commerce et du service public, et devront, à cette fin, s'engager à:

1. Considérer tout d'abord les intérêts de l'Abonné.
2. Faire triompher la vérité et l'honnêteté, sous tous rapports.
3. Rendre leurs critiques efficaces et ne pas énoncer, autant que possible, dans les colonnes à nouvelles, leurs opinions personnelles qu'ils devront cependant exprimer fermement dans leurs colonnes d'éditorial.
4. Refuser de publier les réclames charlatanesques, les notices licencieuses, ou les articles de fond rémunérés ainsi que les matières à lire écrites dans un but d'annonces, et juger toutes nouvelles d'après la règle "Sont-ce réellement des nouvelles".
5. Ne pas accepter d'annonce qui pourrait induire en erreur, ou qui soit contraire à l'intégrité commerciale.
6. Ne solliciter les abonnements et les annonces qu'en faisant valoir seulement les mérites de la publication.
7. Fournir aux annonceurs tous les renseignements complets concernant la nature et l'étendue de la circulation, avec des états détaillés et sujette à une vérification exacte.
8. Coopérer avec toutes les organisations et tous les particuliers engagés dans un travail d'annonces progressif.
9. Ne faire aucune compétition déloyale
10. Définir l'œuvre la plus élevée et la plus importante à accomplir dans leur champ d'opération, et s'efforcer, par tous les moyens légitimes, à parvenir à cet accomplissement.

Ceci est le Premier Numéro d'une série d'annonces concernant une Association qui symbolise cette tenacité résolue qui se manifeste chez les Canadiens. Lisez les annonces qui paraîtront prochainement dans les Magazines, les Organes Religieux et les Journaux d'Éducation, de Technique, de Commerce et d'Agriculture.

Association Nationale Canadienne de Journaux et de Périodiques

Bureau: 70 Rue Lombard, Toronto, Ontario

Les Croix de Bois

(Suite de la page 31)

Émiettés dans les champs, les bataillons couraient et quelqu'un, au delà des premières lignes, agitait un fanion: le village était pris.

DES MURS écroulés, les façades béantes, des tas de tuiles et de moellons, des toits tombés tout d'une pièce, des jambes raides surgissant des décombres... La rue, on la devinait à des rails tordus, parfois visibles sous les gravats. On courait de ruine en ruine, s'accotant aux pans de mur, tiraillant devant soi, criblant de grenades des caves vides. On criait...

Le canon tonnait moins fort, mais, par les soupiraux, des mitrailleuses fauchaient le village. Des hommes s'écroulaient, pliés en deux, comme emportés par le poids de leur tête. D'autres tournoyaient, les bras en croix, et tombaient face au ciel, les jambes repliées. On les remarquait à peine: on courait.

Quelqu'un blanc de plâtre cria à Gilbert:

—Lambert est tué!

Autour d'un puits des hommes se battaient à coups de crosse, à coups de point ou au couteau: une rixe dans la bataille. Vieublé, d'un coup de tête culbuta un Allemand par-dessus la margelle, et l'on vit sauter le calot, un calot gris à bande rouge. Tout cela s'inscrivait dans la pensée en traits précis, brutalement, sans émouvoir: cris d'hommes qu'on tue, détonations, aboiements de grenades, camarades qui culbutent. Sans connaître de direction, l'un suivant l'autre, on chargeait, droit devant soi...

Aplatis, derrière un mur, des traînards se cachaient: "Avec nous, salauds!" leur cria Gilbert.

Quelques Boches passèrent en courant, déséquipés, les mains hautes, filant vers nos lignes. Assis à l'entrée d'une cave un autre épongeait avec un mouchoir sale le sang qui lui coulait du front; de la main gauche, il nous fit bonjour.

Malgré le crépitement, on entendait le long halètement des marmites qui s'écroulaient au milieu du village, arrachant un nuage épais de poussière et de fumée et, le dos bossu, on se jetait contre les murs.

Dans la poussière et les plâtras, nous avions pris la teinte neutre de ce cimetière de choses. Rien de vivant, de façonné; des débris pilonnés, un chantier de catastrophe où tout se confondait; les cadavres émergeant des décombres, les pierres broyées, les lambeaux d'étoffes, les débris de meubles, les sacs de soldats, tout cela semblable, anéanti, les morts pas plus tragiques que les cailloux.

Épuisés, haletants, nous ne courions plus. Une route coupait les ruines et une mitrailleuse invisible la criblait, soulevant un petit nuage à ras de terre. "Tous dans le boyau!" cria un adjudant.

Sans regarder, on y sauta. En touchant du pied ce fond mou, un dégoût surhumain me rejeta en arrière, épouvanté. C'était un entassement infâme, une exhumation monstrueuse de Bavarois cireux sur d'autres déjà noirs, dont les bouches tordues exhalaient une haleine pourrie, tout un amas de chairs déchiquetées, avec des cadavres qu'on eût dit dévissés, les pieds et les genoux complètement retournés, et, pour les veiller tous, un seul mort resté debout, adossé à la paroi, étayé par un monstre sans tête. Le premier de notre file n'osait pas avancer sur ce charnier, on éprouvait comme une crainte religieuse à marcher sur ces cadavres, à écraser du pied ces figures d'hommes. Pourtant, chassés par la mitrailleuse, les derniers sautaient quand même, et la fosse commune parut déborder.

—Avancez, nom de Dieu!...

On hésitait encore à fouler ce dallage qui s'enfonçait, puis, poussés par les autres, on avança sans regarder, pataugeant dans la Mort... Par un caprice démoniaque, elle n'avait épargné que les choses: sur dix mètres de boyau, intacts dans leurs petites niches, des casques à pointe étaient rangés, habillés d'un manchon de toile. Des camarades s'en emparèrent. D'autres décrochaient des musettes, des bidons.

—Vise, la belle paire de pompes! beugla Sulphart, agitant deux bottes jaunes.

À la sortie du boyau, un sergent accroupi criait: "À gauche, en tirailleurs, à gauche!" et la file repartait en courant sur une petite route que bordait un fossé. Plus loin, dans les champs, on ne voyait qu'un réseau de fils de fer à demi caché par l'herbe folle... Et pas une tranchée, pas un Allemand, pas un coup de feu.

BIENTÔT, comme on ne tirait pas, le trot se ralentit, on se groupa; mais une salve de shrapnells tonna, plantant tout le long du chemin sa rangée d'arbres vaporeux, et quand on regarda, la route était vide. Tous s'étaient terrés dans le fossé, ou derrière des pans de mur. En paquet, nous nous étions entassés dans une rigole étroite, creusée au pied d'une muraille en torchis. Nerveusement, on ramenait sur sa nuque le bourrelet de la couverture roulée, on attendait... Les obus s'acharnèrent un instant, des 88 qui passaient si bas, si près, qu'on s'étonnait de ne pas voir l'herbe fauchée devant soi et qu'on s'enfonçait le tête à deux mains. Puis le tir égaré s'allongea, continuant son cache-cache dans le village. Tout le long du chemin la file d'hommes se redressa, sans quitter ses abris.

—On reste là? demanda un soldat qui paraissait enfoui dans un large terrier.

—Non, on avance toujours, nous cria Ricordeau qui passait en courant.

—C'est pas la peine, l'autre village là-bas est pris.

—Comment qu'il s'appelle ce village?

Personne ne le savait.

—Le coup est loupé, soufflait Fouillard écrasé contre moi. Il va falloir reculer.

Les uns criaient: "On voit la légion qui avance" et d'autres: "Gare! v'là les Boches qui attaquent."

—On va être pris de flanc.

—T'es saoul, c'est nos tranchées.

Le bombardement un instant les fit taire. Recroquevillés, on vidait les bidons, entre deux rafales.

—Mon capitaine! On est là, mon capitaine...

Cruchet venait de se laisser glisser du haut du talus, entraînant des plâtras. Berthier courait derrière lui, et ils allaient de trou en trou, se jetant à plat ventre quand soufflait un obus. Le capitaine criait:

—Vous êtes de braves cochons... On va enlever leur troisième ligne... Attention au signal sur la droite...

Il avait un nouveau visage, rouge, suant, sa bouche fendue d'un grand rire muet. Tout courant, il répétait:

—Au signal sur la droite... La droite...

Un fracas, et je n'entendis plus rien... Ce fut comme un coup de masse qui nous culbuta tous, un choc qui vous assomme, un souffle qui vous culbute... Et l'épais nuage, la nuit... Dix idées: nous sommes tués, je suis aveugle, ous sommes ensevelis. Puis des cris:

—À moi! vite...

Dans la fumée, des blessés se sauvaient. Fouillard était couché devant moi, la tête dans une flaque rouge, et son dos s'agitait convulsivement comme s'il avait sangloté. C'était son sang qu'il pleurait.

Un souffle encore piqua sur nous... Je m'étais ramassé, la tête dans les genoux, le corps en boule, les dents serrées. Le visage contracté, les yeux plissés à être mi-clos, j'attendais... Les obus se suivaient, précipités, mais on ne les entendait pas, c'était trop près, c'était trop fort. À chaque coup, le cœur décroché fait un bond; la tête, les entrailles, tout saute. On se voudrait petit, plus petit encore, chaque partie de soi-même effraie, les membres se rétractent, la tête bourdonnante et vide veut s'enfoncer, on a peur, enfin, atrocement peur... Sous cette mort tonnante, on n'est plus qu'un tas qui tremble, une oreille qui guette, un cœur qui craint...

Entre chaque salve, dix secondes s'écoulaient, dix secondes à vivre, dix secondes immenses où tient tout le bonheur, et je regardais Fouillard qui maintenant ne bougeait plus. Couché sur le côté, le visage violacé, il avait le cou béant, égorgé comme on égorge les bêtes.

La puante fumée masquait le chemin, mais on ne voulait rien voir: on écoutait, effaré. Piochant autour de nous, les obus nous giflaient de pierraille et nous restions tassés, dans notre ornière, deux vivants et un mort.

Brusquement, sans raison, le feu cessa. Des gros obus tombaient encore sur les ruines, soulevant les geysers noirs, mais c'était plus loin, c'était pour d'autres. Dans nos têtes ébranlées, cet instant de paix fut auguste. Je me retournai et au pied du talus, je vis Berthier penché sur un corps étendu. Qui?

Tout le long du chemin, les camarades se redressaient: "Les grenadiers!" appelait une voix.

Puis, venant de la droite, un ordre parvint, crié de trou en trou:

—Le colonel demande qui commande à gauche... Faites passer...

—Faites passer... Le colonel demade qui commande à gauche.

Je vis Berthier reposer doucement sur l'herbe la tête du mort. Il se releva livide, et il cria:

—Sous-lieutenant Berthier, de la troisième... Faites passer...

(À suivre dans le prochain numéro)



© 1920 Simmons Company

Le "SHERATON"
Dessin 1967—en Séries Jumelles

Combien de lits, dans votre maison, vous invitent réellement au sommeil

SI L'ON CONSIDÈRE la façon dont un lit est ordinairement choisi—il est étonnant que tant de gens dorment aussi bien.

Il y a le lit que l'on achète pour "appareiller" le reste de l'ameublement.

Puis il y a le lit qui "a toujours été dans la famille."

Il y a encore le lit métallique acheté pour ses qualités hygiéniques—ou parce qu'un "lit à bon marché fera l'affaire pour les enfants."

Jamais une pensée pour le *sommeil*. C'est ainsi que beaucoup de gens ne sont jamais totalement *reposés*. Ils sont toujours un peu dérangés par un craquement, un bruit ou une sensation d'instabilité. Ils ne sont jamais complètement *au repos*.

* * *

Allez voir, chez votre fournisseur, les "*Lits Construits pour Dormir*"! Ces jolis Lits Simmons, carrés, solides, *sans bruit*—invitant à la détente et à un profond sommeil.

Des lits pour vos infants et vos invités, aussi bien que pour vous-même.

Des *Lits Jumeaux*, qu'il faut à tout prix—pour la tranquillité du repos et la santé parfaite.

Le "SHERATON"

Dessin 1967—en Séries Jumelles

Modèles dans le meilleur goût de cette période merveilleuse dont Sheraton fut le maître incontesté.—Nouvelle Tubulure d'Acier Simmons; sans joint, unie, splendidement émaillée dans les couleurs décoratives voulues.—Coins silencieux en acier laminé d'après le modèle breveté de Simmons. Modèle tout spécialement agréable en *Séries Jumelles*.

Si votre fournisseur ne vous montre pas de Lits, Sommiers ou Matelas Simmons, vous n'avez qu'à nous écrire. Nous verrons à ce que vous les voyiez.

* * *

Brochures Gratuites sur le Sommeil

Demandez-nous par écrit les brochures "Ce que Disent les Journaux de Médecine et les Magazines d'Hygiène les plus Renommés au sujet des Lits Séparés et du Profond Sommeil", et "Pour Votre Nuit de Repos Parfait".

Chez Votre Fournisseur

Lits Métalliques Simmons

Construits pour Dormir—Vous avez un choix de Dessins de Période exquis, joliment émaillés dans un coloris et avec des effets de bois dur décoratifs, de Lits Jumeaux, de Bercelonnettes et de Canapés.

* * *

Sommiers Simmons Carrés

Construits pour Dormir—Faits avec les plus jolis Ressorts en Spirale à double cône et trempés à l'huile. Se conforment à tous les contours et gardent toujours l'épine dorsale au niveau dans toutes les positions prises pendant le sommeil.

* * *

Matelas Simmons

Construits pour Dormir—Rembourrés de grandes couches de feutre blanc, fabriqués scientifiquement couche par couche. Beau coutil pesant. Bords roulés.

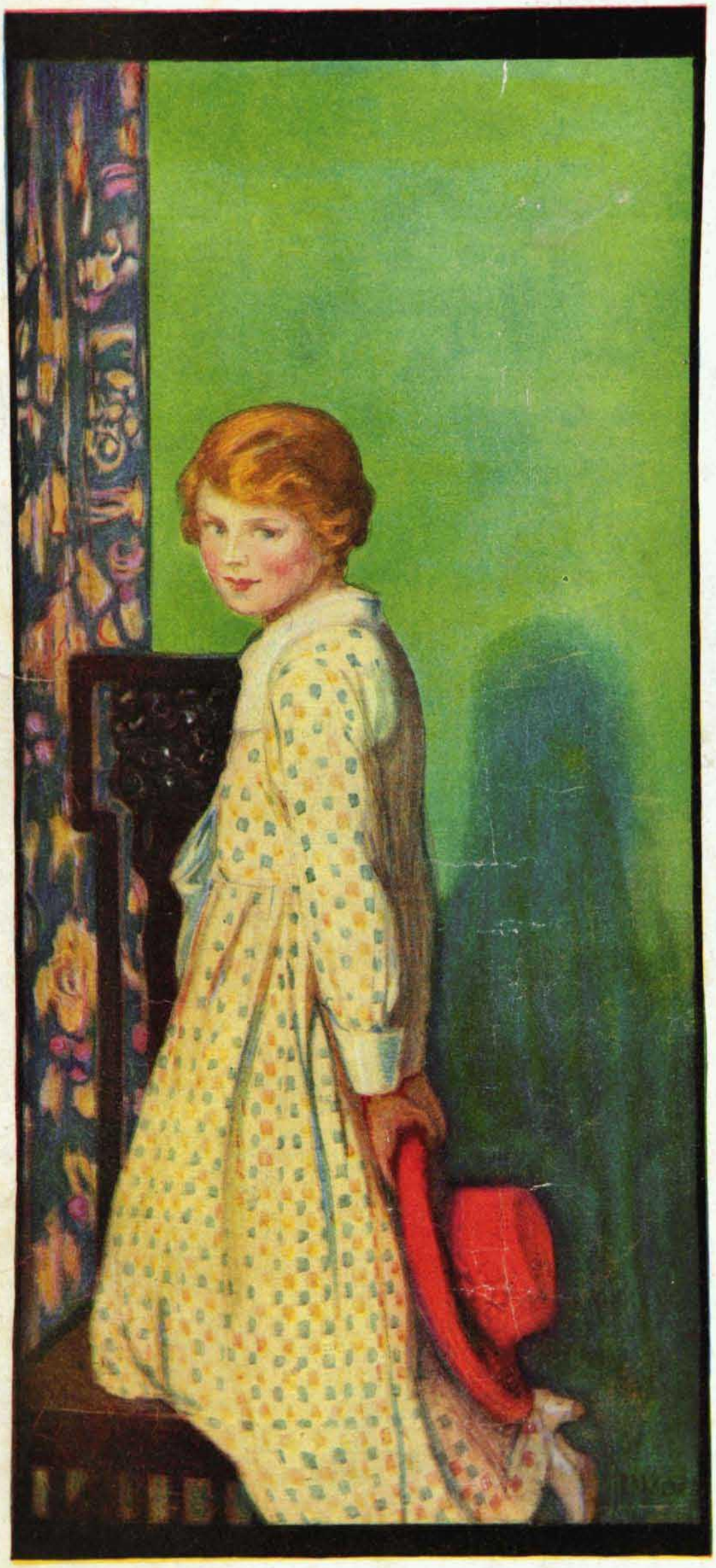
Il n'y a pas de Loi, au Canada, exigeant la bonne literie—mais il y en a une chez Simmons Limited.

SIMMONS LIMITED

MONTRÉAL TORONTO WINNIPEG CALGARY VANCOUVER

SIMMONS BEDS

Construits pour Dormir





"Le choix ultime de la ménagère prudente"

"LA ROBE D'INDIENNE"

CERTAINES gens croient que la "robe d'indienne" ne sied qu'à l'âge de l'innocence et de la simplicité. Il n'en est pas ainsi.

Il est certain que l'indienne est encore le tissu avec lequel sont confectionnées les charmantes, peu dispendieuses et toujours fraîches robes d'enfants. Mais les membres plus âgés de la famille découvrent continuellement de nouvelles façons d'employer l'indienne pour leurs trousseaux personnels —pour obtenir de jolis effets sur leurs robes d'intérieur, costumes pour le jardin ou autres vêtements.

Demandez à votre marchand de vous montrer les indiennes "PRUE COTTONS." Elles vous inspireront des créations nouvelles, originales et peu dispendieuses.

DOMINION TEXTILE
COMPANY, LIMITED

MONTRÉAL TORONTO WINNIPEG